

O E U V R E S
D E
M. B O I L E A U
D E S P R E A U X.

T O M E S E C O N D.

OF EVRES



M. B. E. A. U.

DESPREAU

TOME SECOND

O E U V R E S
D E
M. B O I L E A U
D E S P R E A U X.

T O M E S E C O N D.

A G L A S G O W:
D E L' I M P R I M E R I E D E R. E T A. F O U L I S
M. D C C. L I X.

OEUVRES

M. BOILEAU



DE

TOME SECOND

A GLASGOW

DE L'IMPRIMERIE DE R. ET A. BOULIS

MDCCLXX

T A B L E

Des Pieces contenues dans ce second Tome.

L U T R I N.

A vis au Lecteur.	Page xiii
Chant I.	I
Chant II.	10
Chant III.	16
Chant IV.	22
Chant V.	30
Chant VI.	39

O D E S.

Discours sur l'Ode.	49
Ode sur la prise de Namur.	53
Ode contre les Anglois.	60
Stances à M. Moliere.	62

S O N N E T S.

Sonnet, sur la mort d'une Parente.	63
Autre Sonnet sur le même sujet.	64

E P I G R A M M E S.

I. A un Medecin.	65
II. A M. Racine.	ibid.
III. Contre S. Sorlain.	66
IV. A Messieurs Pradon et Bonnetcarse.	ibid.

V.	<i>Contre l'Abbé Cotin.</i>	Page 67
VI.	<i>Contre le même.</i>	ibid.
VII.	<i>Contre un Athée.</i>	ibid.
VIII.	<i>Vers en style de Chapelain.</i>	68
IX.	<i>Epitaphe.</i>	ibid.
X.	<i>A Climène.</i>	ibid.
XI.		69
XII.	<i>Imitation de Martial.</i>	ibid.
XIII.	<i>Sur la Harangue d'un Magistrat.</i>	ibid.
XIV.	<i>Sur l'Agésilas de M. Corneille.</i>	70
XV.	<i>Sur l'Attila du même auteur.</i>	ibid.
XVI.	<i>Sur le Poète Santeuil.</i>	ibid.
XVII.	<i>A la Fontaine de Bourbon.</i>	71
XVIII.	<i>L'Amateur d'Horloges.</i>	ibid.
XIX.	<i>Sur des Vers contre Homere.</i>	ibid.
XX.	<i>Sur le même sujet.</i>	72
XXI.	<i>Sur le même sujet.</i>	ibid.
XXII.	<i>A M. Perrault sur le même sujet.</i>	73
XXIII.	<i>Sur le même sujet.</i>	ibid.
XXIV.	<i>Au même.</i>	74
XXV.	<i>Au même.</i>	ibid.
XXVI.	<i>Parodie burlesque.</i>	ibid.
XXVII.	<i>Sur la réconciliation de l'Auteur avec M. Perrault.</i>	75
XXVIII.	<i>Aux Journalistes de Trévoux.</i>	76
XXIX.	<i>Aux mêmes.</i>	ibid.
XXX.	<i>Sur le livre des Flagellans.</i>	77
XXXI.	<i>Fable d'Esope.</i>	ibid.

T A B L E.

vii

XXXII.	<i>Le Débiteur reconnoissant.</i>	Page 78
XXXIII.	<i>Enigme.</i>	ibid.
XXXIV.	<i>Vers pour un Roman allégorique.</i>	79
XXXV.	<i>Sur un Portrait de Rossinante.</i>	ibid.
XXXVI.	<i>Vers à mettre en chant.</i>	ibid.
XXXVII.	<i>Chançon à boire.</i>	80
XXXVIII.	<i>Chançon faite à Bâville.</i>	ibid.
XXXIX.	<i>Vers sur Homere.</i>	81
XL.	<i>Pour le buste du Roi.</i>	82
XLI.	<i>Pour le Portrait de M. le Duc du Maine.</i>	ibid.
XLII.	<i>Pour Mademoiselle de Lamoignon.</i>	83
XLIII.	<i>Sur le Portrait du P. Bourdaloue.</i>	ibid.
XLIV.	<i>Pour le Portrait de Tavernier.</i>	84
XLV.	<i>Pour le Portrait du Pere de l'Auteur.</i>	ibid.
XLVI.	<i>Epitaphe de la Mere de l'Auteur.</i>	85
XLVII.	<i>Sur son Frere aîné.</i>	ibid.
XLVIII.	<i>Pour le Portrait de M. de la Bruyere.</i>	ibid.
XLIX.	<i>Epitaphe de M. Arnauld.</i>	86
L.	<i>Pour le Portrait de M. Hamon.</i>	87
LI.	<i>Pour le Portrait de M. Racine.</i>	ibid.
LII.	<i>Pour le Portrait de l'Auteur.</i>	ibid.
LIII.	<i>Réponse aux Vers du Portrait.</i>	88
LIV.	<i>Pour un autre Portrait du même.</i>	ibid.
LV.	<i>Sur une méchante gravure.</i>	ibid.
LVI.	<i>Sur le Buste de l'Auteur.</i>	89
	<i>Avertissement sur le Prologue suivant.</i>	90
	<i>Prologue d'Opéra.</i>	93

T A B L E.

POESIES LATINES.

Epigramma, in novum Caufidicum,	Page 96
Alterum, in Marullum.	ibid.
Satira.	97

P O E S I E S

Aufquelles l'Auteur a eu part.

<i>Parodie du Cid, contre Chapelain.</i>	98
<i>Métamorphose de la Perruque de Chapelain en Comète.</i>	112

O U V R A G E S D I V E R S .

<i>Discours sur le Dialogue suivant.</i>	117
<i>Les Heros de Roman, Dialogue.</i>	123
<i>Arrêt burlesque.</i>	167
<i>Discours sur la Satire.</i>	174
<i>Remerciement à Messieurs de l'Académie Française.</i>	182
<i>Discours sur le Style des Inscriptions.</i>	191

L E T T R E S .

I. <i>A M. l'Abbé le Vayer : Dissertation sur la Joconde.</i>	195
II. <i>A M. le Duc de Vivonne, sur son entrée dans le Fare de Messine.</i>	221
III. <i>Au même.</i>	229
IV. <i>Réponse à M. le Comte d'Ericeyra.</i>	234
V. <i>A M. Perrault de l'Académie Française.</i>	237

T A B L E,

ix

VI. <i>A M. le Verrier.</i>	Page 250
VII. <i>A M. Racine.</i>	254
VIII. <i>A M. de Maucroix.</i>	260
IX. <i>Lettre de M. Arnauld, Docteur de Sor-</i> <i>bonne.</i>	269
X. <i>Remerciement à M. Arnauld.</i>	309
<i>Epigramme LVII. Contre les Sieurs Boyer et de</i> <i>la Chapelle.</i>	306
<i>Epitaphe de M. Racine.</i>	307

Fin de la Table du Tome second,

AVIS AU LECTEUR

LE

LUTRIN.

POÈME HEROÏ-COMIQUE.

AVIS AU LECTEUR

Le

LUTRIE

POÈME HEROÏCOMIQUE

AVIS AU LECTEUR (1).

IL seroit inutile maintenant de nier que le poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris, entre le Trésorier et le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction : et tous les personnages y sont non-seulement inventés ; mais j'ai eu soin de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup de esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise gueres de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à

(1) L'auteur publia en 1674 les quatre premiers chants du Lutrin, avec une préface, dans laquelle il expliquoit assez au long, mais avec quelques déguisemens, à

quelle occasion il avoit composé ce poëme. Dans l'édition de 1683 il supprima cette préface, et en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faisoit partie.

cette bagatelle sur une espece de défi (2) qui me fut fait en riant par feu Monsieur le premier Président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échaper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes satires faisoient le plus de bruit ; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison, fit avantageusement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité ; et c'est ce qui lui fit plus aisément souf-

(2) *Sur une espece de défi.*]
Le démêlé du Trésorier et du Chantre parut si plaisant à M. le premier Président de Lamoignon, qu'il proposa un jour à M. Despréaux d'en faire le sujet d'un poëme, que l'on pourroit intituler, *La conquête du Lutrin*, ou *le Lutrin enlevé* ; à l'exemple du Tassoni, qui avoit fait son poëme de *La Secchia rapita*, sur un sujet presque semblable. M. Despréaux répondit qu'il ne falloit jamais désier un fou, et

qu'il étoit assez, non-seulement pour entreprendre ce poëme, mais encore pour le dédier à M. le premier Président lui-même. Ce magistrat n'en fit que rire ; et l'auteur ayant pris cette plaisanterie pour un espece de défi, forma dès le même jour l'idée et le plan de ce poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit à M. le premier Président encouragea M. Despréaux à continuer.

frir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaie, et n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de fatires que portoient ses ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs et à tous ses divertissemens ; c'est-à-dire, à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confiance, et me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point ! Quel trésor surprenant de probité et de justice ! Quel fond inépuisable de piété et de zèle ! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit tout autre chose au dedans, et on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables ; et s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis, ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mercenaire : et je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point, et le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de

vivre soient si-tôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que si je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure plaisanterie.

L E

L U T R I N,

POEME HEROI-COMIQUE.

A R G U M E N T.

Le Trésorier remplit la premiere dignité du Chapitre, dont il est ici parlé, et il officie avec toutes les marques de l'Episcopat. Le Chantre remplit la seconde dignité. Il y avoit autrefois dans le choeur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit presque tout entier. Il le fit ôter. Le Trésorier voulut le remettre. De-là il arriva une dispute, qui fait le sujet de ce poëme.

C H A N T I.

JE chante les combats, et ce Prélat terrible,
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand coeur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le choeur.
C'est en vain que le Chantre abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre.
Ce prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

Muse, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,

Et troubla si long-tems deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des dévots ?

Et toi, fameux héros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique chapelle.
Ses chanoines vermeils, et brillans de santé,
S'engraïssioient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines ;
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pié de son palais.
Là, d'un oeil attentif, contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fideles Normands.
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et par-tout des plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendarts.
Mais une église seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.

Elle seule la brave ; elle seule au procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi, dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pû jusqu'ici brouiller tous les chapitres ;
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins !
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins !
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ? Et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre et la taille et la forme,
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour,
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Regne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est-là que le prélat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage,

Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'église ;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots.

Tu dors, Prélat, tu dors, et là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du choeur étale son audace,
Chante les *Oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors ? Attens-tu donc, que sans bulle et sans titre
Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
Sors de ce lit oisieux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.

Elle dit : et du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat se réveille, et plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une Guêpe en furie,
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie,
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens :
Tel le fougueux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au choeur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidelle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle,

Lui montre le péril, que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il fort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
A quoi bon ce dégoût, et ce zèle inutile ?
Est-il donc pour jeûner quatre-tems, ou vigile ?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table, au même instant, fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect
Demeure quelque tems muet à cet aspect.
Il cede, il dine enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperduës :
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues ;
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;

Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vuide en un instant.
Si-tôt que du Nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : et soudain la nappe étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligue,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à *Magnificat* je me vois encensé :
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le Chantre à vos yeux détruise votre ouvrage ;
Usurpe tous mes droits, et s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe ;
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.
Oui pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.

Le Prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement poursuivre son discours.
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce viellard dans le chœur a déjà vû quatre âges :
Il fait de tous les tems les différens usages ;

Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.
A l'aspect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat, et pour sauver tes droits et ton empire,
Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilieux ;
Sur ce rang d'ais ferrés, qui forment sa clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le Chantre :
Tandis qu' à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour, attiroit tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le destin,
Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel et le Chantre à partie :
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville :

Il faut que trois de nous sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit ;
Et du lutrin rompu réunissant la masse,
Aille d'un zele adroit le remettre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
Abime tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un choeur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :
Mais dans Paris, plaidons : c'est-là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent :
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, et le benir lui-même.

Ce discours aussi-tôt frappe tous les esprits ;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le fort, dit le Prélat, vous servira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de choeur, prête sa main novice,

Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
 Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
 Cependant le Prelat, l'oeil au Ciel, la main nue,
 Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
 Il tourne le bonnet. L'enfant tire, et Brontin
 Est le premier des noms qu'apporte le destin.
 Le Prélat en conçoit un favorable augure,
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
 On se tait, et bien-tôt on voit paroître au jour
 Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.
 Ce nouvel Adonis, à la blonde criniere,
 Est l'unique fouci d'Anne sa perruquiere.
 Ils s'adorent l'un l'autre : et ce couple charmant
 S'unit long-tems, dit-on, avant le sacrement.
 Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
 L'Official a joint le nom de mariage.
 Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
 Et son courage est peint sur son visage altier.
 Un des noms reste encore, et le Prélat par grace
 Une derniere fois les brouille et les ressaïe.
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
 Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
 Boirude sacristain, cher appui de ton maître,
 Lors qu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ?
 On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur
 Perdit en ce moment son antique pâlour ;
 Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriere,
 Pour sauter au plancher, fit deux pas en arriere.

Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se leve ; et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.

Le Prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

C H A N T II.

C EPENDANT cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il fait, et ce qu'il ne fait pas.
La renommée enfin, cette prompte courriere,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquiere ;
Lui dit que son époux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste récit tremblante, désolée,
Elle accourt l'oeil en feu, la tête échevelée,
Et trop sure d'un mal qu'on pense lui celer :

Oses-tu bien encor, traître, dissimuler,
Dit-elle ? Et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'à suivi l'hymenée,
Ni ton épouse enfin toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ;
Perfide si du moins, à ton devoir fidele,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle ;

L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise,
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
Où vas-tu , cher époux ? Est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits :
Quoi ? d'un oeil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout tems facile à tes desirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses,
Si toi seul en mon lit enfin eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette amante enflammée,
Sur un placet voisin tombe demi-pamée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu ;
Mais enfin rappelant son audace première :

Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce et fiere,
Je ne veux point nier les solides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée :

Et sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre,
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre :
Et toi-même donnant un frein à tes desirs,
Rafferme ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le ciel qui m'appelle.
Une Eglise, un Prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle, et la vûe égarée :
La force l'abandonne, et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon, la ratrape, et la fuit.

Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faite des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres bu vans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir,
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bien-tôt suivi du sacristain Boirude :

Et tous deux, de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? Le pardon sonnait te retrouve en ces lieux ?
Où donc est ce grand coeur, dont tantôt l'allegresse
Sembloit du jour trop long accuser la paresse ?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.

Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde coignée :
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il fort au même instant ; il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
Leur coeur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en soufrit, et les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folâtent à l'entour.
L'un pâtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines ;

La volupté la fert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper :
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux piés des murs sacrés d'une sainte-Chapelle
Elle a vû trois guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin doit paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir acheve,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un oeil languissant, et d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O nuit, que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre,
Souffle dans tous les coeurs la fatigue et la guerre ?
Helas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems ;
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour. [comme ?
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,

Quatre boeufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entens à son seul nom, tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assuroit un asyle.
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi :
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape est anoblie.
J'ai vû dans saint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
Et la regle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux tems l'oisiveté fidele.
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?

Ah ! nuit, si tant de fois dans les bras de l'amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour :
Du moins ne permets pas,-----La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'oeil, et s'endort.

C H A N T III.

MAIS la nuit aussi-tôt de ses ailes affreuses,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et hâtant son retour,
Déjà de Montl'héry voit la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit, semble suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funebres,
De ces murs desertés habitent les ténèbres.
Là depuis trente hyvers un hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des défastres fameux ce messager fidele
Sait toujours des malheurs la premiere nouvelle ;
Et tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendoit la nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris, qu'à son abord, vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristé de sa joie.

La plaintive Progné de douleur en fremît :
 Et dans les bois prochains Philomele en gémit.
 Suis-moi, lui dit la nuit. L'oiseau plein d'allegresse
 Reconnoît à ce ton la voix de sa maîtresse.
 Il la suit : et tous deux d'un cours précipité,
 De Paris à l'instant abordent la cité,
 Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,
 Ils montent au sommet de la fatale Eglise.
 La nuit baisse la vûe, et du haut du clocher
 Observe les guerriers, les regarde marcher.
 Elle voit le barbier, qui d'une main légère,
 Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
 Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
 Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
 Ils triomphent, dit-elle, et leur ame abusée
 Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
 Mais allons, il est tems qu'ils connoissent la nuit.
 A ces mots regardant le hibou qui la suit,
 Elle perce les murs de la voute sacrée,
 Jusqu'en la sacriffie elle s'ouvre une entrée,
 Et dans le ventre creux du pupitre fatal,
 Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions pleins de vin et d'audace,
 Du Palais cependant passent la grande place :
 Et suivant de Bacchus les auspices sacrés,
 De l'auguste Chapelle ils montent les degrés.
 Ils atteignoient déjà le superbe portique,
 Où Ribou le libraire au fond de sa boutique,

Sous vingt fideles clés, garde et tient en dépôt,
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :
Et bien-tôt au brasier d'une meche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude.
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est-là que du lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.
Mais le barbier, qui tient les momens précieux :
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il, le tems est cher, portons-le dans le temple.
C'est là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'appête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que de pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est émû, le sacristain pâlit,
Le perruquier commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine :
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine

L'oiseau fort en courroux, et d'un cri menaçant
Acheve d'étonner le barbier frémissant.
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus,
Ils regagnent la nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent ;
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;
Et bien-tôt au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asyle,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asyle est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La discorde qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs coeurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride son front, allonge son visage,
Sur un bâton nouëux laisse courber son corps,
Dont la chicane semble animer les ressorts ;
Prend un cierge en sa main et d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :

Lâches, où fuyez-vous ? Quelle peur vous abat ?
Au cris d'un vil oiseau vous cedeز sans combat.
Où font ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas, si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au barreau ;
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence ;
Ou d'un nouveau procès hardi sollicitateur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi, mes enfans : je vous parle à bon titre,
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre :
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon oeil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'affiégeois leurs passages.
L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le Prélat, et le Chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines ;
Mais que vos coeurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va fouiller votre gloire,
Quand le Chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre ame, à ce penser, de colere murmure,
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.

Meritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.

En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pié trace en l'air un fillon de lumière ;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tous pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons pousés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés ;
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives :
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'oiseau fort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi,
Aussi-tôt dans le chœur la machine emportée,
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émus, les voutes en mugissent.

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
 Que fais-tu, Chantre, hélas! dans ce triste moment!
 Tu dors d'un profond somme; et ton coeur sans allarmes
 Ne fait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.
 O! que si quelque bruit, par un heureux reveil,
 T'annonçoit du lutrin le funeste appareil,
 Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
 Tu viendrois en apôtre expirer dans ta place;
 Et martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
 Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.

Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
 Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
 Le Sacristain acheve en deux coups de rabot;
 Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

Les cloches dans les airs de leurs voix argentines,
 Appelloient à grand bruit les chantres à matines:
 Quand leur chef agité d'un sommeil effrayant,
 Encor tout en fueur se réveille en criant.
 Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
 Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse,
 Le vigilant Girot court à lui le premier.
 C'est d'un maître si saint le plus digne officier.
 La porte dans le choeur à sa garde est commise;
 Valet souple au logis, fier huissier à l'Eglise.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil?
Quoi? voulez-vous au choeur prevenir le soleil?
Ah! dormez, et laissez à des chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le fujet de mes craintes.
Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avoit sous ses pavots appesanti mes yeux :
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au choeur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissans,
Je bénissois le peuple, et j'avalais l'encens :
Lorsque du fond caché de notre sacristie,
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans son bluâtre éclat,
M'a fait voir un serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce dragon plein de soufre et de nitre,
Une tête sortoit en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance :
Contre moi sur mon banc je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain ; et fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.
Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.

Giroten vain l'assure, et riant de sa peur,
Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, fort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui regna de trois doigts.
Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'Eglise ;
Et hâtant de ses ans l'importune longueur,
Court, vole, et le premier arrive dans le chœur.

O toi, qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille :
Qui, par les traits hardis d'un bisarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau :
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.
D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :

La voilà donc, Giroten, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable,

Je le vois, ce dragon, tout prêt à m'égorger,
 Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
 Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
 Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse!
 Quoi? même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
 Ta profane fureur ne se repose pas?
 O ciel! quoi? sur mon banc une honteuse masse
 Déformais me va faire un cachot de ma place?
 Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
 Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu?
 Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
 Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
 Et sans lasser le Ciel par des chants superflus,
 Ne voyons plus un choeur où l'on ne nous voit plus.
 Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille
 Jouïra sur son banc de ma rage inutile;
 Et verra dans le choeur le pupitre exhaussé
 Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
 Non, s'il n'est abbatu, je ne saurois plus vivre.
 A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
 Périßons s'il le faut : mais de ses ais brisés
 Entrainons, en mourant, les restes divisés.

A ces mots d'une main par la rage affermic,
 Il faisoit déjà la machine ennemie,
 Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
 Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard,
 Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience
 Pour les procès est jointe à la vaste science.

L'un et l'autre aussi-tôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du lutrin, disent-ils, abbattons la machine :
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine ;
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le pupitre,
J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
De notre complaisance osez-vous l'exiger? [rues,
Hé, Seigneur! quand nos cris pourroient, du fond des
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard : le Prélat vous fait peur.
Je vous ai vu cent fois sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.

Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux,
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Vien, Girot, seul ami qui me reste fidele,
Prenons du saint jeudi la bruyante creffelle.
Sui-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée
Par les mains de Girot la creffelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la Grand'Salle,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'Eglise brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Pense être au Jeudi Saint, croit que l'on dit ténébres,
Et déjà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux :
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,

Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encor est prêt à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse.
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les coeurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout fort, tout marche en diligence.
Ils courent au chapitre et chacun se pressant
Flate d'un doux espoir son appetit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente!
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appetit, et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain touffe, et se leve, Alain ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois à lû toute la Somme,
Qui possède Abeli, qui fait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis.

N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main Janséniste.
Mes yeux en sont témoin : j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prélat le chapelain Garnier.
Arnaud, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.

Sans doute il aura lû dans son saint Augustin,
Qu'autrefois saint Louïs érigea ce lutrin.
Il va vous inonder des torrens de sa plume.
Il faut pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque auteur signalé.
Voyons si des lutrins Bauni n'a point parlé.
Etudions enfin, il en est tems encore ;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moeleux Abéli.

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.

Moi ? dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.
Va maigrir, si tu veux et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran.
Je fais ce qu'un fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser.
Mon bras seul sans latin saura le renverser. [prouve ?
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'ap-
J'abbats ce qui me nuit par-tout où je le trouve.
C'est-là mon sentiment. A quoi bon tant d'appréts ?
Du reste déjeûnons, messieurs, et buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appetit, rechauffe le courage :

Mais le Chantre sur tout en paroît rassuré.

Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.

Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.

Donnons à ce grand oeuvre une heure d'abstinence.

Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner

Long-tems nous tienne à table, et s'unisse au dîner.

Aussi-tôt il se leve, et la troupe fidele

Par ces mots attirans sent redoubler son zele.

Ils marchent droit au choeur d'un pas audacieux :

Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.

A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.

Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.

Ils s'appent le pivot, qui se défend en vain.

Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,

Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.

Tel sur les monts glacés des farouches Gelons

Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;

Ou tel abandonné de ses poutres usées,

Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.

La masse est emportée, et ses ais arrachés

Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachés.

C H A N T V.

L'AURORE cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée.

Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac aussi-tôt Brontin d'un pié fidele
Du pupitre abbattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit, bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le Trésorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévû de l'horrible insolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'apprête.
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le bouis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il fort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts pour le servir, à déserter le choeur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins font, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,

Et bien-tôt dans le temple, entend, non sans fremir,
De l'antré redouté les soupiraux gemir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'-Salle,
Soutient l'énorme poids de sa voute infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normans à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique
Heurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Difette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, et l'infame Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletans les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume,
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Themis a vû cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de detour en detour.
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le cahos des ténébreuses lois.
Ses griffes vainement par Puffort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies,

Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent breches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue ;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûe :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne :
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière ;
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la prière.
Un rival orgueilleux de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé,
Epuise en sa faveur ta science fatale,
Du digeste et du code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Themis.

La Sibylle, à ces mots déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du démon qui la vient opprimer,
Par ces mots étonnans tache à le repousser :
‘ Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
‘ Je vois, je vois au choeur la masse remplacée.
‘ Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort :
‘ Et surtout évitez un dangereux accord.’
Là bornant son discours, encor toute écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente :

Et dans leurs coeurs, brulans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez foi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin dispaçoit,
Et le pilier loin d'eux déjà baïsse et décroît.

Loin du bruit cependant les chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appetit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée ;
Lorsque d'un pié léger la prompte renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Contenir l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se leve, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté.
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés, et le perron antique,
Où sans cesse étalans bons et méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envifage.

Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant, coudoyé par Boirude,
Ne fait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux piés du Prélat, sans poulx et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé,
Se croit frappé du coup, dont il le voit blessé.
Aussi-tôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc, les chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle.
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'amour, l'autre en saisit la Montre ;

L'un prend le feul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Tasse françois, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique.
Les volumes sans choix à la tête jettés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O, que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre :
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchène *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-tems le teint pâle, et le coeur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, baille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale.
Girou dix fois par elle éclate, et se signale.

Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais fû l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Graffet,
Et Gorrillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guerin l'insipide.
Des chantres déformais la brigade timide
S'écarte, et du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une trouble bêlante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se fauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
Illustre porte-croix, par qui notre bannière,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un chanoine lui seul triomphe du Prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Vien, et sous ce rempart à ce guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain, bouillant de zele et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux,
Frappe du noble écrit l'athlete audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.

Le chanoine les voit, de colere embrasé.
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots, il saisit un vieil *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais, qui le soutient auprès d'un Avicene,
Deux des plus forts mortels l'ébranleroient à peine:
Le chanoine pourtant l'enleve sans effort,
Et sur le couple pâle, et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-tems, loin du perron, roulent sur les degrés.

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le Prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son coeur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bien-tôt rappelant son antique proïesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, et de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.
Il fait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Déormais sur ses piés ne l'oseroit attendre,

Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux combattans : profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son coeur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le fuit.
Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en rechappe.
Par tout le doigt vainqueur les fuit et les rattrappe.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite :
Il l'observe de l'oeil et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et leve en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :
Et de leur vain projet les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

CHANT VI.

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée,

Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit ;
Et la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, et d'une audace sainte,
Vient aux piés de Themis proférer cette plainte :
Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels,
Qui la balance en main, règle tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires,
Que pousser des soupirs, et pleurer mes misères ?
Ce n'est donc pas assez qu'aux mépris de tes lois,
L'hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix.
Que sous ce nom sacré par tous ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, thiares ?
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes états usurpés à tes yeux ?
Dans les tems orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi,
Le fidèle attentif aux regles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force.
Ces coeurs que les bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir :
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines,

Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages ;
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit ;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit ;
Le moine secoïa le cilice et la haire :
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armoirier sa crosse.
L'ambition par-tout chassa l'humilité ;
Dans la crasse du froc logea la vanité,
Alors de tous les coeurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite,
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux ;
Traîna tous mes sujets au pié des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières,
L'insolente à mes yeux marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flater les péchés de discours imposteurs ;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité.
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;
Et chacun à mes piés conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au séjour des frimats,
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au printems les hyvers n'ont fait place.
Mais jusques dans la nuit de mes sacrés deserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidele
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce temple où le plus saint des rois,
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde et l'infame mollesse,
Foulant aux piés les lois, l'honneur et le devoir,
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma soeur, une action si noire ?
Quoi ? ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux ?
Non, non ; il faut enfin que ma vengeance éclate.
Assez et trop long-tems l'impunité les flate.
Prend ton glaive, et fondant sur ces audacieux,
Vien aux yeux des mortels justifier les Cieux.

Ainsi parle à sa soeur cette vierge enflammée.
La Grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
Thémis sans différer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, et lui tient ce discours :

Chere et divine soeur, dont les mains secourables,
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,

Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu fans raison à grossir tes malheurs ?
En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie :
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie.
Et jamais de l'enfer les noirs fremissemens
N'en fauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fideles.
Crois-moi, dans ce lieu même, où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne, est facile à calmer :
Et pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma soeur, une route assurée,
Prête-moi donc l'oreille, et retien tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révére,
Et de cliens soumis à toute heure entouré.
Là sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille aux soins de ma gloire un homme incomparable,
Ariste, dont le Ciel et Louïs ont fait choix
Pour régler ma balance, et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois heurler en vain la chicane ennemie :
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image !
Tu le connois assez, Ariste est ton ouvrage.

C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
Son mérite sans tache est un de tes présens.
Tes divines leçons avec le lait succées,
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur pour toi brûlant d'un si beau feu,
N'en fit point dans le monde un lache désaveu.
Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.
Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom,
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
Ton visage est connu de sa noble famille,
Tout y garde tes lois, enfans, sœurs, femme, fille.
Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer ;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Thémis. La piété charmée
Sent renaître la joie en son ame calmée.
Elle court chez Ariste, et s'offrant à ses yeux :

Que me sert lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zèle et ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puissans ennemis par elle envenimés,
Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,
A mes sacrés autels font un profane insulte,
Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort à ces mots. Le héros en priere
Demeure tout couvert de feux et de lumière.

De la céleste fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même instant le Chantre et le Prêlat.

Muse, c'est à ce coup, que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux
Un mortel fut fléchir ces superbes rivaux.

Mais, plutôt, toi, qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.

Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant

Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéissant.

Tu fais par quel conseil rassemblant le chapitre,

Lui-même, de sa main, reporta le pupitre ;

Et comment le Prêlat, de ses respects content,

Le fit du banc fatal enlever à l'instant.

Parle-donc ; c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.

Il me suffit pour moi d'avoir su par mes veilles,

Jusqu'au sixieme chant pousser ma fiction,

Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.

Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,

Quand je songe au héros qui me reste à décrire :

Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu

Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre,

Où Themis par tes soins, reprend son premier lustre,

Quand la première fois un athlète nouveau

Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,

Souvent, sans y penser, ton auguste présence,

Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence ;

Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré :
En vain, pour gagner tems, dans ses tranfes affreufes,
Traîne du dernier mot les fyllabes honteufes.
Il héfite, il begaye, et le trifte orateur
Demeure enfin muet aux yeux du fpectateur.

O D E S,
E P I G R A M M E S,
ET
A U T R E S P O E S I E S.

OLD

EPICRAMMS

ET

AUTRES POESIES

DISCOURS

SUR

L'ODE.

L'ODE suivante a été composée à l'occasion (1) de ces étranges dialogues, qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands écrivains de l'antiquité sont traités d'esprits médiocres, de gens à être mis en parallele avec les Chapelains et avec les Côtins ; et où voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraités. Comme les beautés de ce poëte sont extrêmement renfermées dans sa langue, l'auteur de ces dialogues, qui vrai-semblablement ne fait point de grec, et qui n'a lû Pindare que dans des traductions latines assez défectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la foiblesse de ses lumieres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur-tout traité de ridicule ces endroits merveilleux, où le poëte, pour mar-

Des ces étranges dialogues.] Parallele des anciens et des modernes, en forme de dialogues ; par M. Perrault de l'Académie Françoisé. Il y en avoit trois volumes, quand M. Despréaux composa cette ode en 1693. le quatrième ne parût qu'en 1696.

TOME II.

D

quer un esprit entierement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours : et afin de mieux entrer dans la raison, fort, s'il faut ainsi parler, de la raison même ; évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens, qui ôteroient l'ame à la poésie lyrique. Le censeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des Pseaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art poétique, à propos de l'ode.

*Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.*

Ce précepte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'Art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût, qui croit que la Clélie et nos opera sont les modeles du genre sublime ; qui trouve TERENCE fade, VIRGILE froid, HOMERE de mauvais sens ; et qu'une espece de bisarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens qui se feroient un peu familiarisé le grec. Mais comme cette langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des hommes, et qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai crû que je ne pouvois mieux justifier ce grand poëte, qu'en tâchant de faire une ode en françois à sa maniere, c'est-à-dire, pleine de mouvemens et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poësie, que guidé par la raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'une poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots; et à l'exemple des anciens poëtes dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un astre de la plume blanche que le Roi porte ordinairement à son chapeau; et qui est en effet comme une espece de comete fatale à nos ennemis, qui se jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le dessein de cet ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réussi; et je ne sai si le public, accoutumé aux sages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces faillies et de ces excès pindariques. Mais supposé que j'y aye échoué, je m'en consolerais du moins par le commencement de cette fameuse ode latine d'Horace, *Pindarum quisquis studet aemulari*, &c. où Horace

donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit crû en grand hasard de tomber.

Au reste, comme parmi les épigrammes qui sont imprimées à la suite de cette ode, on trouvera encore une autre petite ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes écrits ; je suis bien aise, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit poëme, qui est un ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces épigrammes un arrêt burlesque donné au Parnasse, que j'ai composé autrefois, afin de prévenir un arrêt très-sérieux, que l'université songeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enseigneroient dans les écoles de Philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas, et est toute dans les termes de la pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainsi, pour faire son effet, qui fut très-heureux, et obligea, pour ainsi dire, l'université à supprimer la requête qu'elle alloit présenter.

Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secatur res.

O D E,

SUR LA

PRISE DE NAMUR.

I.

QUELLE docte et sainte ivresse

Aujourd'hui me fait la loi ?

Chastes Nymphes du Permesse,

N'est-ce pas vous que je voi ?

Accourez, troupe savante,

Des fons que ma lyre enfante

Ces arbres sont réjouiis.

Marquez-en bien la cadence ;

Et vous, vents, faites silence :

Je vais parler de Louis.

II.

Dans ses chansons immortelles :

Comme un Aigle audacieux,

Pindare étendant ses ailes,

Fuit loin des vulgaires yeux.

Mais, ô ma fidele lyre,

Si, dans l'ardeur qui m'inspire,

Tu peux suivre mes transports :

Les chênes des monts de Thrace

N'ont rien ouï que n'efface

La douceur de tes accords,

III.

Est-ce Apollon, et Neptune,
Qui sur ces rocs fourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse
La Sambre unie à la Meuse,
Défend le fatal abord :
Et par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

IV.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts :
Et dans son sein infidèle
Par tout la terre y recele
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain perçant son goufre,
Ouvre un sépulchre de soufre
A quiconque ose avancer.

V.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grèce eut vingt ans
Sans fruit vû les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,

Prête à foudroyer tes monts !
 Quel bruit, quel feu l'environne ?
 C'est Jupiter en personne,
 Ou c'est le vainqueur de Mons.

VI.

N'en doute point c'est lui-même.
 Tout brille en lui, tout est Roi.
 Dans Bruxelles Nassau blême
 Commence à trembler pour toi.
 En vain il voit le Batave,
 Déformais docile esclave,
 Rangé sous ses étendars :
 En vain au Lion Belgique
 Il voit l'Aigle Germanique
 Uni sous les Léopards.

VII.

Plein de la frayeur nouvelle
 Dont ses sens agités,
 A son secours il appelle
 Les peuples les plus vantés.
 Ceux-là viennent du rivage,
 Où s'enorgueillit le Tage
 De l'or qui roule en ses eaux ;
 Ceux-ci des champs où la neige,
 Des marais de la Norvège
 Neuf mois couvre les roseaux.

VIII.

Mais qui fait enfler la Sambre ?

56 ODE SUR LA PRISE

Sous les Jumeaux effrayés,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par tout sont noyés,
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée,
Ses guérets d'épics chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés,

IX.

Deployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats,
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats :
Malgré vous Namur, en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand la superbe Espagnole,
Saint Omer, Befançon, Dole,
Ypres, Mastricht et Cambray,

X.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes, dans les airs

Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

XI.

Accourez Nassau, Baviere,
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Confidérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athletes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

XII.

Contemplez dans la tempête
Qui fort de ces boulevards,
La plume qui sur sa tête
Attire tous les regards.
A cet astre redoutable,
Toûjours un fort favorable
S'attache dans les combats :
Et toûjours avec la gloire,
Mars amenant la victoire,
Vole, et le fuit à grands pas.

XIII.

Grands Défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est tems.

Courage, vers la Mehagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vû sur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'univers vous regarde.
N'osez-vous la traverser ?

XIV.

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du riyage
Reculé ses pavillons.
Quoi ? leur seul aspect vous glace ?
Où sont ces chefs pleins d'audace
Jadis si prompts à marcher,
Qui devoient de la Tamise,
Et de la Drève foudrifier,
Jusqu'à Paris nous chercher ?

XV.

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je voi monter des cohortes,
La flamme et le fer en main :
Et sur les monceaux de piques,

De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

XVI.

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus

Battre un signal pour se rendre :

Le feu cesse. Ils sont rendus.

Dépouillez votre arrogance,

Fiers ennemis de la France ;

Et désormais gracieux,

Allez à Liège, à Bruxelles,

Porter les humbles nouvelles

De Namur pris à vos yeux.

XVII.

Pour moi, que Phebus anime

De ses transports les plus doux,

Rempli de ce Dieu sublime,

Je vais, plus hardi que vous,

Montrer que sur le Parnasse,

Des bois fréquentés d'Horace,

Ma muse dans son déclin

Sait encor les avenues,

Et des sources inconnues,

A l'Auteur du Saint Paulin.

O D E

CONTRE LES ANGLOIS.

I.

Quoi ! ce peuple aveugle en son crime,
Qui prenant son Roi pour victime
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le Ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux ?

II.

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maîtriser tout l'univers ;
Et croit que l'Europe étonnée,
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

III.

Arme-toi, France, prend la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglans ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

IV.

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,

Chez nous au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles ;
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil.

V.

Mais bientôt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble bergere,
Renversant tous leurs bataillons ;
Borna leur succès et nos peines :
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraïsser nos sillons.

STANCES.

A M. M O L I E R E,

SUR LA COMEDIE DE L'ECOLE DES FEMMES.

I.

EN vain mille jaloux esprits,
Moliere, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

II.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi !

III.

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

IV.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le vulgaire ;
Que tes vers n'ont rien de plaissant.
Si tu savois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

S O N N E T

SUR LA MORT D'UNE PARENTE.

I.

PARMI les doux transports d'une amitié fidele,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours,
Iris que j'aime encor, et que j'aimai toujours
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle,

II.

Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

III.

Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !
Que je versai de pleurs ! que je pouffai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut suivie !

IV.

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.

AUTRE SONNET.

SUR LE MEME SUJET.

I.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A se jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

II.

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

III.

O ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bientôt la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

IV.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers,
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

EPIGRAMMES.

I.

A un Medecin.

OUI, j'ai dit dans mes vers, qu'un célèbre assassin,
Laisant de Galien la science infertile,
D'ignorant medecin devint mâçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Perrault, ma muse est trop correcte.
Vous êtes je l'avoue, ignorant medecin,
Mais non pas habile architecte.

II.

A M. RACINE.

RACINE, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le prophète Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse soutenuë
De tes judicieux avis;
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis.

III.

Contre S. SORLAIN.

DANS le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlain
Contre Arnould eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en fais le tems,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez.....C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piece n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

IV.

A Messieurs PRADON et BONNECORSE.

VENEZ, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,
De vos vers recevoir le prix :
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent.
Linier et Perrin vous attendent.

EPIGRAMMES.

V.

Contre l'Abbé COTIN.

EN vain par mille et mille outrages
Mes ennemis dans leurs ouvrages,
Ont crû me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile,
C'est de m'attribuer ses vers.

VI.

Contre le Même.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

VII.

Contre un Athée.

ALIDOR assis dans sa chaise,
Médifant du Ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On fait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

VIII.

Vers en style de Chapelain.

MAUDIT fût l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
 Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
 A fait de méchans vers douze fois douze cens.

IX.

EPITAPHE.

Ci git justement regretté
 Un savant homme sans science,
 Un gentilhomme sans naissance,
 Un très-bon homme sans bonté.

X.

A Climene.

TOUT me fait peine,
 Et depuis un jour,
 Je crois, Climene,
 Que j'ai de l'amour.
 Cette nouvelle
 Vous met en courroux.
 Tout beau, cruelle;
 Ce n'est pas pour vous.

XI.

DE six amans contens et non jaloux,
Qui tour à tour servoient madame Claude,
Le moins volage étoit Jean son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serroit de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : que faites-vous ?
Le jeu n'est sûr avec cette Ribaude.
Ah ! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous ?

XII.

Imitation de MARTIAL.

PAUL ce grand medecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est Curé maintenant, et met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

XIII.

*Sur une harangue d'un magistrat, dans laquelle les
procureurs étoient fort maltraités.*

LORSQUE dans ce sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint et maint procureur :

Car leurs chicanes fans pareilles
 Méritent bien ce traitement.
 Mais que vous ont fait nos oreilles,
 Pour les traiter si rudement ?

XIV.

Sur l'AGESILAS de M. CORNEILLE.

J'AI vû l'Agéfilas.
 Hélas !

XV.

Sur l'ATTILA du même auteur.

A PRES l'Agéfilas,
 Hélas !
 Mais après l'Attila,
 Hola.

XVI.

Sur la maniere de reciter du poëte SANTEUIL.

QUAND j'apperçois sous ce portique
 Ce moine au regard fanatique,
 Lisant ses vers audacieux,
 Faits pour les habitans des Cieux,
 Ouvrir une bouche effroyable,
 S'agiter, se tordre les mains ;

Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à loïer les saints.

XVII.

A la fontaine de Bourbon.

OUI, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirés,
Il me paroît, admirable fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hippocrène.

XVIII.

L'amateur d'Horloges.

SANS cesse autour de fix pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais, à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?
Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui fait le mieux l'heure qu'il est.

XIX.

*Sur ce qu'on avoit lu à l'Académie des vers contre
Homere et contre Virgile.*

CLIO vint l'autre jour se plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'univers,

On traitoit d'auteurs froids, de poètes stériles,
 Les Homères et les Virgiles.
 Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
 Reprit Apollon en courroux :
 Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
 Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?
 C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des fous ?
 Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

XX.

Sur le même sujet.

J'AI traité de Topinamboux
 Tous ces beaux censeurs, je l'avoue ;
 Qui de l'antiquité si follement jaloux,
 Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue ;
 Et l'Académie, entre nous,
 Souffrant chez soi de si grands fous,
 Me semble un peu Topinamboue,

XXI.

Sur le même sujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homere,
 Virgile, Aristote, Platon,
 Il a pour lui monsieur son frere,
 G... N... Lavau, Caligula, Néron,
 Et le gros Charpentier, dit-on.

XXII.

A M. PERRAULT sur le même sujet.

POUR quelque vain discours, sottement avancé,
Contre Homere, Platon, Ciceron ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbecille.

Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, et non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Grece et de Rome;
Perrault fussiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

XXIII.

Sur le même sujet.

D'ou vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révere,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots ?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIV.

Au même.

TON oncle, dis-tu, l'assassin
 M'a guéri d'une maladie.
 La preuve qu'il ne fut jamais mon medecin,
 C'est que je suis encore en vie.

XXV.

Au même.

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
 Apollon, le Dieu des beaux-arts,
 Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces et leur mere,
 Et tous les Dieux enfans d'Homere,
 Résolus de venger leur pere,
 Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
 Perrault craignez enfin quelque triste aventure.
 ✕ Il est vrai, Vifé vous assure
 Que vous avez pour vous Mercure ;
 Mais c'est le Mercure galant.

XXVI.

*Parodie burlesque de la premiere ode de Pindare, à la
 louange de M. PERRAULT.*

MALGRE' son fatras obscur,
 Souvent Brébeuf étincelle.

Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma lyre fidele,
Si du parfait ennuyeux,
Tu veux trouver le modele,
Ne cherche point dans les Cieux
D'astre au soleil préférable,
Ni dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers,
Chez Coignard rongés des vers,
Un poète comparable
A l'auteur inimitable
De peau-d'âne mis en vers.

XXVII.

Sur la réconciliation de l'auteur et de M. PERRAULT.

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon et du parterre.

XXVIII.

Aux RR. PP. Jésuites, auteurs du journal de Trévoux.

MES révérends Peres en Dieu,
 Et mes confreres en satire,
 Dans vos écrits en plus d'un lieu,
 Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire,
 Mais ne craignez vous point que, pour rire de vous,
 Relisant Juvenal, refeuilletant Horace,
 Je ne ranime encor ma fatirique audace ?

Grands Aristarques de Trévoux,
 N'allez point de nouveau faire courir aux armes ;
 Un athlete tout prêt à prendre son congé ;
 Qui par vos traits malins au combat rengagé,
 Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

Apprenez un mot de Regnier
 Notre célèbre devancier :
Corfaires attaquant corfaires,
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

XXIX.

Aux mêmes.

NON, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
 Je n'ai rien emprunté de Perse, ni d'Horace,
 Et je n'ai point suivi Juvenal à la trace.
 Car bien qu'en leurs écrits, ces auteurs, mieux que vous,

Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres ;
 La nécessité d'aimer Dieu
 Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
 Mes Peres, non plus qu'en vos livres.

XXX.

Sur le livre des Flagellans.

Aux mêmes.

Non le livre des Flagellans
 N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Peres,
 Ces rigidités salutaires,
 Que, pour ravir le Ciel, saintement violens,
 Exercent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
 Il blâme seulement cet abus odieux,
 D'étaler et d'offrir aux yeux
 Ce que leur doit toujours cacher la bienséance ;
 Et combat vivement la fausse piété,
 Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
 Par l'austerité même et par la pénitence,
 Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

FABLE D'ESOPÉ.

Le Bucheron et la Mort.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
 Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieillesse

Marchoit en haletant de peine et de détresse.
 Enfin las de souffrir, jettant là son fardeau,
 Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,
 Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
 La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle ?
 Qui, moi ? dit-il alors, prompt à se corriger,
 Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoissant.

Je l'assistai dans l'indigence :
 Il ne me rendit jamais rien.
 Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
 Sans peine il souffroit ma présence.
 O la rare reconnoissance ?

XXXIII.

ENIGME.

Du repos des humains implacable ennemie,
 J'ai rendu mille amans envieux de mon sort.
 Je me repais de sang, et je trouve ma vie
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXXIV.

Vers pour mettre au-devant de Macarise, roman allégorique de M. l'abbé d'Aubignac, où l'on expliquoit toute la morale des Stoïciens.

LASCHEs partisans d'Epicure,
 Qui brûlans d'une flamme impure,
 Du portique fameux fuyez l'austérité :
 Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire,
 Ce roman plein de vérité,
 Dans la vertu la plus sévère
 Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

XXXV.

Sur un portrait de Rossinante, cheval de Don-Quichotte.

TEL fut ce roi des bons chevaux,
 Rossinante, la fleur des coursiers d'Iberie,
 Qui trotant jour et nuit, et par monts et par vaux,
 Galoppa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

XXXVI.

Vers à mettre en chant.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie
 Passoit, à contempler Sylvie,

Ces tranquilles momens si doucement perdus.
 Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
 Mon coeur, vous soupirez au nom de l'infidele :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
 Ma main, des fleurs les plus chéries,
 Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
 Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
 Mon coeur, vous soupirez au nom de l'infidele :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

XXXVII.

Chanson à boire.

PHILOSOPHES rêveurs, qui pensez tout savoir,
 Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
 Vos esprits s'en font trop accroire.
 Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
 On est savant quand on boit bien.
 Qui ne fait boire ne fait rien.

XXXVIII.

Chanson faite à Bâville.

QUE Bâville me semble aimable !
 Quand des magistrats le plus grand,
 Permet que Bacchus à sa table,
 Soit notre premier Président.

Trois mufes, en habit de ville,
 Y préfont à fes côtés ;
 Et fes arrêts par Arbouville
 Sont à plein verre exécutés,

Si Bourdaloue un peu févere
 Nous dit : craignez la volupté :
 Escobar, lui dit-on, mon pere,
 Nous la permet pour la fanté.

Contre ce docteur authentique,
 Si du jeûne il prend l'intérêt,
 Bacchus le declare hérétique,
 Et jansénifte, qui pis eft.

XXXIX.

Sur Homere.

Ἡεδον μὲν ἱγών' ἑχάρασσε δὲ Θεὸς Ὀμηρος.

Cantabam quidem ego: scribebat autem Dius Homerus.

QUAND la dernière fois, dans le sacré vallon,
 La troupe des neuf fœurs, par l'ordre d'Apollon,
 Lut l'Iliade et l'Odiffée,
 Chacune à les louer se montrant empressée :
 Apprenez un fecret qu'ignore l'univers,
 Leur dit alors le Dieu des vers :
 Jadis avec Homere, aux rives du Permesse,
 Dans ce bois de lauriers, où feul il me fuivoit,

Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse,
Je chantois ; Homere écrivoit.

XL.

Vers pour mettre sous le buste du Roi.

C'EST ce Roi si fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait seul à son gré le destin de la terre.
Tout reconnoit ses lois, ou brigue son appui.
De ses affreux combats le Rhin frémit encore,
Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui
Tous ces héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au-delà du Bosphore.

XLI.

*Vers faits pour mettre au bas d'un portrait de Mon-
seigneur le Duc du Maine.*

QUEL est cet Apollon nouveau,
Qui presque au sortir du berceau
Vient régner sur notre Parnasse ?
Qu'il est brillant ! Qu'il a de grace !
Du plus grand des héros je reconnois le fils.
Il est déjà tout plein de l'esprit de son pere ;
Et le feu des yeux de sa mere
A passé jusqu'en ses écrits.

XLII.

*Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiselle
de Lamoignon.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté,
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables;
Et, jour et nuit, pour Dieu pleine d'activité;
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

XLIII.

*A Madame la Présidente de Lamoignon, sur le por-
trait du pere Bourdaloue qu'elle m'avoit envoyé.*

Du plus grand orateur dont la chaire se vante,
M'envoyer le portrait, illustre Présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
J'ai connu Bourdaloue, et dès mes jeunes ans,
Je fis de ses sermons mes plus cheres délices,
Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices,
Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise sur tout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France,
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux,

XLIV.

*Vers pour mettre au bas du portrait de Tavernier, le
célèbre voyageur.*

DE Paris à Delli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois :
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien apporté de si rare que lui.

XLV.

Vers pour mettre au bas du portrait de mon Pere.

CE greffier doux et pacifique,
De ses enfans au sang critique,
N'eut point le talent redouté :
Mais fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par-tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée,
Fit la satire des Rolets.

XLVI.

Epitaphe de la mere de l'Auteur.

EPOUSE d'un mari doux, simple, officieux,
 Par la même douceur je fus plaîre à ses yeux,
 Nous ne fumes jamais ni railler, ni médire.
 Passant, ne t'enquiers point, si de cette bonté
 Tous mes enfans ont hérité.
 Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

XLVII.

*Sur un frere aîné que j'avois, et avec qui j'étois
 brouillé.*

DE mon frere, il est vrai, les écrits sont vantés :
 Il a cent belles qualités ;
 Mais il n'a point pour moi d'affection sincere,
 En lui je trouve un excellent auteur,
 Un poëte agréable, un très-bon orateur :
 Mais je n'y trouve point de frere.

XLVIII.

*Vers pour mettre sous le portrait de M. de la Bruyere,
 au-devant de son livre, des caracteres de ce siecle.*

TOUT esprit orgueilleux, qui s'aime,
 Par mes leçons se voit guéri,

Et dans mon livre si chéri,
Apprend à se haïr soi-même.

XLIX.

Epitaphe de M. ARNAULD, docteur de Sorbonne.

Au pié de cet autel de structure grossière,
Git sans pompe enfermé dans une vile biere,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui sur la grace instruit par JESUS-
CHRIST,

Combattant pour l'Eglise, a dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage, et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son coeur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais pour fruit de son zele, on l'a vû rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, pros crit, persécuté.
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. HAMON.

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
 Il courut au desert chercher l'obscurité,
 Aux pauvres consacra ses biens et sa science ;
 Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
 Fit son unique volupté
 Des travaux de la pénitence.

LI.

Vers pour mettre au bas du portrait de M. RACINE.

Du théâtre François l'honneur et la merveille,
 Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
 Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
 Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

LII.

Vers pour mettre au bas de mon portrait.

Au joug de la raison asservissant la rime,
 Et même en imitant, toujours original,
 J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
 Rassembler en moi, Perse, Horace, et Juvenal.

LIII.

Réponse aux vers du portrait.

OUI, le Verrier, c'est là mon fidele portrait ;
 Et le graveur, en chaque trait,
 A su très-finement tracer sur mon visage,
 De tout faux bel-esprit l'ennemi redouté.
 Mais dans les vers pompeux, qu'au bas de cet ouvrage,
 Tu me fais prononcer avec tant de fierté ;
 D'un ami de la vérité
 Qui peut reconnoître l'image ?

LIV.

Pour un autre portrait du même.

NE cherchez point comment s'appelle
 L'écrivain peint dans ce tableau :
 A l'air dont il regarde et montre la Pucelle,
 Qui ne reconnoîtroit Boileau ?

LV.

*Vers pour mettre au bas d'une méchante gravure qu'on
 a faite de moi.*

Du célèbre Boileau, tu vois ici l'image,
 Quoi, c'est-là, diras-tu, ce critique achevé !
 D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
 C'est de se voir si mal gravé.

LVI.

Sur mon buste de marbre, fait par M. Girardon, premier sculpteur du Roi.

GRACE au Phidias de notre âge,
 Me voilà sûr de vivre autant que l'univers :
 Et ne connût-on plus ni mon nom ni mes vers ;
 Dans ce marbre fameux, taillé sur mon visage,
 De Girardon toûjours on vantera l'ouvrage.

A V E R T I S S E M E N T

A U L E C T E U R.

MADAME de Montespan et Madame de Thianges sa soeur, lassés des opéra de Monsieur Quinault, proposerent au Roi d'en faire faire un par Monsieur Racine, qui s'engagea assez légèrement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment là à une chose, dont il étoit plusieurs fois convenu avec moi : qu'on ne peut jamais faire un bon opera, parce que la musique ne sauroit narrer : que les passions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent : que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses. C'est ce que je lui représentai, quand il me déclara son engagement ; et il m'avoüa que j'avois raison ; mais il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un opera, dont le sujet étoit la chute de Phaëton. Il en fit même quelques vers qu'il récita au Roi, qui en parut content. Mais comme Monsieur Racine n'entreprendoit cet ouvrage qu'à regret, il me témoigna résolument, qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillasse avec lui, et me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en composasse le prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent pour ces sortes d'ouvrages, et que je n'avois jamais fait des vers d'amourette : il persista dans sa résolution, et me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Je songeai donc en

moi-même à voir de quoi je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé à travailler à un ouvrage, si opposé à mon génie et à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçai, sans en rien dire à personne, non pas même à Monsieur Racine, le canevas d'un prologue, et j'en composai une premiere scene. Le sujet de cette scene étoit une dispute de la Poësie et de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur art, et étoient enfin toutes prêtes à se séparer, lorsque tout-à-coup la Déesse des accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du Ciel avec tous ses charmes et tous ses agrémens, et les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'univers le plus digne d'être servi, et à qui elle devoit le plus ; puisque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en toutes choses. Elle ajoûtoit ensuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un si grand Prince, la gloire dont elle jouïssoit avec lui ; elle vouloit que dès aujourd'hui même, sans perdre de tems, on représentât sur la scene, la chute de l'ambitieux Phaëton. Aussi-tôt tous les poëtes et tous les musiciens par son ordre, se retiroient et s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un assez grand dégoût, tandis que M. Racine de son côté, avec non moins de dégoût, continuoit à disposer le plan de son opéra, sur lequel je lui prodiguois mes conseils. Nous étions occupés à ce mi-

féritable travail, dont je ne fai si nous nous ferions bien tirés, lorsque tout-à-coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que Monsieur Quinault s'étant présenté au Roi les larmes aux yeux, et lui ayant remontré l'affront qu'il alloit recevoir s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté; le Roi touché de compassion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit se résoudre à lui donner ce déplaisir, *Sic nos servavit Apollo*. Nous retournâmes donc, Monsieur Racine et moi, à notre premier emploi, et il ne fut plus mention de notre opéra, dont il ne resta que quelques vers de Monsieur Racine, qu'on n'a point trouvés dans ses papiers après sa mort, et que vraisemblablement il avoit supprimés par délicatesse de conscience, à cause qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point question d'amourette dans la scene que j'avois composée; non seulement je n'ai pas jugé à propos de la supprimer; mais je la donne ici au public, persuadé qu'elle fera plaisir aux lecteurs, qui ne seront peut-être pas fâchés de voir de quelle maniere je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume et la force de ma poésie satirique, et pour me jeter dans le style douxereux. C'est de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur présente ici; et que je leur présente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laissera pas du moins le tems de s'ennuyer.

PROLOGUE.

LA POESIE, LA MUSIQUE.

LA POESIE.

QUOI ! par de vains accords et des sons impuissans,
Vous croyez exprimer tout ce que je fai dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports qu'Apollon vous inspire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POESIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une fontaine
Avec moi soupirer une amoureuse peine,
Faire gémir Thyrsis, faire plaindre Climene.
Mais quand je fais parler les héros et les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me fauroient prêter qu'une cadence vaine.

Quittez ce soin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je fai l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POESIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis trouvé des oreilles.

LA POESIE.

Ah ! c'en est trop, ma soeur, il faut nous séparer.

Je vais me retirer.

Nous allons voir sans moi ce que vous saurez faire.

LA MUSIQUE.

Je saurai divertir et plaire ;

Et mes chants moins forcés, n'en feront que plus doux,

LA POESIE.

Hé bien, ma soeur, séparons-nous.

LA MUSIQUE.

Séparons-nous.

LA POESIE.

Séparons-nous.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Séparons-nous, séparons-nous.

LA POESIE.

Mais quelle puissance inconnue

Malgré moi m'arrête en ces lieux ?

LA MUSIQUE.

Quelle divinité sort du sein de la nue ?

LA POESIE.

Quels chants mélodieux

Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'est la divine Harmonie,

Qui descend des Cieux !

LA POESIE.

Quelle étale à nos yeux

PROLOGUE.

95

Des graces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprévu la fait ici revoir !

LA POESIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,

Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,

Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POESIES LATINES.

EPIGRAMMA.

In novum Causidicum, rustici Licetoris filium.

DUM puer iste fero natus Licetore perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro.
Quaeris, cur fileat circumfusa undique turba?
Non stupet ob natum, sed timet illa patrem.

A L T E R U M.

In Marullum, versibus Phaleucis antea male laudatum.

NOSTRI quid placeant minùs Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quaero:
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos et inficetos!

S A T I R A.

Q U I D numeris iterum me balbutire Latinis,
Longè Alpes citra natum de patre Sicambro,
Musa jubes ? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi saevo nuper dictata magistro
Cum pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris ;
Et mihi saepe udo volvendus pollice Textor
Praebuit adfutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro saepe Tibullus,
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes.

.....

TOME II.

G

CHAPELAIN DECOIFFE,

OU

P A R O D I E

DE QUELQUES SCENES DU CID;

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE,

ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez et la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille,
Témoignent mon mérite, et font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les Rois, ils font ce que nous
sommes :

Ils se trompent en vers comme les autres hommes :

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchans auteurs ils font de beaux présens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre esprit s'irrite :
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eut pû mieux choisir :
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre.
Unissons désormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs aussi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre
Volume sur volume incessamment desserre,
Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert ;
Et vous éprouverez si mon amitié sert :
Ma nièce même en vous peut rencontrer un gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre.
Et le nouvel éclat de cette pension
Lui doit bien mettre au coeur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, et vante notre Prince.
Va te faire admirer chez les gens de province,
Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flateurs l'amour, et des railleurs l'effroi :
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts ;
Endosser nuit et jour un rouge juste-au-corps ;

Pour avoir de l'encens donner une bataille ;
 Ne laisser de sa bourse échapper une maille ;
 Sur tout fers-leur d'exemple, et ressouvien-toi bien
 De leur former un style aussi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de Liniere,
 Ils liront seulement ma Jeanne tout entiere,
 Là dans un long tissu d'amples narrations
 Ils verront comme il faut berner les nations,
 Duper d'un grave ton gens de robe et d'armée,
 Et sur l'erreur des fots bâtir sa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir :
 Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir :
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
 Que ne puisse égaler un de mes cent ouvrages ?
 Si tu fus grand flatteur, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
 Bilaine et de Serci fans moi feroient des drilles,
 Mon nom seul au Palais nourrit trente familles ;
 Les marchands fermentoient leurs boutiques fans moi,
 Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
 Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
 Cahiers dessus cahiers, volume sur volume.
 Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté,
 Feroit un livre entier marchant à mon côté.
 Et loin de ces durs vers qu'à mon style on préfère,
 Il deviendrait auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connois ;
Je t'ai vû rimailleur et traduire sous moi ;
Si j'ai traduit Gufman, fi j'ai fait fa préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin, pour m'épargner ces discours superflus,
Si je fuis grand flateur, tu l'es et tu le fus ;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné fur toi, l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui fait mieux composer en est bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtifan,

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grand vers fut seul mon partisan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi ?

LA SERRE.

Ton insolence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui arrache sa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve, et prens ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma muse a vû rougir son front,

LA SERRE.

Et que penfes-tu faire avec tant de foiblesse ?

CHAPELAIN.

O Dieux ! mon Apollon en ce besoin me laiffe.

LA SERRE.

Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce fale trophée avoit fouillé ma main.

Adieu, fais lire au peuple en dépit de Liniere,
De tes fameux travaux l'histoire toute entiere ;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rend-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.

De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rend la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va tes cheveux d'ours

Ne pourroient fur ta tête encor durer trois jours.

S C E N E II.

CHAPELAIN *seul.*

O Rage ! ô désespoir ! ô perruque ma mie !
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Nouvelle pension fatale à ma calotte !
Précipice élevé qui te jette en la crote,
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
Services de vingt ans en un jour effacés ?
Faut-il de ton vieux poil voir triompher la Serre ?
Et te mettre crottée, ou te laisser à terre ?
La Serre, fois d'un Roi maintenant régale,
Ce haut rang n'admet pas un poète pelé.
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sù rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, et qui dans cette offense
M'a servi de parade et non pas de défense,

Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en des meilleures mains.
 Si Cassaigne a du coeur, et s'il est mon ouvrage,
 Voici l'occasion de montrer son courage ;
 Son esprit est le mien, et le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front.

S C E N E III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CASSAIGNE, as-tu du coeur !

CASSAIGNE.

Tout autre que mon maître
 L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah ! c'est comme il faut être.
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
 Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
 Mon disciple, mon fils, viens reparer ma honte.
 Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi ?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel,
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,

D'une insulte....Le traître eut payé la perruque
Un quart d'écu du moins fans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage,
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage :
Rime, ou creve. Au surplus pour ne te point flater,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom ? c'est perdre tems en discours superflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encore quelque chose de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'est

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connois ton fatras.
Combats sur ma parole, et tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma pucelle en échange,
J'en vais chercher, barbouille, écris, rime et nous venge.

S C E N E IV.

C A S S A I G N E *seul.*

P E R C E' jusques au fond du coeur
D'une insulte imprévûe aussi-bien que mortelle.
Miserable vengeur d'une sottie querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeture stérile, et ma veine abbattue,
Inutilement sue.

Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle !
En cet affront la Serre est le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats !
Comme ma pension, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente ;
L'un échauffe mon coeur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir mon maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtés mon mal est infini.
O la peine cruelle !
Faut-il laisser un la Serre impuni ?
Faut-il venger l'auteur de la Pucelle ?

Auteur, perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perdue, ou pension finie.
D'un côté je suis lâche, et de l'autre indigent.
Cher et chétif espoir d'une veine flatueuse,

Et tout ensemble gueuse,
Noir instrument, unique gagne-pain,
Et ma seule ressource,
M'es-tu donné pour venger Chapelain ?
M'es-tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,
Il peut me conserver ma gloire et ma finance,
Mettant ces deux rivaux en bonne intelligence.
On fait comme en traités excelle ce vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.

Si pas un d'eux ne me veut secourir,
Et si l'on me balotte,
Cherchons La Serre, et sans tant discourir
Traisons du moins, et payons la calotte.

Traiter sans tirer ma raison ?
Rechercher un marché si funeste à ma gloire ?
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison ?
Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée ?

N'écoutons plus ce dessein négligent,
 Qui passeroit pour crime.
 Allons, ma main, du moins sauvons l'argent,
 Puis qu'aussi-bien il faut perdre l'estime.

Oui, mon esprit s'étoit décû.
 Autant que mon honneur, mon intérêt me presse,
 Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
 J'aurai mon style dur comme je l'ai reçû.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance.
 Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
 Rimons à tire d'aîle,
 Puis qu'aujourd'hui la Serre est le tondeur,
 Et le tondu pere de la Pucelle.

S C E N E V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A MOI, la Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des lecteurs de son tems ? le fais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

LA SERRE.

Jeune présumptueux.

CASSAIGNE.

Parle sans t'émouvoir,

Je suis jeune, il est vrai : mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi, qui t'a rendu si vain ?
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main.

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
Et pour des coups d'essai veulent des Henri-Quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je suis ?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi.
Mille et mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur,
Mais j'aurai trop de force ayant assez de coeur.
Je veux venger mon maître, et ta plume indomptable
Pour ne se point lasser n'est point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux discours que tu tiens,
Souvent par tes écrits se découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais sorti de classe,
Je disois : Chapelain lui laissera sa place.
Je fai ta pension, et suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir ;
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour singe un écolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton audace, et je plains ta jeunesse :
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire,

Et j'aurois le regret de voir que tout Paris,
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
Qui péle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si près d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer ?

LA SERRE.

Vien, tu fais ton devoir. L'écolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

L A
M E T A M O R P H O S E
D E L A
P E R R U Q U E D E C H A P É L A I N
E N C O M E T E.

LA plaisanterie que l'on va voir est une suite de la parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occasion de la comete qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. Hessein, frere de l'illustre Madame de la Sabliere.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par la Serre, avoit laissé sa perruque à calotte dans le ruisseau où la Serre l'avoit jettée.

*Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi des vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'apperçut, et du plus haut des airs
Jettant sur les railleurs un regard de travers :
Quoi, dit-il, je verrai cette antique calotte,
D'un sale chiffonier remplir l'indigne botte !*

Ici devoit être la description de cette fameuse perruque.

*Qui de tous ses travaux la compagne fidele,
A vû naître Gusman et mourir la Pucelle ;
Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.*

Enfin Apollon changeoit cette perruque en comète.
*Je veux, disoit ce Dieu, que tous ceux qui naîtront
 sous ce nouvel astre soient poètes.*

Et qu'ils fassent des vers même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des auteurs de la piece, remarqua
 pourtant que cette métamorphose manquoit de justesse
 en un point : *C'est, dit-il, que les comètes ont des che-
 veux, et que la perruque de Chapelain est si usée qu'elle
 n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de pati-
 ence, les fatires que l'on fit contre sa perruque. On
 lui a attribué l'épigramme suivante, qui n'est pas de
 lui.

*Railleurs, en vain vous m'insultez,
 Et la piece vous emportez ;
 En vain vous découvrez ma nuque.
 J'aime mieux la condition
 D'être défroqué de perruque,
 Que défroqué de pension.*

LA METAMORPHOSE DE LA FENÊTRE

La Fenêtre est une chose qui a vu beaucoup de choses. Elle a vu le monde se changer, les hommes se transformer, les idées se modifier. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se disputent, qui se battent, qui se tuent. Elle a vu les hommes qui s'aiment, qui se respectent, qui se sacrifient. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des idées, qui se font des projets, qui se font des rêves. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

Elle a vu les hommes qui se font des amis, qui se font des ennemis, qui se font des ennemis. Elle a vu tout cela, et elle a gardé le secret.

O U V R A G E S
D I V E R S.

H 2

U V R A G E S
D I V E S

DISCOURS

SUR

LE DIALOGUE SUIVANT.

LE dialogue qu'on donne ici au public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de romans, qui parurent vers le milieu du siècle précédent, et dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lionnois, et très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avoit composés pour ses maîtresses, et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisa d'une invention très agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de bergers et de bergeres, qui habitoient sur les bords de la riviere du Lignon, et qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement, et pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces bergeres, étant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, et comme il le raconte lui-même, ne tarda gueres à les y venir troubler, et produisit quantité d'évenemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures : parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, et enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui tous méchans qu'ils étoient, ne laisserent pas d'être

soufferts, et de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en oeuvre. Car il soutint tout cela d'une narration également vive et fleurie, de fictions très-ingénieuses, de caracteres aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa ainsi un roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, et qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis; bien que la morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse; et allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. (1) Il en fit quatre volumes, qu'il intitula *ASTRE'E* (2) du nom de la plus belle de ses bergeres: et sur ces entrefaites étant mort, Baro son ami, et (3) selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses mémoires, un cinquieme tome, qui en formoit la conclusion, et qui ne fut guères moins bien reçu que les quatres autres volumes. Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en

(1) *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans après; le troisieme, quatre ou cinq ans après le second. La quatrieme partie étoit achevée, lorsque l'auteur mourut en 1623.

(2) *Du nom de la plus belle de ses bergeres.*] C'étoit Diane de Château-Morand, qui fut mariée au frere aîné de M.

d'Urfé, et ensuite à lui-même. Voyez les éclaircissemens de M. Patru sur l'histoire de l'Astrée, et la XII. Dissertation de M. Huet, ancien évêque d'Avranches.

(3) *Selon quelques-uns son domestique.*] Baltazar Baro avoit été son secretaire, selon l'auteur de l'Académie Française. Il publia la cinquieme partie de l'Astrée en 1627.

firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix et de douze volumes : et ce fut quelque tems comme un espece de débordement sur le Parnasse. On vantoit sur-tout ceux de Gomberville, de la Calprenede, de Desmarais et de Scuderi. Mais ces imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'enchérir sur l'original, et prétendant annoblir ses caracteres, tomberent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs héros, des bergers occupés du seul soin de gagner le coeur de leurs maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non-seulement des princes et des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces bergers ; ayant à leur exemple fait une espece de voeu de ne parler jamais, et de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son *Astrée*, de bergers très-frivoles, avoit fait des héros de roman considérables, ces auteurs au contraire, des héros les plus considérables de l'histoire, firent des bergers très-frivoles, et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, et eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudissemens, ce furent le *Cyrus* et la *Clélie* de Mademoiselle de Scuderi, foeur de l'auteur du même nom. Cependant, non-seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa

encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roi promis par les Prophetes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vû ; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi-bien qu'elle, un roman de la vie de ce prince ; au lieu, dis-je, d'en faire un modele de toute perfection, elle en composa un Artamene plus fou que tous (1) les Céladons et tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, et filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman, intitulé *Clélie*, où elle représente tous les héros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucreces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamene ; ne s'occupant qu'à tracer (2) des cartes géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions et des énigmes galantes ; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractère et à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces romans, tant ceux de Mademoiselle de Scuderi, que ceux de la Calprenede et de tous les autres,

(1) *Les Céladons et les Sylvandres.*] Bergers du roman de l'Astrée.

(2) *Des cartes géographiques*

d'amour.] La carte du pays de Tendre, dans la première partie du roman de Clélie.

faisoient le plus d'éclat, je les lûs, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, et je les regardai comme des chefs-d'oeuvres de notre langue. Mais enfin mes années étant accrues, et la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages. Si bien que l'esprit fatirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquois non-seulement leur peu de solidité, mais leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-médiocre beauté, et quelquefois même laides par excès, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mlle de Scudéri étoit alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; et bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, et de ne point le laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, et qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ces romans, avoit encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) *l'a rayée du nombre des humains*, elle, et tous les

(1) *L'a rayée du nombre des humains.*] Vers 34 de l'épître VII. de notre auteur. *La Par- que l'eut rayé du nombre, &c.*

Mademoiselle Madelaine de Scuderi mourut à Paris le 2 de Juin 1701, âgée de 95 ans.

autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un ouvrage qu'on a distribué sous le nom de *Dialogue de M. Despréaux*, et qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne fai s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit, ces romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y font. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, et qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon dialogue fasse le même effet. Ce que je fai cependant, à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit et de véritable vertu me rendront justice, et reconnoîtront sans peine que sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité et dans la vrai-semblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole ouvrage qui soit encore sorti de ma plume.

LES HEROS
DE ROMAN,
DIALOGUE(1)

A LA MANIERE DE LUCIEN.

MINOS,

SORTANT DU LIEU OU IL REND LA JUSTICE,
PROCHE LE PALAIS DE PLUTON.

MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a derobé à un favetier en passant le fleuve, et jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah! C'est vous, roi des enfers. Qui vous amene?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on savoir quel est cet avocat qui vous a si

(1) Ce dialogue fut composé à la fin de l'année 1664, et en 1665.

doctement ennuyé ce matin? Est-ce que Huot et Martinet sont morts?

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'est un jeune mort qui a été sans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les Anciens ; et quoiqu'il les fît parler de la plus mauvaise grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentillesse et de la bonne grace. (1) *Platon dit galamment dans son Timée. Sénèque est joli dans son Traité des bienfaits. Esope a bonne grace dans un de ses apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez-là un maître impertinent. Mais pourquoi le laissez-vous parler si long-tems ? Que ne lui imposez-vous silence?

MINOS.

Silence, lui? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt-fois de me vouloir lever de mon siège ; j'ai eu beau lui crier : Avocat, concluez, de grace : concluez, Avocat. Il a été jusqu'au bout, et a tenu lui seul toute l'audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; et si ce désordre-là continue, je crois que je serai obligé de quitter la charge.

(1) *Platon dit galamment, &c.] Maniere de parler de ce tems-là, fort commune dans le barreau.*

PLUTON.

Il est vrai que les morts n'ont jamais été si fots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le sens commun ; et sans parler des gens du Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : et quand nous leur témoignons, Proserpine et moi, que cela nous choque, il nous traitent de bourgeois, et disent que nous ne sommes pas galans. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux, et même les champs Elisées ; de sorte que les héros, et sur-tout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grace à certains auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, disje, à m'imaginer, que les Cyrus et les Alexandres soient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrsis et des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des champs Elisées, et de toutes les autres régions de l'enfer, les plus célèbres d'entre ces héros ; et j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand fallon, où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe, il est allé dans le tartare pour y voir entrer (1) un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

MINOS.

C'est celui-là même. Avez-vous vu sa femme ? C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de fatin.

PLUTON.

Comment, de fatin ? Voilà un grande magnificence.

MINOS.

Au contraire, c'est une épargne. Car tout cet accoutrement n'étoit autre chose que trois theses cousues ensemble, dont on avoit fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebat-

(1) *Un Lieutenant Criminel.*] née que ce dialogue fut commencé en 1664. Voyez la satire X. depuis le vers 253 avec les remarques.

tues de ses larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clothon, et c'est elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un favetier qu'elle attendoit au passage. De quoi vous êtes-vous avisé, de charger les enfers d'une si dangereuse créature?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle suivit son mari. Il n'auroit pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, si je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puissant Roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous et votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans les tartares. Tous les criminels, résolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec son vautour sur le poing. Tantale est ivre comme une soupe; Ixion a violé une furie: et Sisyphé, assis sur son rocher, exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

MINOS.

O les scélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je fai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on

lâche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi, Voyons nos Héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est cet homme qui vient à nous, avec son bâton et sa besace? Ha! c'est ce fou de Diogene. Que viens-tu chercher ici?

ADIOGENE.

J'ai appris la nécessité de vos affaires : et comme votre fidele sujet je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

ADIOGENE.

Ne pensez pas vous mocquer. Je ne ferai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi! Nos Héros ne viennent-ils pas?

ADIOGENE.

Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je crois que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

ADIOGENE.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Il sont jolis, ma foi; je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogene. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les fatiriques. Et puis ce sont des Héros, pour lesquels on doit avoir du respect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout-à-l'heure. Car je les vois déjà qui paroissent. Approchez, fameux Héros, et vous aussi, Héroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout, Minos, passons, vous et moi dans ce fallon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir; et où j'ai ordonné qu'on mit nos sièges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Sui-nous, Diogene. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la manière dont je vois que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut rendre ce service que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés,

TOME II.

I

qu'on les fasse passer dans les longues et ténébreuses galeries qui sont adossées à ce fallon, et qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Affeyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer ?

DIogene.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi, ce grand Roi qui transféra l'empire des Medes aux Perses ; qui a tant gagné de batailles ? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente et quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

DIogene.

Au moins, ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIogene.

Ce n'est plus son nom. Il s'appelle maintenant Artamene.

PLUTON.

Artamene ! Et où a-t-il pêché ce nom-là ? Je ne me souviens point de l'avoir jamais lû.

DIogene.

Je vois bien que vous ne savez pas son histoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je fai aussi-bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGÈNE.

Oui. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande ! C'est que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût soumise.

DIOGÈNE.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa Princesse qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princesse !

DIOGÈNE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGÈNE.

Oui. Et savez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aie cherchée ?

DIOGÈNE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGÈNE.

Cela est vrai. Mais tous ses ravisseurs étoient les

scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons-là ce fou de Diogene. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne fait où il est.

CYRUS.

Eh ! divine Princesse !

PLUTON.

Quoi !

CYRUS.

Ah ! injuste Mandane !

PLUTON.

Plait-il ?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaisant Féraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamene ? Aimons-là toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamene, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

(1) *Tu me flattes, trop complaisant Féraulas, &c.] Affectation du style de Cyrus, imitée.*

PLUTON.

Il est fou. Je crois que Diogene a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son écuyer Féraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il fait par coeur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître, et a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâiller un peu. Car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante personne.

PLUTON.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites-moi, vous, trop pleurant Artamene, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, souffrez que j'aie entendre l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à ces deux illustres malheureux. Cependant voici le fidele Féraulas que je vous laisse, qui vous instruira positivement de l'histoire de ma vie, et de l'impossibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh de grace !

PLUTON.

Si tu ne fors. . . .

CYRUS.

En effet.

PLUTON.

Si tu ne t'en vas.

CYRUS.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires. . . . A la fin le voilà dehors. At-on jamais vû tant pleurer !

DIOGENE.

Vraiment il n'est pas au bout, puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas et d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive !

DIOGENE.

Ne reconnoissez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ! Cette Reine sauvage des Massagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en répons. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par-tout mes tablettes perdues ;
Mais que sans les ouvrir elles me soient rendues.*

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes ; et l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aye besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins et les recoins de cette salle. Qu'y avoit-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

TOMYRIS.

Un madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! quelle est douceuse !

(1) *Que l'on cherche par-tout, &c.] C'est par ces deux vers que Tomyris débute, dans la tragédie de M. Quinault, intitulée : la mort de Cyrus, Act. 1. Sc. 5.*

DIOGENE.

Je suis bien fâché que ses tablettes soient perdues.
Je serois curieux de voir un madrigal Massagete.

PLUTON.

Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime?

DIOGENE.

C'est ce même Cyrus qui vient de fortir tout-à-l'heure.

PLUTON.

Bon! Auroit-elle fait égorger l'objet de sa passion?

DIOGENE.

Egorgé! C'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt-cinq siècles; et cela par la faute du gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit. On en est dé-trompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le crois encore. Cependant, soit que le gazetier de Scythie se soit trompé-ou non, qu'elle s'en aille dans ses galleries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, et qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, et que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entens là-bas qui fredonne un air?

DIOGENE.

C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un Echo

qu'il a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il creve de rire ?

MINOS.

Et qui ne riroit ! Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, et qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement fera bien aise d'entendre de plus près.

MINOS.

Assurément.

HORATIUS COCLES,

chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie,

Et Phénisse même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

DIOGENE.

Je pense reconnoître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle jardiniere*. (1)

(1) *Toinon la belle jardiniere* :] Chanson du Savoyard, alors à la mode: en voici les paroles.

Toinon la belle jardiniere

N'arrose jamais son jardin

De cette belle eau coutumiere,

Dont on arrose le jasmin,

Non pas même de l'eau de rose,

Mais de l'eau de quelque autre chose.

HORATIUS COCLÈS.

*Et Phénisse même publie,**Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

PLUTON.

Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGENE.

C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même, que tout cede en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'eusse jamais crû que cet illustre Romain fût si excellent musicien, et si habile faiseur d'impromptu. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il est maître passé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuser à de semblables petiteesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu vous seul un

*Enfin elle n'en fut maîtresse,
Et a fait son jardin si beau,
Tous les neuf mois, par son adresse
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.*

pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort ? et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLE'S.

Et Phénisse même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

MINOS.

Il se ravit dans son chant.

PLUTON.

Oh ! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel écho, qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLE'S.

s'en allant et toujours chantant.

Et Phénisse même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames Romaines, cette Clélie, qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du camp de Porfenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogene ?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLELIE.

Est-il vrai, sage Roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le tartare ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les Héros dans les champs Elisées et ailleurs, pour nous secourir.

CLELIE.

Mais, de grace, Seigneur, les rebelles ne fongent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre ? Car je ferois au désespoir, s'ils étoient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-doux, ou Billets-galans ?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle-là ? Je ne me souviens point de l'avoir vû dans la carte.

DIOGENE.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'est un pays que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illustre Diogene raisonne tout-à-fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre; Tendre sur estime, Tendre sur inclination, et Tendre sur reconnoissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, &c.....

PLUTON.

Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, et qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne sai si ces trois villages et ces trois fleuves menent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

MINOS.

Ce ne seroit pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre mignone, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois ?

CLELIE.

Oui, Seigneur, je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi de Clusium a en toute sa personne je ne sai quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une du-

reté de coeur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin....

PLUTON.

Car enfin, car enfin... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; et que quand le fils du roi de Clusium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux! Personne ne s'en sauvera; et un de ces jours, nous verrons Lucrece galante.

DIogene.

Vous en allez avoir le plaisir tout-à-l'heure. Car voici Lucrece en personne.

PLUTON.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

DIogene.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogene, que tu ne connois pas Lucrece. Je voudrois que tu l'eusses vûe la premiere fois qu'elle entra ici toute sanglante et toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, et la colere étoit encore peinte sur son visage,

malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrece ; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRECE *tenant des tablettes à la main.*

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive ?

PLUTON.

Oui.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON lisant.

Toujours. l'on. si. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. seroit. n'est. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRECE.

Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste de la folie. Où a-t-on jamais parlé comme cela ! *Point. si. d'éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette énigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui est-il ?

DIOGENE.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ? cet austere Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui, expliquer des énigmes ? Tu es bien fou, Diogene.

DIOGENE.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austere personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre et passionné, qui fait de fort jolis vers, et les billets du monde les plus galans.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a long-tems que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les font-ce pas-là?

Toujours. l'on. si. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les font-là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes, non-seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrece, mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite.

Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.

Je ne fai si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystere. Le mystere est que ce sont des paroles transposées. Lucrece, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en ces mots transposés :

Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours !

Mais hélas ! il n'est point d'éternelles amours.

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours,

Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

TOME II.

K

PLUTON.

Voilà une grosse finesse. Il s'enfuit de-là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que les personnes du mérite de Brutus et de Lucrece en soient venus à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles ?

DIogene.

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un et l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sai tantôt plus où j'en suis. Lucrece amoureuse ! Lucrece coquette ? Et Brutus son galant ! Je ne désespere pas un de ces jours de voir Diogene lui-même galant.

DIogene.

Pourquoi non ! Pythagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant ?

DIogene.

Oui, et ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut, dis-je, de Théano, que cet illustre Romain apprit ce beau symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles

de Pythagore : *Que c'est à pousser de beaux sentimens pour une maîtresse, et à faire l'amour, que se perfectionne le grand philosophe.*

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il fut que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte ! Mais laissons-là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGENE.

(1) C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne, qui a inventé les vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte si belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc et du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne là un bizarre agrément, et Cerbere selon elle, doit donc passer pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

(1) *C'est Sapho cette fameuse Lesbienne, &c.]* Mademoiselle de Scuderi paroît ici sous la figure de *Sapho*, nom qui lui avoit été donné par les poètes qui vivoient de son tems.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'amitié, et si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi-bien que l'amour. Car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eumes l'autre jour avec le sage Démocède et l'agréable Phaon. De grace oubliez donc pour quelque tems le soin de votre personne et de votre état ; et au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que coeur tendre, tendresse d'amitié, tendresse d'amour, tendresse d'inclination, et tendresse de passion.

MINOS.

Oh celle-ci est la plus folle de toutes. Elle à la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'est bien le tems de refoudre des questions d'amour, que le jour d'une révolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire, et tous les jours, les héros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le tems à encourager les soldats, et à ranger leurs armées, s'occupent à entendre

l'histoire de Timarete ou de Berelise, dont la plus haute aventure est quelque fois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien ! s'il font fous, je ne veux pas leur ressembler, et principalement à cette précieuse ridicule.

SAPHO.

Eh ! de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air grossier et provincial de l'enfer, et songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage et de Capoue. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous propose, je souhaiterois fort que toutes nos généreuses amies et nos illustres amis fussent ici. Mais en leur absence, le sage Minos représentera le discret Phaon, et l'enjoué Diogene le galant Esope.

PLUTON.

Attend, attend, je m'en vai te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

SAPHO.

Qui ? Tisiphone ? Je la connois, et vous ne ferez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le portrait que j'ai déjà composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelqu'une des histoires, que nous autres faiseurs et faiseuses de roman, sommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

PLUTON.

Le portrait d'une furie! Voilà un étrange projet,

DIOGENE.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet, cette même Sapho que vous voyez, a peint dans ses ouvrages beaucoup de ses généreuses amies, qui ne surpassent guere en beauté Tisiphone, et qui néanmoins, à la faveur des mots galans et des façons de parler élégantes et précieuses qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes héroïnes de roman.

MINOS.

Je ne sai si c'est curiosité ou folie: mais je vous avoüe que je meurs d'envie de voir un si bisarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc, qu'elle vous le montre, j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides, agréable et gracieuse.

DIOGENE.

Ce n'est pas une affaire pour elle, et elle a déjà fait un pareil chef-d'oeuvre, en peignant la vertueuse Arricidie. Ecoutons donc. Car je la voi qui tire le portrait de sa poche.

SAPHO *lisant*.

(1) L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir, a en

(1) *L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir. &c.*] Portrait de Mademoiselle de Scuderi elle-même.

toute sa personne je ne sai quoi de si furieusement extraordinaire, et de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée, quand je songe à vous en tracer le portrait.

MINOS.

Voilà les adverbes *furieusement* et *terriblement*, qui sont, à mon avis, bien placés, et tout-à-fait en leur lieu.

SAPHO *continue de lire.*

Tisiphone a naturellement la taille fort haute, et passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre, et si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans, et bordés d'un certain vermillon, qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés et annelés; et l'on peut dire que ce sont autant de serpens qui s'entortillent les uns dans les autres, et se jouient nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade et blanchâtre des femmes de Scythie, mais il tient beaucoup de ce brun mâle et noble, que donne le soleil aux Afriquaines, qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes, brûlés par le bout, comme ceux des Amazones, et qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment et languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est

presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble et fière. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, et je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, surtout des grands crimes; qu'elle poursuit par-tout un flambeau à la main, et qu'elle ne laisse jamais en repos; secondée en cela par ces deux illustres sœurs, Alesto et Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle: et l'on peut dire de toutes ces trois sœurs, que c'est une morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien n'est-ce pas là un portrait merveilleux!

PLUTON.

Sans doute, et la laideur y est peinte dans toute sa perfection, et pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos héros; et sans nous plus donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés; contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade, et de les conduire exactement de l'oeil dans mes galeries, afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun, que je n'aye précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer, et qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien,

Diogene. Tous ces héros font-ils connus dans l'histoire?

DIOGENE.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques, mêlés parmi eux.

PLUTON.

Des héros chimériques ! et font-ce des héros ?

DIOGENE.

Comment, si ce sont des héros ! Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres, et qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamene, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces héros-là ont-ils fait voeu comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGENE.

Cela feroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait. Et de quel droit se diroient-ils héros, s'il n'étoient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel est ce grand innocent, qui va des derniers, et qui a la mollesse peinte sur le visage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

(1) Je m'appelle Astrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une reine, que je garde ici dans une boîte, et que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été ?

ASTRATE.

Oui-da, j'ai été, et il y a un historien latin qui dit de moi en propres termes, *Astratus vixit*, Astrate a vécu.

PLUTON.

Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire ?

ASTRATE.

Oui ; et c'est sur ce bel argument qu'on a composé une tragédie intitulée du nom d'ASTRATE, où les passions tragiques sont maniées si adroitement, que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine, dont je suis passionnément épris.

(1) *Je m'appelle Astrate.*] Dans le tems que l'auteur fit ce dialogue, on jouoit à l'hôtel de Bourgogne, l'Astrate de M. Quinault, et l'Ostorius de l'abbé de Pure.

PLUTON.

Ho bien, va-t-en dans ces galeries voir si cette reine y est. Mais quel est ce grand mal bâti de Romain qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on savoir son nom ?

OSTORIUS.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'histoire.

OSTORIUS.

Il y est pourtant. L'abbé de Pure assure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant. Mais, dis-moi, appuyé de l'abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t'on jamais vû.

OSTORIUS.

Oui-da ; et à la faveur d'une piece de théâtre, que cet abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y-en.

OSTORIUS.

Les comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux? Allons déloge d'ici au plus vite, et va te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne, qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît si lourde de sa personne, et si pèsamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plutôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans!

PLUTON.

C'est donc-là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglois.

DIOGENE.

C'est elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la physionomie bien plate, et bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touffe, et s'approche de la balustrade. Ecoutez. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers. Car elle ne parle plus qu'en vers.

PLUTON.

A-t-elle du talent pour la poésie?

DIogene.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

(1) *O grand Prince, que grand dès cette heure
j'appelle,*

Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle :

Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,

Et me le redoublant, me redouble la peur.

A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,

Et grim pant contre mont la dure terre quitte.

O que n'ai-je le ton désormais assez fort

Pour aspirer à toi sans te faire de tort !

Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe,

Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe,

Que le coup brisât l'os : et fit pleuvoir le sang

De la temple, du dos, de l'épaule et du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIogene.

Belle demande ! François.

PLUTON.

Quoi ! c'est du François qu'elle a dit ? Je croyois
que ce fût du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a
appris cet étrange François-là !

(1) *O grand Prince, que grand, &c.]* Vers extraits du poëme
de la Pucelle.

DIOGENE.

(1) C'est un poëte, chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un poëte qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé, et d'avoir exactement touché ses pensions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal employé. Hé, Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, et qui n'aviez d'objet que la gloire ?

LA PUCELLE.

La gloire ?

*Un seul endroit y mene, et de ce seul endroit
Droite et roide.*

PLUTON.

Ah ! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite et roide est la côte, et le sentier étroit.

PLUTON.

Quels vers, juste ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

De flèches toutefois aucune ne l'atteint.

Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

(1) C'est un poëte. Chapelain.

PLUTON.

Encore. J'avoüe que de toutes les héroïnes qui ont parû en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté et que fecheresse, et elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ! inspirer de l'amour au coeur de Dunois,

DIOGENE.

Oui assurément.

*Au grand coeur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand coeur, qui dans lui seul deux grands amours
enferme.*

Mais il faut savoir quel amour. Dunois s'en explique ainfi lui-même en un endroit du poëme fait pour cette merveilleuse fille.

*Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime ;
Je n'en souhaite rien ; et si j'en suis amant,
D'un amour sans desir je l'aime seulement,
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle.
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.*

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée, et le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute, et cette vertueuse guerrière peut innocemment, avec de tels vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les Héros qui sont dans ces galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'ame. Mais du reste qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, et je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne voi plus ici aucun héros, ce me semble. Mais non, je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derrière cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortît. Le connois-tu, Diogene ?

DIOGENE.

(1) C'est Pharamond, le premier roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoître ; et que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si éperduement épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

(1) *C'est Pharamond le premier roi, &c.*] Critique de Pharamond, roman de la Calprenède.

DIOGENE.

Assûrement il ne l'avoit point vûe.

PLUTON.

Quoi ! il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû son portrait.

PLUTON.

Si ce n'est là une vraie folie, je ne fai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant royaume de l'Europe, et de pouvoir compter au rang de vos succeffeurs le Roi qui y regne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes vous allé mal-à-propos embarrasser l'esprit de la princesse Rosemonde ?

PHARAMOND.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'amour. . . .

PLUTON.

Ho ! l'amour ! l'amour ! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'amour dans mes galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon sceptre tout au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure ?

PLUTON.

Ah, Mercure ! je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour ?

TOME II.

L

MERCURE.

Vous savez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, et qu'en sa faveur autrefois j'endormis si bien le bon Argus, qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amene a paru que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paisible de l'enfer, que vous l'êtes.

DIOGENE.

Divin messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un et dans l'autre monde une si impertinente maniere de parler que celle qui regne aujourd'hui, sur-tout en ces livres qu'on appelle romans; et comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage?

MERCURE.

Hélas ! Apollon et moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste je viens vous avertir qu'on vous a joué une piece.

PLUTON.

Une piece à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici ?

PLUTON.

Affurément je le crois, et j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, et qui errent maintenant sur les bords du Cocyte et du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractère de héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau et un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, et qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des champs Elisées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillés. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de tems, Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées, et qu'on les amène tous

dans la grande place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler et leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos sièges. Mercure, mettez-vous à ma droite ; et vous Minos, à ma gauche : et que Diogene se tienne derrière nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y font-ils tous ?

UNE GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fideles exécuteurs de mes volontés, spectres, larves, démons, furies, milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros, et qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi, vous ferez dépouiller un conquérant comme moi ?

PLUTON.

Hé, de grace, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLE'S.

Quoi ! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porfenna ? Vous ne le considérez pas plus qu'un coupeur de bourses.

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi ! un galant aussi tendre et aussi passionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où est le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que souhaitez-vous ?

MERCURE.

Tien, regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Hé, ce sont tous des bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucrece. Bon jour, M. Brutus. Bon jour, Mademoiselle Clelie. Bon jour, M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pièces. Allons, qu'on ne les épargne point ; et qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés, on me les conduise tous sans différer droit aux bords du fleuve de Léthé. Puis lorsqu'ils y seront arrivés, qu'on me les jette tous la tête première dans l'endroit du fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers passionnés, avec tous les nombreux

volumes, ou pour mieux dire, les monceaux de ridicule papier, où sont écrites leurs histoires. Marchez donc, faquins, autrefois si grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier acte de la comédie que vous avez jouée si peu de tems.

CHOEUR DE HEROS,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! La Calprenede ! Ah ! Scudéri !

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE.

Mais voici les véritables héros qui arrivent, et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise ?

PLUTON.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinens usurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aie à faire un somme.

(1) A R R E S T

B U R L E S Q U E,

Donné en la Grand'-Chambre du Parnasse, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Médecins et Professeurs de l'Université (2) de Stagire, au Pays des chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.

VEU par la Cour la requête présentée par les Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs et Professeurs de l'Université, tant en leurs noms, que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de Maître *en blanc*. Aristote,

(1) L'Université de Paris vouloit présenter requête au Parlement, pour empêcher qu'on enseignât la philosophie de Descartes. On en parla même à M. le P. P. de Lamignon, qui dit un jour à M. Despréaux, en s'entretenant familièrement avec lui, qu'il ne pourroit se dispenser de donner un arrêt conforme à la requête de l'Université. Sur cela, M. Despréaux imagina cet arrêt burlesque, et le composa

avec le secours de M. Bernier et de M. Racine, qui fournirent chacun leurs pensées. M. Donguois, neveu de l'auteur, et greffier de la Grand'-Chambre, y eut aussi beaucoup de part, surtout pour le style et les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, M. Donguois donnant à signer à M. le P. Président ses expéditions qu'il avoit laissé amasser exprès pendant deux jours, y joignit l'ar-

ancien professeur royal en Grec dans le college du Lycée, et précepteur du feu roi de querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Asie, Europe, Afrique, et autres lieux ; Contenant que depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite Université ; et pour cet effet, à l'aide de certains Quiddams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites écoles, contre lequel, elle et ses consors auroient déjà publié plusieurs livres, traités, dissertations et raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine ; ce qui seroit directe-

rêt burlesque, pour tâcher de surprendre ce magistrat, et le lui faire signer avec les autres. Mais ce magistrat s'en aperçut ; et comme il étoit extrêmement doux et familier avec ceux qu'il aimoit, il fit semblant de le jeter au nez de M. Donguois, en lui disant : *A d'autres : Voilà un tour de Despréaux*. Il le lut avec grand plaisir ; il en rit plusieurs fois avec l'auteur : et il convenoit que cet arrêt burlesque l'avoit

empêché d'en donner un sérieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La requête de l'Université ne parut point. Bernier en fit une autre sur le modele de l'arrêt ; mais notre auteur n'en faisoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans la *Ménagiana*, Tome 4. pag. 171 de l'édition de 1715.

(2) *De Stagire*.] Ville de Macédoine, sur la mer Egée, et Patrie d'Aristote.

ment opposé aux Lois, Us et Coûtumes de ladite Universitè, où ledit Aristote auroit toujourns été reconnu pour juge sans appel et non comptable de ses opinions. Que même sans l'aveu d'icelui, elle auroit changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au coeur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce philosophe lui avoit accordée libéralement et de son bon gré, et laquelle elle auroit cédée et transportée au cerveau. Et ensuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué au dit coeur la charge de recevoir le Chyle, appartenante ci-devant au foie ; comme aussi de faire voiturier le sang par tout le corps, avec plein pouvoir au dit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et arteres, n'ayant autre droit ni titre pour faire lescdites vexations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lescdites ecoles. Auroit aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouïe, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, et prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobstant les certificats dudit philosophe, et les visites et descentes faites par lui sur les lieux. Plus par un attentat et voie de fait énorme contre la faculté de médecine, se seroit ingérée de guérir, et auroit réellement et de fait guéri quantité de fievres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, et même continues, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina, et autres drogues inconnues audit Aristote, et à Hippocrate son devancier ; et ce sans saignée, pur-

gation ni évacuation précédentes ; ce qui est non-seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif ; ladite Raison n'ayant jamais été admise ni aggrégée au corps de ladite faculté, et ne pouvant par conséquent consulter avec les docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobstant quoi, et malgré les plaintes et oppositions réitérées des sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, et autres défenseurs de la bonne doctrine, elle n'auroit pas laissé de se servir toujours desdites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les medecins mêmes de ladite faculté, dont plusieurs, au grand scandale des regles, ont été guéris par lesdits remedes. Ce qui est d'un exemple très-dangereux, et ne peut avoir été fait que par mauvaises voies, fortilèges et pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer et de bannir des écoles de philosophie, les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, éccéités, pétréités, polycarpéités, et autres êtres imaginaires, tous enfans et ayans cause de défunt Maître Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, et causeroit la totale subversion de la philosophie scholastique, dont elles font tout le mystere, et qui tire d'elles toute sa subsi-

(1) *Blondel, Courtois, Denyau.*] Medecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du quinquina venoit des pactes que les Améri-

cains ont faits avec le diable. *Courtois* aimoit fort la saignée. *Denyau* nioit la circulation du sang.

stance, S'il n'y étoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulés : Physique de Rohaut, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adversus Aristoteles* de Gassendi, et autres pieces attachées à ladite requête signée CHICANEAU Procureur de ladite Université. Oûi le rapport du Conseiller-Commis. Tout considéré,

LA COUR ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites écoles. Ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régens, docteurs, maîtres-ès-arts et professeurs de ladite Université, sans que pour ce ils soient obligés de le lire, ni de savoir sa langue et ses sentimens. Et sur le fond de sa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au coeur de continuer d'être le principe des nerfs, et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au chyle d'aller droit au foie sans plus passer par le coeur, et au foie de le recevoir. Fait défenses au sang d'être plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, sous peine d'être entierement livré et abandonné à la faculté de medecine. Défend à la Raison et à ses adhérens, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fievres tierces, doubles-tierces, quartes, triple-quartes ni continues par mauvais moyens et voies de fortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina, et autres drogues non

approuvées ni connues des Anciens. Et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues permet aux médecins de ladite faculté, de rendre suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, féné, sirops, juleps, et autres remèdes propres à ce, et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étoient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles; et s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde, suffisamment purgés et évacués. Remet les entités, identités, virtualités, éccités, et autres pareilles formules Scotistes, en leur bonne fame et renommée. A donné acte aux sieurs Blondel, Courtois et Denyau de leur opposition au bon sens. A réintégré le feu dans la plus haute région du ciel, suivant et conformément aux descentes faites sur les lieux. Enjoint à tous régens, maîtres-ès-arts et professeurs, d'enseigner comme ils ont accoutumé, et de se servir pour raison de ce, de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être; et aux répétiteurs, Hibernois, et autres leurs suppôts, de leur prêter main-forte, et de courir sus aux contrevenans, à peine d'être privés du droit de disputer sur les prolégomenes de la logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite Université; lui fait défenses d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée Janféeniste et amie des nouveautés. Et

sera le présent arrêt lû et publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la première assemblée qui sera faite pour la procession du Recteur, et affiché aux portes de tous les collèges du Parnasse, et par-tout où besoin sera. Fait ce trente-huitième jour d'Août onze mil six cents soixante et quinze.

Collationé avec paraphe.

(1) *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Université de Paris fait ses processions, l'Université s'assemble aux Mathurins.

DISCOURS

SUR

LA SATIRE. (1)

QUAND je donnai la première fois mes satires au public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la nation des poètes, et sur-tout des mauvais poètes, est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de loüanges, ne digéreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir ; quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoüe que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti

(1) Ce discours parut la première fois en 1668, avec la Satire ix.

et s'affliger avec les ridicules, que de se rejouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvieme satire, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'état, ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï et sans exemples, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer; et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confreres les satiriques, j'ai été un poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt, quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'étoit point seulement des poëtes et des auteurs qu'il attaquoit: c'étoit des gens de la premiere qualité de Rome, c'étoit des personnes consulaires. Cependant Scipion et Lélius ne jugerent pas ce poëte, tout déterminé rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié; et vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus et de Metellus, qu'il avoit joiés dans ses satires; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la république.

Num Laelius, aut quĩ

Duxit ab oppressã meritum Carthagine nomen ;

Ingenio offensi, aut laeso doliũre Metello,

Famofisque Lupo cooperto versibus ?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits, ni grands : et souvent des nobles et des patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires ? et Fabius le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidienus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un chevalier Romain, qui avoit composé un livre de Droit : que Tigellius fut en son tems un musicien chéri d'Auguste : que Nasidienus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome : que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement, il faut que

ceux qui parlent de la sorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscius, Préteur de Fondi :

*Fundos Aufidio Lusco Praetore libenter
Linquimus, insani ridentes praemia Scribae
Praetextam et latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luscius : mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faisoit le sénateur et l'homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, et les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître ? On me dira peut-être qu'Aufidius étoit mort alors : mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs repondront-ils à cet autre passage ?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, haec ego ludo.*

Pendant, dit Horace, que ce poète enflé d'Alpinus, égor-

ge Memnon dans son poëme, et s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces Satires. Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace se joüoit en ces satires ; et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualités communes avec Auguste, soit moins dégoûté que lui des méchans livres, et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poëtes de son tems : il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde fait, et toute la Cour de Néron le favoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perse fait une raillerie si amere dans sa premiere satire, étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perse ; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on fait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'Empereur en cette occasion dût prendre les intérêts du poëte.

Pour Juvenal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du regne précédent : mais à l'égard des

auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son tems. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Téléphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs vers au mois d'Août, et *Augusto recitantes mense poetas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les satiriques, et souffert dans tous les siècles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Regnier qui est presque notre seul poète satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célèbre joieur, qui *assignoit ses créanciers sur sept et quatorze*; et du sieur de Provins, qui *avoit changé son balandran en manteau court*; et du Cousin, qui *abandonnoit sa maison de peur de la réparer*? et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une églogue, où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son tems en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Maevi :

dit un berger fatirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Maevius en cet endroit son des noms supposés, puisque ce seroit donner un trop cruel dementi au docte Servius qui assure positivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial et de tous les poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, et par la nouveauté de sa poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poëtes de l'antiquité, pour établir la sûreté des fots et des ridicules ? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil. Il y aura du plaisir d'être relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par coeur comme des chef-d'oeuvres de l'art. Je les plains sans doute : mais quel remède ?

Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans poètes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils déformais un asile inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation : J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

(1) *En certain pays.*] A Lyon, dans un temple célèbre, que les soixante nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône, dans l'endroit où est à présent l'abbaye d'Ainai. L'Empereur Caligula y institua des jeux, et y fonda des Prix pour les disputes d'éloquence et de poésie, qui s'y faisoient en langue Grecque et en langue Latine ; mais il établit aussi des peines contre ceux qui ne réussiroient pas en ces sortes de dis-

putes. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs, et de composer des discours à leur louange. Mais ceux dont les discours avoient été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la langue, ou avec une éponge : Pour éviter d'être battu de verges, ou d'être plongé dans le Rhône. *Suétone vie de Caligula, 20.*

C'est à ces sortes de peine que Juvenal a fait allusion dans sa première satire.

*Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.*

REMERCIEMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANCOISE. (1)

MESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, et tant de fortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclurre, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne fai

(1) M. Despréaux prononça ce discours le 2 Juillet 1684, jour auquel il fut reçu à l'Académie Française. Il s'étoit déjà agi de l'admettre dans cette compagnie à la mort de M. Colbert; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célèbre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Despréaux avoit nommés dans ses satires, firent en sorte que la pluralité des suffrages fut pour M. de la Fontaine. Le

Roi, quoique persuadé, du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'eût préféré à M. Despréaux qu'il considéroit particulièrement; et S. M. différa son agrément pour cette nomination jusqu'à l'année suivante que M. Despréaux fut nommé pour succéder à M. de Bezons Conseiller d'Etat. Le Roi, en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai, que vous m'ayez en effet jugé digne d'être admis dans cette illustre compagnie, dont le fameux établissement ne fait gueres moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont été exécutées sous son ministère ? Et que penseroit ce grand homme ? Que penseroit ce (1) sage Chancelier qui a possédé après lui la dignité de votre protecteur, et après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre protecteur que le Roi même ? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce corps si célèbre, l'objet de leurs soins et de leur estime, et où, par les lois qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenues, personne ne doit être reçu qu'il ne soit d'un mérite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot semblable à vous ? Mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnez ? N'est-ce pas à un homme (2) également considérable, et par ses grands emplois, et par sa profonde capacité dans les affaires ; qui tenoit une des premières places dans le conseil, et qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince ; à un magistrat non moins sage

(1) *Ce sage Chancelier.*] M. Segulier. Après sa mort arrivée en 1672, le Roi voulut bien se déclarer protecteur de l'Académie Française, à laquelle il per-

mit de tenir ses assemblées au Louvre.

(2) *N'est-ce pas à un homme,* &c.] M. de Bezons, (Claude Bazin) conseiller d'Etat.

qu'éclairé, vigilant, laborieux, et avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion ?

Je fais bien, MESSIEURS, et personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politesse, le savoir, la connoissance des belles-lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, et que vous ne croyez point remplacer indignement un magistrat du premier ordre, un ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un poète célèbre, un écrivain illustre par ses ouvrages, et qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son mérite lui donne sur le Parnasse. Mais en qualité même d'homme de lettres, que puis-je vous offrir qui soit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de poésies, qu'une témérité heureuse, et quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plutôt que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions ? Seroit-ce une traduction si éloignée de ces grands chef-d'oeuvres que vous nous donnez tous les jours, et où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xénophons, les Tacites, et tous ces autres célèbres héros de la savante antiquité ? Non, MESSIEURS, vous connoissez trop bien la juste valeur des choses, pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi médiocres que les miens, et pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainsi dire, sur un si léger fondement, un honneur que la connoissance

de mon peu de mérite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer si heureusement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir ; et j'ose me flater que je ne vous ferai point souffrir en la publiant. La bonté qu'à eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'employasse (1) avec un de vos plus illustres écrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles ; cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entièrement déterminés en ma faveur. Oui, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas crû qu'il fût de votre équité de souffrir qu'un homme destiné à parler de si grandes choses, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre école qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de votre auguste protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zele ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous désabuse, si vous vous êtes imaginés que ce grand Prince en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un écrivain

(1) Avec un de vos plus illustres écrivains.] M. Racine avoit été reçu à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677 avec M. Despréaux, pour écrire l'histoire du Roi.

capable de soutenir en quelque sorte par la beauté du style et par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vôtres : qu'il appartient de faire de tels chef-d'oeuvres, et il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle et du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'écrivains célèbres qui s'apprêtent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat et avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un homme sans fard, et accusé plutôt de sincérité que de flatterie, contribuât de son travail et de ses conseils à bien mettre en jour et dans toute la naïveté du style le plus simple, la vérité de ses actions, qui étant si peu vraisemblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidèlement écrites que fortement exprimées.

En effet, MESSIEURS, lorsque des orateurs et des poètes, ou des historiens même aussi entreprenans quelquefois que les poètes et les orateurs, viendront à déployer sur une matière si heureuse toutes les hardiesses de leur art, toute la force de leurs expressions : Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux capitaine de l'antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû ; qu'il a pris plus de villes que les autres rois n'ont souhaité d'en prendre : Quand ils assureront qu'il n'y a point de potentat sur la terre, quelque am-

bitieux qu'il puisse être, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel, ose lui demander autant de prospérités et de gloire, que le Ciel en a accordé libéralement à ce Prince : Quand ils écriront que sa conduite est maîtresse des événemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins : Quand ils le peindront à la tête de ses armées, marchant à pas de géant au travers des fleuves et des montagnes, foudroyant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre ; ces expressions paroîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet : mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajoûter foi, et la vérité sous ces ornemens pompeux pourra aisément être désavoüée ou méconnue.

Mais lorsque des écrivains sans artifice, se contentant de rapporter fidelement les choses, et avec toute la simplicité de témoins qui déposent, plutôt même que d'historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse paix des Pyrénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses états l'ordre, les lois, la discipline : quand ils compteront bien toutes les provinces que dans les guerres suivantes il a ajoutées à son royaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eus, toutes les victoires, qu'il a remportées sur ses ennemis : l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entière trop foible contre lui seul, une guerre toujours féconde en prospérités, une paix encore plus glorieuse : quand,

dis-je, des plumes sinceres et plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposés dans l'ordre des tems, et accompagnés de leurs véritables circonstances; qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos voisins, je ne dis pas de nos alliés, je dis de nos ennemis-mêmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs états resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives meme ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que l'année où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la chrétienté, il a tout-à-coup, et lorsqu'ils le publioient entierement épuisé d'argent et de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Pays-Bas, deux armées de quarante mille hommes chacune, et les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourages et la secheresse de la saison? Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ses armées il faisoit assiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toujours les villes du Hainaut et du Brabant comme bloquées; par cette conduite tout merveilleuse, ou plutôt par une espece d'enchantement, semblable à celui de (1) cette tête si célèbre dans les fables dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette

(1) Cette tête si célèbre.] La tête de Meduse.

place si importante, où ils avoient mis leur dernière ressource : que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, (1) cet opiniâtre ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligue et de querelles, qui travailloit depuis si long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous côtés, et réduit pour toute vengeance à semer des libelles, à pousser des cris et des injures ? Nos ennemis, je le répète, pourront-ils nier toutes ces choses ? Pourront-ils ne pas avouer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Pays-Bas, notre armée navale sur la mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, fait sentir à Gênes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences et de ses perfidies ; ensevelissoit sous les ruines de ses palais et de ses maisons, cette superbe ville, plus aisée à détruire qu'à humilier ? Non, sans doute, nos ennemis n'oseroient démentir des vérités si reconnues, surtout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air simple et naïf, et dans ce caractère de sincérité et de vraisemblance, qu'au défaut des autres choses je ne désespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'histoire.

Mais comme cette simplicité même, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation et du faste, a pourtant son

(1) *Cet opiniâtre ennemi de sa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, depuis Roi d'Angleterre.

art, sa méthode et ses agrémens ; où pourrois-je mieux puiser cet art et ces agrémens, que dans la source même de toutes les délicatesses ; dans cette Académie qui tient depuis si long-tems en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de notre langue ? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous. C'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne rien cacher de vos connoissances et de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects et par mes sinceres soumissions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance que j'aurai toute ma vie, de l'honneur inespéré que vous m'avez fait.

DISCOURS

SUR LE STYLE

DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Française, ayant composé des inscriptions pleines d'emphase, qui furent mises par ordre du Roi au bas des tableaux des victoires de ce Prince, peints dans la grande galerie de Versailles par M. le Brun; M. de Louvois, qui succéda à M. Colbert dans la charge de Sur-Intendant des bâtimens, fit entendre à Sa Majesté, que ces inscriptions déplaisoient fort à tout le monde; et pour mieux lui montrer que c'étoit avec raison, me pria de faire sur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis ouffi-tôt. Sa Majesté lut cet écrit avec plaisir, et l'approuva. De sorte que la saison l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en son absence on ôtât ces pompeuses déclamations de M. Charpentier, et qu'on y mît les inscriptions simples qui y sont que nous composâmes presque sur le champ, M. Racine et moi, et qui furent approuvées de tout le monde. C'est cet écrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au public.

LES inscriptions doivent être simples, courtes et familières. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, et ne sont point propres au style grave, qui est le vrai style des inscriptions. Il est absurde de faire une déclamation autour d'une médaille, ou au bas d'un tableau, surtout lorsqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes et toutes merveilleuses n'ont pas besoin d'être exagérées.

Il suffit d'énoncer simplement les choses pour les faire admirer. *Le passage du Rhin* dit beaucoup plus que *le merveilleux passage du Rhin*. L'épithète de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminue, et sent son déclamateur qui veut grossir de petites choses. C'est à l'inscription à dire, *voilà le passage du Rhin*; et celui qui lit, saura bien dire sans elle, *Le passage du Rhin est une des plus merveilleuses actions qui aient jamais été faites dans la guerre*. Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'inscription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant souffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impose la nécessité d'admirer ce qu'ils admireront assez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les tableaux de la galerie de Versailles sont des espèces d'emblèmes héroïques des actions du Roi, il ne faut dans les regles que mettre au bas du tableau le fait historique qui a donné occasion à

l'emblème. Le tableau doit dire le reste, et s'expliquer tout seul. Ainsi, par exemple, lorsqu'on aura mis au bas du premier tableau, *Le Roi prend lui-même la conduite de son royaume, et se donne tout entier aux affaires*, 1661. Il sera aisé de concevoir le dessein du tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaisirs dont il est environné, et qui tenant de la main un timon, s'apprête à suivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reste, cette simplicité d'inscriptions est extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les médailles, où ils se contentoient souvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui est figurée, ou le consulat sous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le sujet de la médaille.

Il est vrai que la langue Latine dans cette simplicité a une noblesse et une énergie, (1) qu'il est difficile d'at-

(1) *Qu'il est difficile d'attraper en notre langue.*] La raison de cela est bien expliquée dans une lettre de l'auteur, du 15 Mai 1705..... " Je n'aurai pas grande peine à me déter-

TOME II.

" au lieu que la langue Française, en pareilles occasions, traîne et languit par ses gé-

N

trâper en notre langue. Mais si l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher, et tout du moins ne pas charger nos inscriptions d'un verbiage et d'une enflure de paroles qui étant fort mauvaise partout ailleurs, devient surtout insupportable en ces endroits.

Ajoutez à tout cela, que ces tableaux étant dans l'appartement du Roi, et ayant été faits par son ordre, c'est en quelque sorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir sa galerie. C'est pour ces raisons qu'on a cherché une grande simplicité dans les nouvelles inscriptions, où l'on ne met proprement que le titre et la date, et où l'on a surtout évité le faste et l'ostentation.

" on donne dans un certain " *miliâ urbem invisente, et ceux-*
 " Phébus qui la rend sotte et " ci : *La Royale Famille étant*
 " fade. En effet, Monsieur, " *venue voir la ville. Avec*
 " voyez par exemple, quelle " tout cela néanmoins peut-
 " comparaison il y auroit entre " être que je me rendrai volon-
 " ces mots qui me viennent au " tiers sur cela à l'avis, &c."
 " bout de la plume : *Regid Fa-*

trad
la J
toit
l'aut
méc
gage
feren
entre
de. Sa

DISSERTATION

SUR LA JOCONDE (1)

A MONSIEUR

L'ABBE' LE VAYER.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est sans doute fort plaisante, et j'ai ri de tout mon coeur de la bonne foi avec laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne. Mais cela ne m'a point du tout surpris : ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, et que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du

(1) Il parut en 1663, deux traductions en vers François de la Joconde, l'une desquelles étoit du célèbre la Fontaine, et l'autre du sieur Bouillon, très-méchant poëte. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux ouvrages, entre M. l'abbé le Vayer et M. de Saint Gilles. Moliere étoit leur ami commun, ils le prirent pour juge : mais il refusa de dire son sentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à S. Gilles qui avoit parlé pour la Joconde du sieur Bouillon. M. Despreaux, jeune alors, décida le différend par cette dissertation en forme de lettre, qu'il adressa à M. l'abbé le Vayer.

commun, il n'est pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre (1) de cet Empereur, qui préféra les écrits d'un je ne sai quel poëte aux ouvrages d'Homere, et qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble, pendant près de vingt siecles, eussent eu le sens commun.

Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monsieur Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste il y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers, que cette vieille qu'il a en croupe, est un chef-d'oeuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher, et quelque mauvais passe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute, puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant et une narration froide; entre une invention fleurie et enjouée, et une traduction sèche et triste. Voilà en effet, la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même tems il s'est rendu maître de sa matiere: ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur

(1) *De cet Empereur.*] Caligula, Voyez Suétone.

l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homère ; Térence, Ménandre ; et le Tasse, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monsieur Bouillon, que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, et qu'il ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre. C'est un traducteur maigre et décharné : les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, et à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant, et je soutiens que non-seulement la nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire, sans doute, et je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premierement, je ne vois pas par quelle licence poëtique Arioste a pû, dans un poëme héroïque et sérieux, mêler une fable et un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sais bien* (1) dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup*

(1) *Dit un poëte.*] Horace, Art Poët. vers 9. et suiv.

— *Pictoribus atque poetis,*

Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas, &c.

de choses permises aux poëtes et aux peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination, et qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans la raison étroite et rigoureuse. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilège, je le leur accorde pour eux, et je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade ; de mêler ensemble des choses incompatibles ; d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux. Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste, plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave et de plus héroïque que certains endroits de ce poëme ? Qu'y a-t-il de plus bas et de plus bouffon que d'autres ? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'histoire de Joconde et d'Astolphe ? Les aventures de Buscon et de Lazarille, ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité ; et qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'histoire de Peau-d'Ane, ou les contes de ma Mere-l'Oye, car l'histoire de Joconde n'est gueres d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée

(qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Arioste) si, disje, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet : que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les ouvrages d'esprit, et qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainsi, Monsieur, quelque bonne qui soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez que non-seulement c'est une histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble et très-héroïque qu'il va raconter, et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débiteroit pas plus gravement.

*Astolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lascio il fratel monaco il regno,
Fù ne la giovanezza sua sì bello,
Che mai poch' altri giunsero à quel segno.
N' havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeusi, o se v' è alcun più degno.*

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plutôt ne ſe ſoucioit pas du precepte de ſon Horace :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon ; et comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtyle bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une hiſtoire comique et abſurde en termes graves et ſérieux, à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès pour rendre la choſe plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de ſ'énoncer d'une telle manière, que vous faſſiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe décevoir, et ne ſonge qu'à rire de la plaifanterie agréable d'un auteur qui ſe joue et ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, et qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien poète comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il poſſédoit, dit ce poète, une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, (1) ajoute un ancien rhéteur, de plus

(1) *Ajoute un ancien rhéteur.*] Longin, traité du Sublime, chap. xxxi.

absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celle du Brochet et de la Carpe ; dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, et par la manière plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. de la Fontaine a observé dans sa nouvelle ; il a crû que dans un conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes : mais il les donne pour telles ; par tout il rit et il joue ; et si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées et plus absurdes encore que la chose même : mais il s'en sauve en riant et en se joüant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri

Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne

lui permit pas de faire déplaire à sa femme.

*Ma, da l'amor che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.*

Voilà, sans mentir, un amant bien parfait, et Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison, non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais s'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son valet, et soi-même, puisqu'il n'y a point de passion plus tragique et plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages et les plus modérés, ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, et ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers : que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur et de mépris ? Monsieur de la Fontaine a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de-là : il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romanesque et extravagant ; cela ne serviroit de rien, et une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures a-

moureuſes. Il l'a donc représenté ſeulement comme un homme perſuadé au fonds de la vertu et de l'honnêteté de ſa femme. Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

*Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Volut les envoyer dormir en l'autre monde ;*

Mais cependant il n'en fit rien,

Et mon avis eſt qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Eſt le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence ou par pitié,

Le Romain ne tua perſonne.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie et la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'eſt point néceſſaire, puisque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt représenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, qui ne vaut rien dans un conte pour

rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaissant et d'agréable, et c'est le sujet ordinaire des nos comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de la Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint Sacrement, ou sur *l'Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voit-il pas une invention bien agréable ? Et le Saint Sacrement n'est-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, et de pareilles sottises ne se souffrent point en latin ni en français. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-là ? Où est-ce que Joconde trouve si vite une hostie sacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple gentilhomme, par un serment si exécrationnable. Avouons que Monsieur de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois et des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque :

et peut-on en sortir plus agréablement qu'il ne fait par ces vers ?

*Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; et pour le faire court,
En véritable homme de Cour.*

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthène : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse* : qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son style, il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet : qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut en parlant de sa femme ? Cette raillerie contre la religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux de laquelle Astolfe et Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, et il étoit à Cornetto.

*Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.*

Si M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eues d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel, et ce que j'estime surtout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens reconnoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* et ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, et qu'Apolon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; Content, je n'en sai rien.

Sa femme avoit de la jeunesse,

De la beauté, de la délicatesse ;

Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement, que Joconde vivoit content

avec sa femme, son discours auroit été assez froid : mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, et qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoie sa narration, et occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour et de jalousie avoit fait ruer ses enfans.

*Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.*

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

*Vous autres bonnes gens auriez crû que la dame
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui fait ce que c'est que l'esprit d'une femme,
&c.*

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sai quoi qui nous charme et sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sai quoi ; et si votre ami est aveugle, je

ne m'engage pas à lui faire voir clair : et c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes ; et je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, et qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolfe et de Joconde, au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe et Joconde viennent d'arriver fraîchement, et d'où ils doivent partir le lendemain : ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, et à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse ; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce mystère arrive chez un hôte où Astolfe et Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec celle qu'il aime, et étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert.

A cela je réponds, que si ce valet a recours à celle-

ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, et qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. de la Fontaine, et tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, et n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire si M. de la Fontaine nous l'avoit présenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse et de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je soutiens en second lieu, que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet et cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours; et qu'ainsi étant continuellement observés l'un et l'autre par les gens d'Astolfe et de Joconde, et par les autres valets de l'hôtellerie, il n'est pas dans leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me diriez-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, et que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit nécessairement. De même, lorsque dans la nou-

velle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet, qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolfe et Joconde lui avoient promis; il s'ensuit de-là infailliblement, qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc besoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après-tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire, que par-là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolfe et Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Astolfe et Joconde sont trompés bien plus plaifamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans Arioste, c'est une infame qui va courir le pays avec eux, et qu'ils ne sauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vrai-

semblable, vous a-t-on dit, que quand Astolfe et Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition ; et il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire ; et qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange, que celle d'abandonner son royaume, et d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi qui se voit sensiblement outragé en son honneur, et qui ne sauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus. Ce n'est pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde : il y auroit eu de l'absurdité à lui même d'y penser. Ce seroit vouloir extravaguer sagement, puisqu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas

que les choses qu'il a ajoutées de lui-même, ne pussent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émeut entre Astolfe et Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, si vous voulez, à Ariole toute la gloire de l'invention, ne lui déniions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté et la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots ; ne rabaissons point malicieusement, en faveur de notre nation, le plus ingénieux auteur des derniers siècles. Mais que les graces et les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits ; et quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confessons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée et le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la pièce de Monsieur Bou-

illon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pontneuf, par les regles de la poétique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, et jamais style ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un ouvrage sans défauts ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : et où ne s'en rencontre-t-il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, et c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis. (Horat. Art. Poët.)*

Il n'en est pas de même de M. Bouillon : c'est un auteur sec et aride, toutes ses expressions sont rudes et forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit : et bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens ; mais s'il vous semble que j'aie trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, et en examiner seulement une page.

Astolfe, Roi de Lombardie,

*A qui son frere plein de vie,
 Laisse l'empire glorieux,
 Pour se faire religieux :
 Naquit d'une forme si belle,
 Que Zeuxis et le grand Apelle,
 De leur docte et fameux pinceau
 N'ont jamais rien fait de si beau.*

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être simple et coupée que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une oraison ?

A qui son frere plein de vie.

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajoûté de sa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laisse l'empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon il y a un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans et des Romains ; et qu'il a dit *l'empire glorieux*, comme un autre diroit *l'empire Ottoman* ? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, et une cheville grossiere et ridicule.

Pour se faire religieux.

Cette maniere de parler est basse, et nullement poëtique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *Nâquit* ? N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, et qui deviennent fort laids dans la suite du tems ? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, et que l'âge ensuite embellit ?

Que Zeuxis et le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit *le grand Apelle* ? Cette épithète de *grand* tout simple, ne se donne jamais qu'à des conquérans et à nos saints. On peut bien appeller Cicéron un *grand* orateur ; mais il feroit ridicule de dire *le grand* Cicéron ; et cela auroit quelque chose d'enflé et de puérile. Mais qu'à fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer sans épithete, tandis qu'*Apelle* est *le grand Apelle* ? Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins *le brave Zeuxis*.

*De leur docte et fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.*

Il a voulu ici exprimer la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis et Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi ! et que cette façon de parler est grossière !
N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau.

Mais si la grace sans pareille.

Sans pareille est là une cheville ; et le poëte n'a pas pû dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'est à savoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir,

*Ni les avantages que donne
 Le royal éclat de son sang.*

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement l'éclat ? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.*

Dans les Italiques provinces.

Cette maniere de parler sent le poëme épique, où même elle ne feroit pas fort bonne ; et ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être simples et naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges,

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son corps.

De son corps, est dit bassement pour rimer. Il falloit dire *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fut comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers.

Sire, je crois que le soleil

Ne voit rien qui vous soit pareil,

Si ce n'est mon frere Joconde,

Qui n'a point de pareil au monde,

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil* et de *sans pareil*. Il a dit là bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais fauf l'honneur de l'Arioste que M. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un courtifan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siecle : *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, et de dire simplement que ce courtifan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever neantmoins au dessus de celle du Roi. Comme vous voyez Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, et que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume.

Mais en voilà assez, et quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, et que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudeesses, les incongruités, les choses froides et platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirions-nous de ces murailles dont les ouvertures bâillent ? De ces errements qu'Astolfe et Joconde suivent dans les pays Flamans ? Suivre des er-

remens, juste ciel ? quelle langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en parallele avec un tel auteur : mais je suis encore plus honteux pour votre ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hasarder cent pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure caution, et qu'il fasse souvent des semblables gageures, il est au hasard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, approuvent, condamnent tout au hasard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. Bouillon ; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galans hommes de France, aillent de gaieté de coeur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles ? et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long tems que je vous entretiens, et ma lettre pourroit enfin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous ? C'est que votre

gageure me tient au coeur, et j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami. J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

A MONSIEUR
LE DUC DE VIVONNE,
SUR SON ENTRE'E
DANS LE FARE DE MESSINE.

LETTRE II.

MONSIEUR,

SAVEZ-VOUS bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le foyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je me ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en style héroïque. Cependant je ne saurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin mon Apollon m'a secouru ce matin ; et dans le tems que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sous mon chevet deux lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement.

Elles sont datées des Champs Elysées. L'une est de Balzac, et l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son style; qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

Aux Champs Elysées, le 2 Juin 1675.

MONSIEUR,

LE Bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, et condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vûe le Sud et le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble: après cela, que ne peut-on point

' dire de vous ? Non, la nature, je dis la nature encore
 ' jeune, et du tems qu'elle produisoit les Alexandres
 ' et les Césars, n'a rien produit de si grand que sous
 ' le regne de LOUIS quatorzieme. Elle a donné aux
 ' François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu
 ' d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait
 ' voir au monde dans votre siecle, en corps et en ame,
 ' cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû
 ' l'idée dans les romans et dans les poëmes héroïques.
 ' (1) N'en déplaise à un de vos poëtes, il n'a pas raiso-
 ' son d'écrire, qu'au de-là du Cocyte le mérite n'est
 ' plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, est vanté
 ' ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il
 ' fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour
 ' même de l'oublie. Il trouve des partisans zélés dans
 ' le pays de l'indifférence. Il met l'Achéron dans
 ' les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point
 ' d'ombre parmi nous, si prévenue des principes du
 ' Portique, si endurcie dans l'école de Zénon, si forti-
 ' fiée contre la joie et contre la douleur, qui n'entende
 ' vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui
 ' ne crie miracle ! au moment que l'on vous nomme, et
 ' qui ne soit prête de dire avec votre Malherbe :

(1) *N'en déplaise à un de vos poëtes.*] Voiture dans l'épître
 en vers à Monseigneur le Prince, a dit :

Au-delà des bords du Cocyte

Il n'est plus parlé de mérite,

*A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.*

‘ Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois en-
‘ core beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans
‘ mon repos; je m’occupe tout entier de votre idée,
‘ dans les longues heures de notre loisir; je crie con-
‘ tinuellement, le grand personnage! et si je souhaite
‘ de revivre, c’est moins pour revoir la lumière, que
‘ pour jouir de la souveraine félicité de vous entrete-
‘ nir, et de vous dire de bouche, avec combien de re-
‘ spect je suis de toute l’étendue de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant Serviteur,

BALZAC.

Je ne fai, MONSEIGNEUR, si ces violentes exagé-
rations vous plairont, et si vous ne trouverez point que
le style de Balzac s’est un peu corrompu dans l’autre
monde. Quoi qu’il en soit, jamais à mon avis, il n’a
prodigué ses hyperboles plus à propos. C’est à vous
d’en juger. Mais auparavant lisez, je vous prie, la let-
tre de Voiture.

Aux Champs Elysées le 2 Juin.

MONSEIGNEUR,

BIEN que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, et ne soyons pas trop portés à rire, je ne saurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête : sérieusement, votre dernier combat fait un bruit de diable aux enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et a fait connoître votre gloire dans un pays où l'on ne connoît point le soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient et qui nous en ont appris le détail. Je ne fais pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens ; et le Roi, depuis quelque tems, nous les envoie ici fort humbles et fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entière. Il n'y a pas à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul corsaire en sûreté ; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons les Césars, les Pompées et les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez assez attrappé leur air dans votre manière de combattre. Surtout, César vous trouve très-César. Il n'y a pas

' jusqu'aux Alarics, aux Genséric, aux Théodoric,
 ' et à tous autres conquérans en *ics*, qui ne parlent
 ' fort bien de votre action : et dans le Tartare même,
 ' je ne sai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de
 ' diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingénue-
 ' ment, qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup
 ' plus diable que lui. C'est une vérité dont vos enne-
 ' mis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien que
 ' vous avez fait à Messine, j'estime pour moi que vous
 ' tenez plus de l'ange que du diable, hors que les an-
 ' ges ont la taille un peu plus légère que vous, (1) et
 ' n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'en-
 ' fer est extrêmement déchainé en votre faveur. On
 ' ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite,
 ' c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de
 ' votre vie. On vous aime assez en ce pays ici, pour
 ' souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi,
 ' MONSEIGNEUR, je l'ai déjà dit en l'autre monde :
 ' (2) *C'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu quand*
 ' *il est mort.* Il n'est rien tel que d'être vivant. Et
 ' pour moi qui sai maintenant par expérience ce que
 ' c'est que de ne plus être, je fais ici la meilleure con-

(1) *Et n'ont point le bras*
en écharpe.] Dans l'action qui
 suivit le fameux passage du
 Rhin, M. de Vivonne reçut
 une grande blessure à l'épaule
 gauche, et demeura estropié du

bras, qu'il a toujours porté en
 écharpe.

(2) *C'est fort peu de chose*
qu'un demi-Dieu, &c.] Voiture
 dans la même epître à M. le
 Prince.

tenance que je puis. Mais, à ne vous rien céler, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laissé en partant (1) à ces sept maîtresses que je servois, comme vous savez si fidèlement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je donneroïis volontiers le panégyrique de Pline, et deux de mes meilleures lettres. Supposez donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plutôt. Car en vérité vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit, surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, (1) avec mon compere le Brochet, et je ne serois pas réduit à finir ma Let-

(1) *A ces sept maîtresses, &c.*] Voyez l'histoire de l'Académie Française, et la pompe funebre de Voiture.

(2) *Avec mon compere le Brochet*] Voyez la lettre 143. de Voiture.

tre trivialement, comme je fais, en vous disant que
je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant Serviteur,

VOITURE.

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main ; parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce soit ici un pur jeu d'esprit, et une imitation du style de ces deux écrivains. Vous savez bien que Balzac et Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il feroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? Et ne devoit-on pas au contraire m'estimer, d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des loüanges que vous n'aurez jamais souffertes autrement ? En un mot, pourrois je mieux fair voir avec quelle sincérité et quel respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

DUC DE VIVONNE,

A MESSINE.

LETTRE III. (1)

MONSIEUR,

SANS une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, et qui m'a mis très-long-tems dans un état moins glorieux à la vérité, mais presque aussi périlleux que celui où vous êtes tous les jours; vous ne vous plaindriez pas de ma paresse.

Avant ce tems-là je me suis donné l'honneur de vous écrire plusieurs fois: et si vous n'avez pas reçu mes lettres, c'est la faute des courriers, et non pas la mienne. Quoiqu'il en soit, me voilà guéri, je suis en état de réparer mes fautes, si j'en ai commis quelques-unes; et j'espère que cette lettre-ci prendra une route plus sûre que les autres. Mais, dites-moi, *Monseigneur*, sur quel ton faut-il maintenant vous parler? Je favois assez bien autrefois de quel air il falloit écrire à *Monseigneur de Vivonne*, général des galères de France:

(1) Cette lettre a été imprimée pour la première fois dans l'édition de M. Brossette 1717. L'original est sans date. L'auteur n'y en voulut point

mettre, parce que la lettre devoit demeurer long-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1675.

mais oseroit-on se familiariser de même avec le libérateur de Messine, le vainqueur de Ruyter, le destructeur de la flotte Espagnole ? Seriez-vous le premier héros qu'une extrême prospérité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit souper chez un misérable poète, et y porteriez-vous sans honte vos nouveaux lauriers au second et au troisième étage ? Non, non, Monseigneur, je n'oserois plus me flater de cet honneur. Ce seroit assez pour moi que vous fussiez de retour à Paris ; et je me tiendrois trop heureux de pouvoir grossir les pelotons de peuple qui s'amasseroient dans les rues pour vous voir passer. Mais je n'oserois pas même espérer cette joie. Vous vous êtes si fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moyen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France, mais cela ne m'accommode point du tout. Quelque belles que soient vos victoires, je n'en saurois être content, puisqu'elles vous rendent d'autant plus nécessaire aux pays où vous êtes ; et qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent votre retour. Tout passionné que je suis pour votre gloire, je chéris encore plus votre personne, et j'aimerois encore mieux vous entendre parler ici de Chapelain et de Quinault, que d'entendre la Renommée parler si avantageusement de vous. Et puis, Monseigneur, combien pensez-vous que votre protection m'est nécessaire en ce pays, dans les démêlés que j'ai incessamment sur le Parnasse ? Il faut

que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne mens pas. Vous saurez donc, Monseigneur, qu'il y a un medecin à Paris, nommé M. P.... très-grand ennemi de la santé et du bon sens, mais en récompense, fort grand ami de M. Quinault. Un mouvement de pitié pour son pays, ou plutôt, le peu de gain qu'il faisoit dans son métier, lui en a fait à la fin embrasser un autre. Il a lû Vitruve, il a fréquenté (1) M. le Vau et M. Ratabon, et c'est enfin jetté dans l'architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant medecin il avoit ruiné de bonnes fantés. Ce nouvel architecte qui veut se mêler aussi de poësie, m'a pris en haine sur le peu d'estime que je faisois des ouvrages de son cher Quinault. Sur cela il s'est déchaîné contre moi dans le monde ! Je l'ai souffert quelque tems avec assez de modération : mais enfin la bile satirique n'a pû se contenir, si bien que dans le quatrieme Chant de ma Poétique, à quelque tems de là, j'ai inféré la métamorphose d'un medecin en architecte. Vous l'y avez peut-être vûe, elle finit ainsi :

*Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais la regle et l'esquerre à la main,*

(1) *M. le Vau et M. Ratabon.*] Deux fameux architectes. M. le Vau avoit été premier architecte du Roi, et

M. Ratabon qui avoit été surintendant des bâtimens de Sa Majesté, vendit cette charge à M. Colbert en 1664.

*Laisant de Galien la science suspecte,
De méchant medecin devient bon architecte.*

Il n'avoit pourtant pas sujet de s'offenser, puisque je parle d'un medecin de Florence : et que d'ailleurs il n'est pas le premier medecin qui dans Paris ait quitté sa robe pour la truelle. Ajoutez, si en qualité de medecin il avoit raison de se fâcher, vous m'avouerez qu'en qualité d'architecte il me devoit des remerciemens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez M. Colbert, et qu'il est lui-même employé dans les bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardiesse : jusques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fit une affaire auprès de cet illustre ministre. Je me rendis donc à leurs remontrances ; et pour racommoder toutes choses, je fis une réparation sincere au medecin, par l'épigramme que vous allez voir.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin

Laisant de Galien la science infertile,

D'ignorant medecin devint mason habile.

Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,

Lubin, ma muse est trop correcte.

Vous êtes, je l'avoue, ignorant medecin,

Mais non pas habile architecte.

Cependant regardez, Monseigneur, comme les e-

Esprits des hommes sont faits : cette réparation bien loin d'appaiser l'architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il se plaignit, il me menaça de me faire ôter ma pension. A tout cela je répondis que je craignois ses remedes, et non pas ses menaces. Le dénouement de l'affaire est que j'ai touché ma pension, que l'architecte s'est brouillé auprès de M. Colbert, et que si Dieu ne regarde en pitié son peuple, notre homme va se rejeter dans la medecine. Mais, Monseigneur, je vous entretiens-là d'étranges bagatelles. Il est tems, ce me semble, de vous dire que je suis avec toute sorte de zele et de respect,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Réponse à la lettre que son Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Lisbonne, en m'envoyant la traduction de mon Art Poétique faite par lui en vers Portugais.

L E T T R E IV.

MONSIEUR,

BIEN que mes ouvrages aient fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçu une trop haute opinion de moi-même ; et si les louanges qu'on m'a données m'ont flaté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avoue que la traduction que votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poétique, et les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoyant, m'ont donné un véritable orgueil. Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire en me voyant si extraordinairement honoré ; et il m'a paru que d'avoir un traducteur de votre capacité, de votre élévation, étoit pour moi un titre de mérite qui me distinguoit de tous les écrivains de notre siècle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre langue, et je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant assez bien entendu votre traduction pour m'y admirer moi-même, et pour me trouver beaucoup plus habile écrivain en Portugais qu'en François. En effet, vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or ; les cailloux même,

s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses entre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées, vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'employer à les faire ôter, je songerois à profiter de votre méprise, et je les adopterois sur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidele dans votre traduction; et bien que vous m'y ayez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoître par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plutôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, et pour appercevoir dans mon ouvrage jusqu'à des finesses que je croyois ne pouvoir être senties que par des gens nés en France et nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun pays, et que par l'étendue de vos connoissances vous êtes de toutes les cours et de toutes les nations. La lettre et les vers François que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en font un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, et il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrés à plusieurs de nos meilleurs écrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrêmement frappé, et qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçu de vous

de pareilles loüanges, il vous auroit déjà récrit des volumes de prose et de vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple lettre de compliment ? Ne m'accuserez-vous point d'être ou méconnoissant ou grossier ; Non, MONSIEUR, je ne suis ni l'un ni l'autre ; mais je ne fais pas des vers, ni même de la prose quand je veux. Apollon est pour moi un Dieu bisarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai soin d'en profiter dès que je les trouverai : et il y a du malheur si je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'est qu'à la premiere édition de mes ouvrages, je ne me manquerai pas d'y insérer votre traduction, et que je ne perdrai aucune occasion de faire savoir à toute la terre, que c'est des extrémités de notre continent, et d'aussi loin que les colonnes d'Hercule, que me sont venues les loüanges dont je m'applaudis davantage, et l'ouyrage dont je me sens le plus honoré. Je suis avec un très-grand respect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très humble

et très-obéissant Serviteur,

DESPREAUX.

P E R R A U L T

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

L E T T R E V. (1)

MONSIEUR,

PUISQUE le public a été instruit de notre démêlé, il est bon de lui apprendre aussi notre réconciliation, et de lui pas laisser ignorer qu'il en a été notre querelle sur le Parnasse, comme de ces duels d'autrefois, que la prudence du Roi a si sagement réprimés, où après s'être battu à outrance, et s'être quelquefois cruellement blessé l'un l'autre, on s'embrassoit et on devenoit sincèrement amis. Notre duel grammatical s'est même terminé encore plus noblement, et je puis dire, si j'ose vous citer Homere, que nous avons fait comme Ajax et Hector dans l'Iliade, qui aussi-tôt après leur long combat en présence des Grecs et des Troyens, se comblent d'honnêtetés et se font des présens. En effet, MONSIEUR, notre dispute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos ouvrages, et que j'ai eu soin qu'on vous portât les mi-

(1) Cette lettre fut faite en l'année 1700, et insérée dans l'édition que l'auteur donna l'année suivante. C'est propre-

ment une dissertation, où il fixe le véritable point de la controverse sur les anciens et les modernes.

ens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux héros du poëme qui vous plait si peu, qu'en nous faisant ces civilités nous sommes demeurés comme eux, chacun dans notre même parti et dans nos mêmes sentimens ; c'est-à-dire, vous toujours bien résolu de ne point trop estimer Homere ni Virgile, et moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le public soit informé : et c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je composai une épigramme qui a couru, et que vraisemblablement vous avez vûe. La voici :

Tout le trouble poétique

A Paris s'en va cesser !

Perrault l'anti-Pindarique,

Et Despréaux l'Homérique,

Consentent de s'embrasser.

Quelque aigreur qui les anime,

Quand malgré l'empportement,

Comme eux l'un l'autre on s'estime,

L'accord se fait aisément.

Mon embarras est comment

On pourra finir la guerre

De Pradon et du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces vers, où j'ai exprimé sincèrement ma pensée, la différence que j'ai toujours faite de vous et de ce poëte de thé-

atre, dont j'ai mis le nom en oeuvre pour égayer la fin de mon épigramme. Aussi étoit-ce l'homme du monde qui vous ressembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, et qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur, oserois-je, comme votre ami, vous demander ce qui a pû depuis si long-tems vous irriter, et vous porter à écrire contre tous les plus célèbres écrivains de l'antiquité. Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisoit parmi nous des bons auteurs modernes? Mais où avez-vous vû qu'on les méprisât? Dans quel siècle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons livres naissans, que dans le nôtre? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux ouvrages de M. Descartes, de M. Arnould, de M. Nicole, et de tant d'autres admirables philosophes et théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, et qui font en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs écrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls auteurs qui nous touchent vous et moi de plus près, je veux dire aux poètes, quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrazin et de la Fontaine: Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à M. Corneille et à M. Racine? Et qui est-ce qui n'a point admiré les comédies de Moliere? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on

n'y ait pas rendu justice à votre dialogue de l'amour et de l'amitié, à votre épître sur M. de la Quintinie, et à tant d'autres excellentes pieces de votre façon ? On n'y a pas véritablement fort estimé nos poèmes héroïques : mais a-t-on eu tort, et ne confessez-vous pas vous-même en quelque endroit de vos paralleles, que le meilleur de ces poèmes est si dur et si forcé, qu'il n'est pas possible de le lire ?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens ? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier, que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même, que nos plus grands poètes sont redevables du succès de leurs écrits ? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion-Cassius, dans Plutarque, dans Lucain et dans Sénèque, que M. Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote ? Car c'est sur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles pieces de théâtre, où se mettant au-dessus des regles de ce philosophe, il n'a point songé, comme les poètes de l'ancienne tragédie, à émouvoir la pitié et la terreur ; mais à exciter dans l'ame des spectateurs par la sublimité des pensées, et par la beauté des sentimens, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, et les jeunes gens surtout, s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette

période un peu longue, et pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle et Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute et dans Térence que Moliere a appris les plus grandes finesses de son art ?

D'où a donc pu venir votre chaleur contre les Anciens ? Je commence, si je ne m'abuse, à l'appercevoir. Vous avez vraisemblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux savans, tels que le président de vos dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, et qui ayant d'ailleurs ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les Anciens, que parce qu'ils sont anciens ; ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue, que la Greque ou la Latine, et condamnent d'abord tout ouvrage en langue vulgaire, sur ce fondement seul, qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'antiquité vous ont révolté contre tout ce que l'antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pu vous résoudre d'être du sentiment de gens si déraisonnables dans la chose même où ils avoient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos parallèles. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez, et que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces foibles antagonistes ; et vous y avez si bien réussi, que si je me fusse mis de la partie,

le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeurait : ces faux savans n'ayant pû, et les vrais savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire ressouvenir, que ce n'est point à l'approbation des faux ni des vrais savans, que les grands écrivains de l'antiquité doivent leur gloire, mais à la constante et unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les siècles d'hommes sensés et délicats, entre lesquels on compte plus d'un Alexandre et plus d'un César. Permettez-moi de vous représenter, qu'aujourd'hui même encore, ce ne sont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Pararédus, les Ménagius, ni, pour me servir des termes de Moliere, les savans en *Us*, qui goûtent davantage Homere, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vûs le plus frappés de la lecture des écrits de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit nécessairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illustres que je mettrois sur le papier; et vous y trouveriez non-seulement des Lamoignons, des Dagueffeaux, (1) des Troisvilles, mais des Condés, des Contis, et des Turennes.

(1) *Des Troisvilles.*] Henri-Joseph de Peyre, Comte de Troisville, qui se prononce *Tréville*, ayant quitté la pro-

fession des armes en 1667, vécut ensuite dans la retraite, et s'y appliqua uniquement à l'étude et à la dévotion. Il fit de

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, aussi galant homme que vous l'êtes, vous réunir de sentimens avec tant de si galans hommes ? Oui, sans doute, on le peut : et nous ne sommes pas même, vous et moi, si éloignés d'opinion que vous pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de poëmes, de dialogues et de dissertations sur les Anciens et sur les Modernes ? Je ne sai si j'ai bien pris votre pensée : mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer que pour la connoissance, surtout des beaux arts, et pour le mérite des belles lettres, notre siecle, ou pour mieux parler, le siecle de LOUIS LE GRAND, est non-seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siecles de l'antiquité, et même au siecle d'Auguste. Vous allez donc être étonné, quand je vous dirai que je suis sur cela entierement de votre avis ; et que même si mes infirmités et mes emplois m'en laissoient le loisir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette proposition la plume à la main. A la vérité j'emploierois beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa maniere de raisonner, et je

grands progrès dans l'une et dans l'autre, surtout par une étude continuelle des peres Grecs, qu'il préféroit aux Latins. C'étoit un esprit si juste, et si exact, qu'il *parloit* toujours *comme un livre*. Aussi disoit-on que cette espece de pro-

verbe sembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la personne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août 1708, âgé de 66 ans, et fut enterré à S. Nicolas du Chardonnet sa paroisse.

prendrois des précautions et des mesures que vous n'avez point prises.

Je n'opposerois donc pas, comme vous avez fait, notre nation et notre siècle seuls, à toutes les autres nations et à tous les autres siècles joints ensemble. L'entreprise, à mon sens, n'est pas soutenable. J'examinerois chaque nation et chaque siècle l'un après l'autre ; et après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au dessus de nous, et en quoi nous les surpassons, je suis fort trompé, si je ne prouvois invinciblement, que l'avantage est de notre côté. Ainsi, quand je viendrois au siècle d'Auguste, je commencerois par avouer sincèrement que nous n'avons point de poètes héroïques, ni d'orateurs que nous puissions comparer aux Virgiles et aux Cicérons. Je conviendrois que nos plus habiles historiens sont petits devant les Tites-Lives et les Sallustes. Je passerois condamnation sur la satire et sur l'élégie ; quoiqu'il y ait des satires de Regnier admirables, et des élégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comtesse de la Suze, d'un agrément infini. Mais en même tems je ferois voir que pour la tragédie nous sommes beaucoup supérieurs aux Latins, qui ne fau- roient opposer à tant d'excellentes pieces tragiques que nous avons en notre langue, que quelques déclama- tions plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sé- neque, et un peu de bruit qu'ont fait en leur tems le Thyeste de Varius, et la Médée d'Ovide. Je ferois voir que bien loin qu'ils ayent eu dans ce siècle-là des

poètes comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait mérité qu'on s'en souvint : les Plautes, les Cécilius et les Térences étant morts dans la siècle précédent. Je montrerois que si pour l'ode nous n'avons point d'auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul poète lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nombre, qui ne lui sont gueres inférieurs en délicatesse de langue et en justesse d'expression, et dont tous les ouvrages, mis ensemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins considérable, que les cinq livres d'odes qui nous restent de ce grand poète. Je montrerois qu'il y a des genres de poésie, où non-seulement les Latins ne nous ont point surpassé, mais qu'ils n'ont pas même connus : comme, par exemple, ces poèmes en prose que nous appellons *Romans*, et dont nous avons chez nous des modèles, qu'on ne sauroit trop estimer, à la morale près qui est fort vicieuse, et qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes. Je soutiendrois hardiment qu'à prendre le siècle d'Auguste dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire, depuis Cicéron jusqu'à Corneille-Tacite, on ne sauroit pas trouver parmi les Latins un seul philosophe qu'on puisse mettre pour la physique, en parallèle avec Descartes, ni même avec Gassendi. Je prouverois que pour le grand savoir et la multiplicité de connoissances, leurs Varrons et leurs Plines, qui sont leurs plus doctes écrivains, paroissent de médiocres savans devant nos Bignons, nos Scaligers,

nos Saumaïses, nos peres Sirmonds, et nos peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étendue de leurs lumieres sur l'astronomie, sur la géographie, et sur la navigation. Je les défiérois de me citer, à l'exception du seul Vitruve, qui est même plutôt un bon docteur d'architecture, qu'un excellent architecte ; je les défiérois, dis-je, de me nommer un seul habile architecte, un seul habile sculpteur, un seul habile peintre Latin : ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces arts, étant des Grecs d'Europe et d'Asie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des arts que les Latins, pour ainsi dire, ne connoissoient point : au lieu que toute la terre aujourd'hui est pleine de la réputation et des ouvrages de nos Poussins, de nos le Bruns, de nos Girardons et de nos Mansfards. Je pourrois ajouter encore à cela beaucoup d'autres choses : mais ce que j'ai dit, est suffisant, je crois, pour vous faire entendre comment je me tirerois d'affaire à l'égard du siecle d'Auguste. Que si de la comparaison des gens de lettres et des illustres artisans, il falloit passer à celle des héros et des grands princes, peut-être en sortirois-je avec encore plus de succès. Je suis bien sûr au moins, que je ne serois pas fort embarrassé à montrer que l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne sommes point d'avis différent sur l'estime qu'on doit faire de notre nation et de notre siecle : mais que nous

sommes différemment du même avis. Aussi n'est-ce point votre sentiment que j'ai attaqué dans vos parallèles, mais la manière hautaine et méprisante dont votre Abbé et votre Chevalier y traitent des écrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne sauroit, à mon avis, marquer trop d'estime, de respect et d'admiration. Il ne reste donc plus maintenant, pour assurer notre accord, et pour étouffer en nous toute semence de dispute, que de nous guérir l'un et l'autre : vous, d'un penchant un peu trop fort à rabaisser les bons écrivains de l'antiquité ; et moi, d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchants, et mêmes les médiocres auteurs de notre siècle. C'est à quoi nous devons sérieusement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation ; et que pourvû que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'Iliade et l'Enéide, me contentant de les admirer, sans vous demander pour elles cette espèce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos poèmes, qu'on veut exiger de vous ; et que Stace semble en effet avoir eu pour l'Enéide, quand il se dit à lui-même :

Nec tu divinam Aeneida tenta :

Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Voilà, MONSIEUR, ce que je suis bien aisé que le public sache : et c'est pour l'instruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle édition qu'on fait en grand et en petit de mes ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir addoucir en cette nouvelle édition quelques railleries un peu fortes qui me sont échappées dans mes réflexions sur Longin ; mais il m'a paru que cela seroit inutile, à cause des deux éditions qui l'ont précédée, auxquelles on ne manqueroit pas de recourir, aussi-bien qu'aux fausses éditions qu'on en pourra faire dans les pays étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc que le meilleur moyen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentimens pour vous. J'espère que vous serez content de mon procédé, et que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donné de faire imprimer dans cette dernière édition, la lettre que l'illustre M. Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixième satire.

Car outre que cette lettre a déjà été rendue publique dans deux recueils des ouvrages de ce grand homme, je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion que dans la préface de votre apologie des femmes, contre laquelle cet ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement des fautes de raisonnement et de

grammaire, mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir glissé beaucoup d'impuretés, et d'avoir fait des médifances. Je vous supplie, dis-je, de considérer que ces reproches regardant l'honneur, ce seroit en quelque sorte reconnoître qu'ils sont vrais, que de les passer sous silence. Qu'ainsi je ne pouvois pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi-même dans ma nouvelle édition, où d'y insérer une lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoutez que cette lettre est écrite avec tant d'honnêteté et d'égards pour celui-même contre qui elle est écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne sauroit s'en offenser. J'ose donc me flater, je le répète, que vous la verrez sans chagrin ; et que, comme j'avoüe franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos dialogues m'a fait dire des choses qu'il seroit mieux de n'avoir point dites, vous confessez aussi que le déplaisir d'être attaqué dans ma dixieme satire, vous y a fait voir des médifances et des saletés qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, et que je ne vous regarde pas simplement comme un très-bel esprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité et d'honneur. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A MONSIEUR
LE VERIER.

LETTRE VI.

N'ÊTES-VOUS plus fâché, Monsieur, du peu de complaisance que j'eus hier pour vous ? Non, sans doute, vous ne l'êtes plus ; et je suis persuadé, qu'à l'heure qu'il est, vous goûtez toutes mes raisons. Supposé pourtant que votre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi et demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'est point obligé de préférer son plaisir à sa santé, ni de me demeurer à souper, même, avec la meilleure compagnie du monde, quand il sent que cela le pourroit incommoder, et quand il a, pour s'en excuser, soixante et six raisons aussi bonnes et aussi valables que celles que *la vieillesse avec ses doigts pesans m'a jettées sur la tête*. Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces vers d'Horace à Mécenas.

*Quam mihi das aegro, dabis aegrotare timenti,
Mecenas, veniam.*

En cas donc que vous vouliez que j'acheve ma démonstration, mandez-moi.

Si validus, si laetus eris, si denique posses.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçu. Au reste, j'ai soigneusement relû votre plainte contre les Tuilleries, et j'y ai trouvé des vers si bien tournés, que franchement en les lisant je n'ai pu me défendre d'un moment de jalousie poétique contre vous. De sorte qu'en la remaniant, j'ai plutôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la piece en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTÉ CONTRE LES TUILLERIES.

*Agreables jardins, où les Zéphirs et Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'aurore ;
Lieux charmans, qui pouvez dans vos sombres réduits,
Des plus tristes amans adoucir les ennuis :
Cessez de rappeler dans mon ame insensée
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la première fois :
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs et mes larmes ;
Et que me regardant d'un oeil si gracieux,
Elle m'offroit le ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injustes que vous êtes,
Je sai qu'à mes rivaux vous prêtez vos retraites,*

*Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
 Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
 Allez, jardins dressés par une main fatale,
 Tristes enfans de l'art du malheureux Dédale,
 Vos bois, jadis pour moi si charmans et si beaux,
 Ne sont plus qu'un désert, refuge de corbeaux,
 Qu'un séjour infernal, où cent milles vipères
 Tous les jours en naissant assassinent leurs meres.*

Je ne fai, Monsieur, si dans tout cela vous reconnoîtrez votre ouvrage, et si vous vous accommoderez des nouvelles pensées que je vous prête. Quoi qu'il en soit, faites-en tel usage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une espece de confusion d'avoir, par une molle complaisance pour vous, employé quelques heures à un ouvrage de cette nature, et d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuse les autres, et dont je me suis si bien moqué par ces vers de la satire à mon esprit.

*Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
 Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?*

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne retomberai plus dans une pareille foiblesse, et que c'est à ces vers d'a-

mourettes, bien plus justement qu'à ceux de ma pénultième épître, qu'aujourd'hui je dis très-férieusement,

Adieu, mes vers, adieu pour la dernière fois.

Du reste, je suis parfaitement votre, &c.

A MONSIEUR

R A C I N E.

L E T T R E VII. (1)

JE crois que vous serez bien aise d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons, suivant votre conseil, rendue ce matin, mon frere le docteur de Sorbonne et moi, au révérend Pere de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui sur les neuf heures, et si-tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçû avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, et a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoît point. Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mis tout proche de moi, (3) afin que je le pusse mieux entendre, et aussi-tôt entrant en matiere, m'a dit que vous lui aviez lû un ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choses, mais que la

(1) Cette lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mon incommodité.*] Un Asthme, ou une difficulté de respirer à laquelle M. Despréaux a été sujet presque toute sa vie.

(3) *Afin que je pusse mieux*

entendre.] M. Despréaux avoit peine à entendre, sur tout de l'oreille gauche. C'est ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de se mettre à sa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la situation où l'on se trouvoit.

matiere que j'y traitois, étoit une matiere fort délicate, et qui demandoit beaucoup de savoir. Qu'il avoit autrefois enseigné la théologie, et qu'ainsi il devoit être instruit de cette matiere à fond. Qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif. Que ce dernier étoit absolument nécessaire, et entroit dans l'attrition ; au lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite, et qu'ainsi il justifioit par lui-même le pécheur ; mais que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'absolution du prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles auteurs scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'amour de Dieu, absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frere applaudissoit à chaque mot qu'il disoit, paroissant être enchanté de sa doctrine, encore plus de sa maniere de l'énoncer. Pour moi je suis demeuré dans le silence. Enfin lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit que j'avois été fort surpris, qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, et qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les Jésuites : ajoutant que ce seroit une chose bien étrange, si soutenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jésuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains, qui soutenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon épître, que pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu.

Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avois lû mon ouvrage, c'étoit six Jésuites des plus célèbres, qui m'avoient tous dit qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes vers. J'ai ajouté ensuite, que depuis peu j'avois eu l'honneur de réciter mon ouvrage à Monseigneur l'Archevêque de Paris, et à Monseigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient tous deux paru, pour ainsi dire, transportés. Qu'avec tout cela néanmoins, si sa révérence croyoit mon ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque, lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, et de trouver bon même que je lui répétaffe beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition ; et je lui ai lû mon épître très-posément, jettant au reste dans ma lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pû. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité qui l'a assez agréablement surpris, c'est à favoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage, que mettre en vers la doctrine qu'il venoit de nous débiter, et l'ai assuré que j'étois persuadé que lui même n'en disconviendrait pas. Mais pour en revenir au récit de ma piece, croiriez-

vous, Monsieur, que la chose est arrivée comme je l'avois prophétisé; qu'à la réserve des deux petits scrupules qu'il vous a dit, et qu'il nous a répété, qui lui étoient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en vers une matiere si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE, BENE, RECTE. *Cela est vrai. Cela est indubitable. Voilà qui est merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Répétez-moi encore cet endroit. Est-ce là ce que M. Racine m'a lu?* Il a été surtout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, et que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

*Cependant on ne voit que docteurs, même austères,
Qui les semant par tout s'en vont pieusement
De toute piété sapper le fondement, &c.*

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez point approuvés, et que mon frere trouve très-à-propos de rétablir. Les voici. C'est ensuite de ce vers :

*Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi,
Qui fait exactement ce que ma loi commande ;
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc ; et sûr, qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts.*

Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve.

*Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve ;
Et plus de votre coeur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.*

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le révérend pere, que sans une visite que, dans ce tems-là (1) Monsieur son frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir, que je ne lui eusse récité aussi les deux nouvelles épîtres de ma façon, que vous avez lûes au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à sa maison de campagne, et il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous pourrions l'y trouver seul. Vous voyez donc, Monsieur, que si je ne suis pas bon poëte, il faut que je sois bon récitateur. Après avoir quitté le pere de la Chaise, nous avons été voir le pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les loüanges ex-

(1) *Monsieur son frere.*] qui appartient aux Jésuites de la rue S. Antoine. Le révérend pere de la Chaise, qui l'avoit

(2) *A sa maison de campagne.*] A Mont-Loüis, maison à une demi-lieue de Paris, fort embellie, y passoit ordinairement toutes les semaines deux ou trois jours.

cessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, et m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit théologien avec qui j'eus une prise devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes. Que si sa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les Jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de Madame de afin que je lui en donne une autre, où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon coeur, et suis tout à vous.

A MONSIEUR
DE MAUCROIX.
LETTRE VIII.

LES choses hors de vrai-semblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, sont à peu près celles que vous avez devinées, je veux dire, que ce sont ces haïres, ces cilices et ces disciplines, dont on m'a assuré qu'il affligeoit fréquemment son corps, et qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ! La grace de Dieu ne se borne pas à des changemens ordinaires, et c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être repandue de la même sorte sur le pauvre M. Cassandre qui est mort tel qu'il a vécu, c'est à savoir très-misanthrope, et non-seulement haïssant les hommes, mais ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui, disoit-il, si le rapport qu'on m'a fait est véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût cru que de ces deux hommes, c'étoit M. de la Fontaine (1) qui étoit le vase d'élection ? Voilà, Mon-

(1) Ceux qui ont connu les derniers tems de sa vie. L'abyme immense de l'avenir, particulièrement M. de la Fontaine, assurent qu'il pensa sérieusement à se convertir dans lequel il étoit prêt d'entrer lui causoit de tems en

fiour, de quoi augmenter les réflexions sages et chrétiennes que vous me faites dans votre lettre, et qui me paroissent partir d'un coeur sincèrement persuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos ouvrages, j'ai déjà commencé à conférer le dialogue des orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroît extrêmement bien. La langue y est parfaitement écrite. Il n'y a rien de gêné, et tout y paroît libre et original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du sens que vous avez suivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, et vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoyera. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections ; car je doute sans cela que vous les puissiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conséquence que les autres. C'est à la page 6 de votre manuscrit, où vous traduisez, *Minimum inter tot ac tantæ locum obtinent imagines, ac tituli et statuae, quæ neque ipsa tamen negliguntur. Au prix de ces talens si estimables, qu'est-ce que*

tems de telles frayeurs, que ses amis crurent qu'il en perdrait la tête. Il se sentoit déchiré de cruels remords d'avoir prêté sa plume à tant de poésies licentieuses. Son dessein étoit de faire une réparation publique du scandale qu'il avoit causé ; et la veille de sa

mort, il répéta plusieurs fois que si le Seigneur vouloit bien lui prolonger la vie de quelques jours, il se feroit traîner dans un tombereau par les rues de Paris, afin que le monde sût combien il avoit en horreur les vers trop libres qu'il avoit eû le malheur de composer.

la noblesse et la naissance, qui pourtant ne sont pas méprisées. Il ne s'agit point à mon sens dans cet endroit de la noblesse ni de la naissance, mais des images, des inscriptions, et des Statues qu'on faisoit faire souvent à l'honneur des orateurs, et qu'on leur envoyoit chez eux. Juvenal parle d'un avocat de son tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cause qu'il en avoit une équestre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre dialogue, fait entendre clairement la même chose, lorsqu'il dit que *ces statues et ces images se sont emparées malgré lui de sa maison, AERA, et imagines quae etiam me nolente in domum meam irruerunt.* Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire sincèrement mon avis. Mais ce seroit dommage qu'un aussi bel ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les savans s'arrêtent, et qui pourroient donner occasion de le rayer. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, et je suis persuadé aussi-bien que vous, que M. Godeau est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, et qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe, en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer. Je

ne fai point s'il passera à la postérité : mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lû de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'étoit le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand poète. Mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail. Car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de pieces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui : mais il est plus négligé, et songe à le copier. Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire surtout par cet endroit. Plus les choses sont seches et mal-aisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement, et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimoit davantage, c'étoit ceux où je loue le Roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Les voici. C'est dans la premiere épître à Sa Majesté.

*Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.*

Virgile et Horace sont divins en cela, aussi-bien qu'Homere. C'est tout le contraire de nos poëtes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de-là ils ne sauroient plus s'exprimer, et ils tombent dans une secheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne fais pas si j'y ai réussi : mais quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. C'est ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle épître, que j'ai faite à propos de toutes les critiques qu'on a imprimées contre ma dernière satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes moeurs. J'y dis de quel pere et de quelle mere je suis né. J'y marque les degrés de ma fortune, comment j'ai été à la Cour, comment j'en suis sorti, les incommodités qui me sont survenues, les ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la piece n'a pas plus de cent trente vers. Elle n'a pas encore vu le jour, et je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en sont aussi frappés que d'aucun autre de mes ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approba-

(1) Dans une nouvelle épître.] L'épître X. à ses vers.

tion publique. Cela est dit en quatre vers que je veux bien vous écrire ici afin que vous me mandiez si vous les approuvez.

*Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue
A jetté sur ma tête avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de deux ans.*

Il me semble que la perruque est assez heureusement frondée dans ces quatre vers. Mais, Monsieur, à propos des petites choses qu'on doit dire en vers, il me paroît qu'en voilà beaucoup que je dis en prose, et que le plaisir que j'ai à vous parler de moi, me fait assez mal-à-propos oublier à vous parler de vous. J'espère que vous excuserez un poète nouvellement délivré d'un ouvrage. Il n'est pas possible qu'il s'empêche d'en parler, soit à droit, soit à tort.

Je reviens (1) aux pieces que vous m'avez mises entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne soit très-

(1) *Aux pieces que vous m'avez mises entre les mains.* C'étoient la *Vieillesse*, l'*Amitié*, et la *premiere Tusculane* de Cicéron, avec le dialogue de *Causis corruptae eloquentiae*. M. de Maucroix vouloit faire un volume de ces quatre traductions, et il les avoir données aux

réviseurs ordinaires pour avoir l'approbation et le privilege. M. Dubois, de l'Academie Française, qui de son côté avoit traduit les *Traités de la Vieillesse* et de l'*Amitié*, obtint des réviseurs qu'ils garderoient près d'un an le manuscrit de M. de Maucroix : et pendant ce tems

digne d'être imprimée. Je n'ai point vu les traductions des Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, qu'a faites aussi-bien que vous le dévot dont vous vous plaignez ; tout ce que je sai, c'est qu'il a eu la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les confessions de Saint Augustin, après Messieurs de Port-Royal ; et qu'étant autrefois leur humble et rampant écolier, il s'étoit tout-à-coup voulu ériger en maître. Il a fait une préface au-devant de sa traduction des Sermons de S. Augustin qui, quoiqu'assez bien écrite, est un chef-d'oeuvre d'impertinence et de mauvais sens. M. Arnould, un peu avant que de mourir, a fait contre cette préface une dissertation qui est imprimée. Je ne sai si on vous l'a envoyée : mais je suis sûr que si vous l'avez lûe, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre langue de plus beau ni de plus fort sur les matieres de rhétorique. C'est ainsi que toute la cour et toute la ville en ont jugé, et jamais ouvrage n'a été mieux réfuté que la préface du dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en se voyant si bien foudroyé. Cette dissertation est le pé-

là il fit imprimer le sien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans sa province contre la lenteur des réviseurs de Paris, apprit enfin le tour que M. Dubois lui avoir joué. C'est à ce sujet que M. Despréaux lui

dit ici, *le dévot dont vous vous plaignez*. Sa colere alla jusqu'à ne vouloir publier ensuite aucune de ces traductions. On n'a imprimé après sa mort que celle du dialogue de *Gausis*, &c.

multieme ouvrage de M. Arnauld, et j'ai l'honneur que c'est par mes loüanges que ce grand personnage a fini, puisque la lettre qu'il a écrite sur mon sujet à M. Perault est son dernier écrit. Vous savez sans doute ce que c'est que cette lettre qui me fait un si grand honneur, et M. le Verrier en a une copie qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déjà envoyée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extrême vieillesse, ait conservé toute cette vigueur d'esprit et de mémoire, qui paroît dans ces deux écrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter; la foiblesse de sa vûe ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble, Monsieur, que voilà une longue lettre. Mais quoi? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuil, m'a comme transporté à Rheims, où je me suis imaginé que je vous entretenois dans votre jardin, et que je vous revoyois encore, comme autrefois, avec tous ces chers amis que nous avons perdus, et qui ont disparu, *velut somnium surgentis*. Je n'espère plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, et n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser, et à déposer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de la plupart de nos Académiciens, gens assez comparables aux Hurons et aux Topinamboux, comme vous savez bien que je l'ai avancé dans mon épigramme: *Glio vint l'autre jour, &c.* J'ai supprimé cette épi-

gramme, et ne l'ai point mise dans mes ouvrages, parce qu'au bout du compte je suis de l'Académie, et qu'il n'est pas honnête de diffamer un corps dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette épigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir ; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret, et que ni vous ne la retiendrez par coeur, ni ne la montrerez à personne.

J'ai traité de Topinamboux

*Tous ces beaux censeurs, je l'avoue,
Qui de l'antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue.
Et l'Académie entre nous,
Souffrant chez soi de si grands fous,
Me semble un peu Topinamboué.*

C'est une folie, comme vous voyez : mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon coeur, et suis entièrement à vous,

DESPREAU.

L E T T R E

DE MONSIEUR

A R N A U L D,

DOCTEUR DE SORBONNE,

A M. P**. AU SUJET DE MA DIXIEME SATIRE.

L E T T R E IX. (1)

Vous pouvez être surpris, Monsieur, de ce que j'ai tant différé à vous faire réponse, ayant à vous remercier de votre présent, et de la maniere honnête dont vous me faites souvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous et Messieurs vos freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire votre lettre sans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis ensuite de la préface de votre apologie des femmes, me jetta dans un grand embarras, et me fit trouver cette

(1) Cette lettre fut écrite au mois de Mai 1694 peu de tems avant la mort de M. Arnauld; et c'est son dernier ouvrage. Il l'envoya ouverte à

un de ses amis à Paris, afin qu'il la fît lire à M. de Despréaux; et cet ami en garda une copie, avant que de la rendre à M. Perrault.

réponse plus difficile que je ne pensois. En voici la raison.

Tout le monde fait que M. Despréaux est de mes meilleurs amis, et qu'il m'a rendu des témoignages d'estime et d'amitié en toutes sortes de tems, Un de mes amis m'avoit envoyé sa dernière satire. Je témoignai à cet ami la satisfaction que j'en avois eue, et lui marquai en particulier, que ce que j'en estimois le plus, par rapport à la morale, c'étoit la manière si ingénieuse et si vive dont il avoit représenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes personnes les opéras et les romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'auteur de Saint-Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien sù de l'apologie des femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des pères et des mères, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du mariage par des motifs honnêtes et chrétiens; et j'y ai trouvé beaucoup de douceur et d'agrément dans les vers.

Mais ayant rencontré dans la préface diverses choses que je pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'a-

(1) De l'auteur de Saint-Paulin.] Dans la première édition de la Satire X. l'auteur avoit mis quatorze vers, contre

M. Perrault, auteur du poëme de Saint-Paulin. Mais ces vers ont été retranchés dans les éditions suivantes.

vois à faire. Enfin je me suis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'espérance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve et cordiale sincérité que les chrétiens doivent pratiquer envers leurs amis.

La première chose que je n'ai pu approuver, c'est que vous ayez attribué à votre adversaire cette proposition générale : *Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens* ; et que vous ayez conclu, que parce qu'Horace et Juvenal ont déclamé contre les femmes d'une manière scandaleuse, il avoit pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose. Vous l'accusez donc d'avoir déclamé contre les femmes, d'une manière scandaleuse, et en des termes qui blessent la pudeur, et de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace et de Juvenal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa préface, qu'il n'appréhende pas que les femmes s'offensent de sa satire, il ajoute, qu'une chose au moins dont il est certain qu'elles le loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matière aussi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur. C'est ce que vous-même, Monsieur, avez rapporté de lui dans votre préface, et ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles : *Quelle erreur ! Est-ce que des héros à voix luxurieuse, des morales lubriques, des rendez-*

vous chez la Cornu, et les plaisirs de l'enfer qu'on goûte en paradis, peuvent se présenter à l'esprit, sans y faire des images dont la pudeur est offensée ?

Je vous avoue, Monsieur, que j'ai été extrêmement surpris de vous voir soutenir une accusation de cette nature contre l'auteur de la satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous rapportez soient des termes deshonnêtes, et qui blessent la pudeur ; et la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matière de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous-même, quand vous avez dit : *Que les anciens poètes enseignoient divers moyens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les chrétiens, et des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible et de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit. Ce n'est donc point par-là qu'on doit juger si un mot est deshonnête ou non.

On peut voir sur cela une lettre de Cicéron à Papirius Poetus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas, *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi,* qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les philosophes étoient partagés ; s'il y a des paroles qu'on

doive regarder comme malhonnêtes, et dont la modestie ne permette pas que l'on se serve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : Il rapporte leurs raisons. Ils disoient que l'obscénité, pour parler ainsi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choses : Qu'elle n'étoit point dans les mots, puisque plusieurs mots étant équivoques, et ayant diverses significations, ils ne passioient point pour deshonnêtes, selon une de leurs significations, dont il apporte plusieurs exemples : Qu'elle n'étoit point aussi dans les choses ; parce que la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les personnes les plus modestes ne faisoient point de difficulté, de se servir : Comme, dit-il, personne ne se blessoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat* : au lieu que si on se fût servi d'un autre mot que Cicéron laisse sous-entendre, et qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tulisset*, personne ne l'auroit pû souffrir.

Il est donc constant, selon tous les philosophes, et les Stoïciens-mêmes, que les hommes sont convenus, que la même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur ; et qu'étant exprimée par d'autres, elle la blesseroit. Car les Stoïciens-mêmes demeuroient d'accord de cette sorte de convention : mais la croyant déraisonnable, ils soutenoient qu'on n'étoit point obligé de la suivre. Ce qui leur faisoit dire, *nihil esse obscenum, nec in verbo, nec*

in re; et que le Sage appelloit chaque chose par son nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens est insoutenable, et qu'elle est contraire à Saint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots sales, il faut nécessairement reconnoître que la même chose se peut être exprimée par de certains termes qui seroient fort deshonnêtes; mais qu'elle peut aussi être exprimée par de certains termes qui ne le sont point du tout au jugement de toutes les personnes raisonnables. Que si on veut en savoir la raison, que Cicéron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penser*, première partie, chapitre 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison, il est certain que dans toutes les langues policées, car je ne fais pas s'il en est de même des langues sauvages, il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardés comme deshonnêtes, et dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur: et qu'il y en a d'autres qui signifiant la même chose ou les mêmes actions, mais d'une manière moins grossière, et, pour ainsi dire, plus voilées, n'étoient point censés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossièrement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pu parler, quelque nécessité qu'on

en eût, pour en donner de l'horreur et pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vu que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, et *la morale lubrique de l'opéra*. Ce que l'on peut dire de ces mots *luxurieux* et *lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux : ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une satire. Mais il est inouï qu'ils aient jamais été pris pour des mots deshonnêtes et qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot *luxurieux* dans les commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vue que l'auteur de la satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pu faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même *des plaisirs de l'enfer goûtés en paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. *C'est*, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne développent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la satire, qui est la fin de la fausse dévote :

*Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
 Encore est-ce beaucoup, si ce guide imposteur,
 Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme,
 Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinosisme,
 Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
 Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.*

N'est-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples ? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un directeur hypocrite, qui aidé du démon fait goûter des plaisirs criminels, dignes de l'enfer, à une malheureuse qu'il auroit feint de conduire en paradis. *Mais*, dites-vous, *l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroyablement.* Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoiqu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux qui, comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revêtues de termes honnêtes, comme elles le sont dans la satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui, bien loin de porter au vice, est un puissant moyen d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la satire, sans que l'imagination en soit salie, à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par

une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuir, selon cette belle parole de Tertullien, si ma mémoire ne me trompe : *Spiritualia nequitiae non amicâ conscientiâ, sed inimicâ scientiâ novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du pere Bouhours qui s'est avisé de condamner tous les traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac, Abraham engendra Isaac*; parce, dit-il, que ce mot *engendra*, falit l'imagination. Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages et modestes ne font point de ces sortes de réflexions qui banniroient de notre langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir, d'user du mariage, de consommer le mariage*, et plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hébreux loüeroient la chasteté de la langue sainte dans ces façons de parler, *Adam connut sa femme, et elle enfanta Caïn*. Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa femme*, que l'imagination n'en soit salie? Saint Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la I. Epître aux Corinthiens, chapitre VI. *Ne savez-vous pas, dit-il, que vos corps sont les membres de Jesus-Christ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres pour en faire les membres d'une prostituée? A Dieu ne plaise. Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée devient un même corps avec*

elle ? Car ceux qui étoient deux ne sont plus qu'une même chair, dit l'Ecriture : mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuyez la fornication. Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient rougir, si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffrir point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur, l'idée qu'on en peut prendre, est accompagnée d'une idée d'exécration, qui non-seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée, mais qui fait de plus que les chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les fidèles. Mais veut-on savoir ce qui peut être un sujet de scandale aux foibles ? C'est quand un faux délicat leur fait appréhender une faleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissés dans leur simplicité. Vous voyez donc, Monsieur, que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à votre adversaire qu'il avoit eu tort de se vanter, *qu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot, qui pût blesser le moins du monde la pudeur.*

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine, Monsieur, c'est que vous blâmiez dans votre préface les endroits de la satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifiants, et les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs et à l'honnêteté publique.

J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avoue, de ces vers de la page sixieme.

- ‘ L'épouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
- ‘ Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
- ‘ Aux lois de son devoir regle tous ses desirs.
- ‘ Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
- ‘ Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
- ‘ Elle conservera sa premiere innocence ?
- ‘ Par toi-même bien-tôt conduite à l'opera,
- ‘ De quel air penses-tu que ta sainte verra
- ‘ D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
- ‘ Ces danses, ces héros à voix luxurieuses ;
- ‘ Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
- ‘ Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,
- ‘ Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul Dieu su-
- ‘ prême,
- ‘ On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :
- ‘ Qu'on ne sauroit trop-tôt se laisser enflammer,
- ‘ Qu'on n'a reçu du Ciel un coeur que pour aimer ;
- ‘ Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
- ‘ Que Lulli réchauffa des sons de sa musique ?
- ‘ Mais de quels mouvemens dans son coeur excités
- ‘ Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?

On trouvera quelque chose de semblable dans un livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des payens mêmes, combien c'est une chose per-

nicieuse de faire un Dieu de l'amour, et d'inspirer aux
 jeunes personnes qu'il n'y a rien de plus doux que
 d'aimer. Permettez-moi, Monsieur, de rapporter ici
 ce qui est dit dans ce livre, qui est assez rare. ' Peut-
 ' on avoir un peu de zele pour le salut des ames ,
 ' qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une
 ' infinité de personnes, les romans, les comédies et les
 ' opera ? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement
 ' de n'y rien mettre qui soit grossièrement deshonnête :
 ' mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître l'amour
 ' comme la chose du monde la plus charmante et la
 ' plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner
 ' une grande pente à cette malheureuse passion. Ce
 ' qui fait souvent de si grandes plaies, qu'il faut une
 ' grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Payens
 ' mêmes ont reconnu combien cela pouvoit causer de
 ' désordres dans les mœurs. Car Cicéron ayant rap-
 ' porté les vers d'une comédie, où il est dit que l'a-
 ' mour est le plus grand des Dieux (ce qui ne se dit
 ' que trop dans celles de ce tems-ci) il s'écrie avec
 ' raison : O la belle réformatrice des mœurs que la
 ' poësie, qui nous fait une divinité de l'amour, qui est
 ' une source de tant de folies et de déreglemens hon-
 ' teux ! Mais il n'est pas étonnant de lire de telles choses
 ' dans une comédie : puisque nous n'en aurions aucune,
 ' si nous n'approuvions ces désordres.' *De comoedia*
loquor, quae, si haec flagitia non approbaremus, nulla
esset omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'auteur de la satire, et en quoi il est le plus louable, c'est d'avoir représenté avec tant d'esprit et de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes moeurs les vers de l'opera, qui roulent tout sur l'amour, chantés sur des airs, qu'il a eu grande raison d'appeler *luxurieux*, puisqu'on ne sauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les passions, et à faire entrer dans les coeurs *la morale lubrique* des vers. Et ce qu'il y a de pis, c'est que le poison de ces chansons lascives ne se termine pas au lieu où se jouent ces pieces, mais se répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les apprendre par coeur, et se font un plaisir de les chanter par tout où ils se trouvent.

Cependant, Monsieur, bien loin de reconnoître le service que l'auteur de la satire a rendu par là au public, vous voudriez faire croire que c'est pour donner un coup de dent à Monsieur Quinault, auteur de ces vers de l'opera, qu'il en a parlé si mal : et c'est dans cet endroit-là même, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur est offensée.

Ce qui m'a aussi beaucoup plu dans la satire, c'est ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des romans. Trouvez bon, Monsieur, que je le rapporte encore ici.

‘ Supposons toutefois, qu'encore fidele et pure,

‘ Sa vertu de ce choc revienne sans blessure ;

‘ Bien-tot dans ce grande monde, où tu vas l’entraîner,
 ‘ Au milieu des écueils qui vont l’environner,
 ‘ Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
 ‘ Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?
 ‘ Que toujours insensible aux discours enchanteurs
 ‘ D’un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
 ‘ Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
 ‘ D’abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
 ‘ Recevant ses amans sous le doux nom d’amis,
 ‘ S’en tenir avec eux aux petits soins permis :
 ‘ Puis, bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre,
 ‘ Naviger à souhait, tout dire, et tout entendre.
 ‘ Et ne présume pas que Vénus, ou Satan,
 ‘ Souffre qu’elle en demeure aux termes du roman.
 ‘ Dans le crime il suffit qu’une fois on débute,
 ‘ Une chute toujours attire une autre chute.
 ‘ L’honneur est comme une isle escarpé et sans bords ;
 ‘ On n’y peut plus rentrer dès qu’on en est dehors.’

Peut-on mieux représenter le mal que sont capables
 de faire les romans les plus estimés : et par quels dé-
 grés insensibles ils peuvent mener les jeunes gens qui
 s’en laissent empoisonner, bien loin au de-là des termes
 du roman, et jusqu’aux derniers défordres ? Mais
 parce qu’on y a nommé la Clélie, il n’y a presque rien
 dont vous fassiez un plus grand crime à l’auteur de la
 satire. ‘ Combien, dites-vous, a-t-on été indigné
 ‘ de voir continuer son acharnement sur la Clélie ?

‘ L’estime qu’on a toujours faite de cet ouvrage, et
‘ l’extrême vénération qu’on a toujours eue (1) pour
‘ l’illustre personne qui l’a composé, ont fait soulever
‘ tout le monde contre une attaque si souvent et si in-
‘ utilement répétée. Il paroît bien que le vrai mérite
‘ est bien plutôt une raison pour avoir place dans ses
‘ fatires, qu’une raison d’en être exempt.’

Il ne s’agit point, Monsieur, du mérite de la personne qui a composée la Clélie, ni de l’estime qu’on a fait de cet ouvrage. Il en a pû mériter pour l’esprit, pour la politesse, pour l’agrément des inventions, pour les caractères bien suivis, et pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les romans : mais enfin c’est un roman ; c’est tout dire. Le caractère de ces pieces est de rouler sur l’amour, et d’en donner des leçons d’une maniere ingénieuse, et qui soit d’autant mieux reçûe, qu’on en écarte plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossièrement contraire à la pureté. C’est par-la qu’on va insensiblement jusqu’au bord du précipice, s’imaginant qu’on n’y tombera pas, quoiqu’on y soit déjà à demi tombé par le plaisir qu’on a pris à se remplir l’esprit et le coeur de la douceuse morale qui s’enseigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu’il

(1) Pour l’illustre personne qui l’a composé.] Mademoiselle de Scuderi.

vous plaira, que cet ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feue Madame la Princesse de Conti et Madame de Longueville ayant su que M. Despréaux avoit fait (1) une piece en prose contre les romans, où la Clélie n'étoit pas épargnée ; comme ces princesses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses, elles lui firent dire qu'elles seroient bien aises de la voir. Il la leur recita ; et elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignèrent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait est, qu'un abbé de grand mérite, et qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, se résolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoissance de cause ; et le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux princesses. Plus on estime l'illustre personne à qui on attribue cet ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces princesses, et qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois, lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les amis de (2) M. de Gomberville,

(1) *Une piece en prose contre les romans.*] C'est le dialogue qui est dans ce volume.

(2) *M. de Gomberville.*] Martin le Roi, sieur de Gom-

berville, de l'académie Française. Outre son *Polexandre*, il a composé encore deux autres romans, savoir *la Cytherée*, et *la Jeune Alciane*.

qui avoit aussi beaucoup de mérite, et qui a été un des premiers académiciens, savent que ç'a été sa disposition à l'égard de son Palexandre, et qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit l'auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on n'y reprenne ce que les regles de la piété Chrétienne font y trouver de réprehenfible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avoue, ce qui est dit dans la Satire contre un misérable Directeur, qui feroit passer sa dévotion du Quiétisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déjà vu que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, Monsieur, de faire sur cela de sérieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre préface, que ' dans ' cette dispute entre vous et M. Despréaux, il s'agit ' non-seulement de la défense de la vérité, mais encore des bonnes mœurs et de l'honnêteté publique.' Permettez-moi, Monsieur, de vous demander si vous n'avez point sujet de craindre que ceux qui compareroient ces trois endroits de la satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portés à juger que c'est plutôt de son côté que du vôtre, qu'est la défense des bonnes mœurs et de l'honnêteté publique. Car ils voyent du côté de la satire ; 1. Une très-juste et très-Chrétienne

condamnation des vers de l'opera, soutenus par les airs efféminés de Lulli. 2. Les pernicioeux effets des romans, représentés avec une force capable de porter les peres et les meres qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. Le paradis, le démon, et l'enfer, mis en oeuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voilà, diront-ils, comme la fatire de M. Despréaux est contraire aux bonnes moeurs et à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre préface, 1. Ces mêmes vers de l'opera, jugés si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, Monsieur, sujet de croire qu'il n'ont été blâmés par M. Despréaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en est l'auteur ; 2. Un si grand zele pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choses que vous blâmiez plus fortement dans l'auteur de la fatire, que de n'avoir pas eu pour cet ouvrage assez de respect et de vénération ; 3. Un injuste reproche que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux directeur. En vérité, Monsieur, je ne sai si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Despréaux, paroît appuyé sur un fondement bien foible. Vous prétendez que sa fatire est contraire aux bonnes moeurs, et vous n'en donnez pour preuve que deux en-

droits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son ami,

- ' Quelle joie, &c.
- ' De voir autour de soi croître dans sa maison
- ' De petits citoyens, dont on croit être père ? '

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

- ' On peut trouver encor quelques femmes fideles.
- ' Sans doute, et dans Paris, si je fai bien compter,
- ' Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.'

Vous dites sur le premier ; ' Qu'il fait entendre par
' là qu'un homme n'est gueres fin ni gueres instruit des
' choses du monde, quand il croit que ses enfans sont
' ses enfans : ' et vous dites sur le second : ' Qu'il fait
' aussi entendre, que selon son calcul et le raisonne-
' ment qui en résulte, nous sommes presque tous des
' enfans illégitimes.'

Plus une accusation est atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'auteur de la satire, d'avoir fait entendre ' qu'un
' homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans
' de sa femme sont ses enfans, et qu'il n'y a que trois
' femmes de bien dans une ville, où il y en a plus de

‘ deux cens mille.’ Cependant, Monsieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j’ai rapportés. Mais il vous étoit aisé de remarquer que l’auteur de la satire a clairement fait entendre, qu’il n’a parlé qu’en riant dans ces endroits, et sur tout dans le dernier. Car il n’entre dans le sérieux, qu’à l’endroit où il fait parler Alcippe en faveur du mariage, qui commence par ces vers :

‘ Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,&c.’

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les payens n’ont point connue, et que Saint Paul nous a enseignée ; *Qui se non continet, nubat ; melius est nubere, quàm uri.*

‘ L’hyméné est un joug ; et c’est ce qui m’en plaît,

‘ L’homme en ses passions toujours errant sans guide,

‘ A besoin qu’on lui mette et le mors et la bride,

‘ Son pouvoir malheureux ne sert qu’à le gêner ;

‘ Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.’

Que répond le poète à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? il l’approuve au contraire en ces termes :

‘ Ha, bon ! voilà parler en docte Janséniste,

‘ Alcippe, et sur ce point si savamment touché,

‘ Desmâres, dans S.Roch, n’auroit pas mieux prêché.’

Et c'est ensuite qu'il témoigne qu'il va parler sérieusement et sans raillerie.

‘ Mais c'est trop t'insulter, quittons la raillerie ;

‘ Parlons sans hyperbole, et sans plaisanterie.’

Peut-on plus expressément marquer que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris, n'étoit que pour rire, des hyperboles si outrées ne se disent qu'en badinant. Et vous-même, Monsieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, ‘ Que pour deux ou trois femmes dont le crime est avéré, on ne doit pas les condamner toutes.’

De bonne foi, croyez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui soient diffamées par leur mauvaise vie : mais une preuve évidente, que l'auteur de la satire n'a pas crû qu'il y eût si peu de femmes fidelles, c'est que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aient pour leur caractère l'infidélité ; si ce n'est que dans celui de la fausse dévote, il dit seulement que son directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui est de ces termes, ‘ dont on croit être pere ;’ il n'est pas vrai qu'ils fassent entendre ‘ qu'un mari n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.’ Car outre que l'auteur parle là en badinant, ils ne disent au fond que ce qui est marqué par cette regle de

Droit : *Pater est quem nuptiae demonstrant* ; c'est-à-dire, que le mari doit être regardé comme le pere des enfans nés dans son mariage, quoique cela ne soit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de passer pour peu fin, et pour peu instruit des choses du monde, qu'il n'est pas le pere des enfans de sa femme ? C'est tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'est pas, sans faire un jugement téméraire très-criminel contre son épouse.

Cependant, Monsieur, comme c'est de ces deux endroits, que vous avez pris sujet de faire passer la satire de M. Despréaux pour une déclamation contre le mariage, et qui bleffoit l'honnêteté et les bonnes moeurs, jugez si vous l'avez pu faire sans bleffer vous-même la justice et la charité.

Je trouve dans votre préface deux endroits très-propres à justifier la satire, quoique ce soit en la blâmant. L'un est ce que vous dites en la page cinquieme, ' que tout homme qui compose une satire, doit avoir pour but d'inspirer une bonne morale ; et qu'on ne peut, sans faire tort à M. Despréaux, présumer qu'il n'a pas eu ce dessein.' L'autre, est la réponse que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la préface de sa satire, ' que les femmes ne seront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette satire contre leurs défauts, que des satires que les prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.'

Vous avoiez qu'on peut comparer les satires avec les prédications, et qu'il est de la nature de toutes les deux de combattre les vices : mais que ce ne doit être qu'en général, sans nommer les personnes. Or M. Despréaux n'a point nommé les personnes, en qui les vices qu'il décrit, se rencontroient ; et on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne soient de véritables vices. On le peut donc louer avec raison d'avoir travaillé à inspirer une bonne morale ; puisque c'en est une partie, de donner de l'horreur des vices, et d'en faire voir le ridicule. Ce qui souvent est plus capable que les discours sérieux, d'en détourner plusieurs personnes, selon cette parole d'un Ancien,

Ridiculum acri

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Et ce seroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'est point contenté dans son quatrieme portrait, de combattre l'avarice en général, l'ayant appliquée à deux personnes connues. Car ne les ayant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne sût déjà. Or comme ce seroit porter trop loin cette prétendue regle de ne point nommer les personnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux prédicateurs de se servir quelquefois d'histoires connues de tout le monde pour porter plus efficacement leurs auditeurs à fuir de certains vices ; ce

feroit auffi en abuser que d'étendre cette interdiction jufqu'aux auteurs de fatires.

Ce n'est point auffi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Despréaux a encore nommé les perfonnes dans cette dernière fatire, et d'une manière qui a déplû aux plus enclins à la médifance. Et toute la preuve que vous en donnez, eft qu'il a fait revenir fur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, et plusieurs autres : *ce qui eft*, dites-vous, *la chose du monde la plus ennuyeuse et la plus dégoûtante*. Pardonnez-moi fi je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agiffoit de favoir, fi M. Despréaux n'avoit point contribué à inspirer une bonne morale, en blâmant dans fa fatire les mêmes défauts que les prédicateurs blâment dans leurs sermons. Vous aviez répondu que pour inspirer une bonne morale, soit par les fatires, soit par les sermons, on doit combattre les vices en général, fans nommer les perfonnes. Il falloit donc montrer, que l'auteur de la fatire avoit nommé les femmes, dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne font pas des noms de femmes, mais de poètes. Ils ne font donc pas propres à montrer que M. Despréaux, combattant différens vices des femmes, ce que vous avoüez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médifance, en nommant des femmes particulieres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despréaux justifié selon vous-même sur le sujet des femmes, qui est le capital de sa satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médisance à l'égard des poètes.

C'est ce que je vous avoue ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a cru jusques ici, qu'un auteur pouvoit écrire contre un autre auteur, remarquant les défauts qu'il croyoit avoir trouvés dans ses ouvrages, sans passer pour médisant, pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, et sans le chicaner, lors sur-tout qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le pere Goulu, Général des Feuillans, publia, il y a plus de soixante ans, deux volumes contre les lettres de M. de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde ; le public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac, les autres pour le Feuillant : mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus ce reproche à Javerfac, qui avoit écrit contre l'un et contre l'autre. Les guerres entre les auteurs passent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la critique de ce qui regarde la littérature, la grammaire, la poésie, l'éloquence ; et que l'on n'y mêle point de calomnies et d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despréaux à l'égard de tous les poètes qu'il a nommés dans ses satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras et autres, sinon d'en dire son jugement, et d'avertir le public que ce ne sont pas des modèles à imiter ? Ce qui peut être de quelque

utilité pour faire éviter leurs défauts, et peut contribuer même à la gloire de la nation, à qui les ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits ; comme au contraire, c'a été un deshonneur à la France d'avoir fait tant d'estime des pitoyables poësies de Ronfard.

Celui dont M. Despréaux a le plus parlé, c'est M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ? Il en rend lui-même compte au public dans sa neuvieme satire.

‘ Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme ?

‘ Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme.

‘ Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.

‘ Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.

‘ Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

‘ Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?

‘ En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux

‘ Distilé sur sa vie un venin dangereux ?

‘ Ma muse en l'attaquant, charitable et discrete,

‘ Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.

‘ Qu'on vante en lui la foi, l'honneur ; la probité ;

‘ Qu'on prise sa candeur, et sa civilité ;

‘ Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere ;

‘ On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.

‘ Mais que pour un modele on montre ses écrits,

‘ Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;

‘ Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,

‘ Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire.’

Cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit être médisant, que de taxer de médisance celui qui n'en feroit pas coupable. Or si on prétendoit que Monsieur Despréaux s'en fût rendu coupable, en disant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil et officieux, n'étoit pas un fort bon poète, il lui feroit bien aisé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces vers de ce grand poète sur la belle Agnès.

' On voit hors des deux bouts de ses deux courtes
' manches,
' Sortir à découvert deux mains longues et blanches,
' Dont les doigts inégaux, mais tout ronds et menus,
' Imitent l'embonpoint des bras ronds et charnus.

Enfin, Monsieur, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Despréaux dans vos vers; ' Qu'il
' croit avoir droit de maltraiter dans ses satires ce qu'il
' lui plaît; et que la raison a beau lui crier sans cesse,
' que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui
' ce que nous ne voudrions pas qu'il nous soit fait à
' nous-mêmes; cette voix ne l'emeut point.' Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle et le Jonas pour de méchans poèmes, pourquoi ne le seriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son ode Pindarique, qui paroît avoir été si estimée, que

(1) trois des meilleurs poètes Latins de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids et deux mesures. Je vous supplie, Monsieur, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du public ; et quand il s'est déclaré hautement pour un auteur, ou pour un ouvrage, on ne peut gueres le combattre de front, et le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en font un grand exemple ; et on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre adversaire.

- ‘ En vain contre le Cid un ministre se ligue :
- ‘ Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue ;
- ‘ L'Académie en corps a beau le censurer,
- ‘ Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par-là, Monsieur, de ce que vous devez espérer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les ouvrages de Monsieur Despréaux dans votre préface.

(1) *Trois des meilleurs poètes Latins.*] Messieurs Rollin, Lenglet, et de Saint-Remi.

Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les provinces, et même dans tous les pays étrangers où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons connoisseurs trouvent le même esprit, le même art, et les mêmes agrémens dans ses autres pieces que dans ses satires. Je ne fai donc, Monsieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne feroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere si opposée au jugement du public ? Avez-vous cru, que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque poëte, doit être pris pour médisance, on applaudiroit à ce que vous dites, ' Que ce ne sont ' que ses médisances qui ont fait rechercher ses ouvrages avec tant d'empressement. Qu'il va toujours ' terre à terre, comme un corbeau, qui va de charogne ' en charogne. Que tant qu'il ne fera que des satires ' comme celles qu'il nous a données, Horace et Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié ' des bonnes choses qu'il y aura mises. Que Chapelain, ' Quinault, Cassagne, et les autres qu'il y aura nommés, prétendront aussi qu'une partie de l'agrément ' qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on se plaît d'y voir tournés en ridicule. ' Que la malignité du coeur humain, qui aime tant la ' médisance et la calomnie, parce qu'elles élèvent secrètement celui qui lit, au-dessus de ceux qu'elles ' rabaisissent ; dira toujours que c'est elle qui fait trou-

‘ ver tant de plaisir dans les ouvrages de M. Despréaux, &c.

Vous reconnoissez donc, Monsieur, que tant de gens qui lisent les ouvrages de M. Despréaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n’avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du coeur humain, qui aime la médifance et la calomnie, c’est attribuer cétte méchante disposition à tout ce qu’il y a de gens d’esprit à la Cour et à Paris.

Enfin, vous devez attendre qu’ils ne seront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorsque vous prétendez que M. Despréaux a si peu réüssi, quand il a voulu traiter des sujets d’un autre genre que ceux de la satire, qu’il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d’autres ouvrages.

Il y a d’autres choses dans votre préface que je voudrois que vous n’eussiez point écrites : mais celles-là suffissent pour m’acquiter de la promesse que je vous ai faite d’abord de vous parler avec la sincérité d’un ami chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux personnes qui font toutes deux profession de l’aimer. Que ne donneroie-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d’honneur, que vous m’apprenez n’y avoir pas réüssi ? Mais mon éloignement ne m’en laisse gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, Monsieur,

est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un et à l'autre cet esprit de charité et de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part et d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'est de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande ' de nous supporter les uns les autres, chacun remettant à son frere le sujet de plainte ' qu'il pouvoit avoir contre lui, et nous entrepardon- ' nant, comme le Seigneur nous a pardonné.' On ne trouve point d'obstacle à entrer dans des sentimens d'union et de paix, lorsqu'on est dans cette disposition. Car l'amour propre ne regne point où regne la charité ; il n'y a que l'amour propre qui nous rende pénible la connoissance de nos fautes, quand la raison nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à soi-même, et vous serez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon coeur, et suis très sincèrement,

MONSIEUR,

Votre très-humble

et très-obéissant Serviteur,

A. ARNAULD,

R E M E R C I M E N T

A
M. A R N A U L D,

SUR SA LETTRE A M. PERRAULT,

Où il prend la défense de M. Despréaux.

L E T T R E X.

JE ne saurois, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnaissance de la bonté que vous avez eue de vouloir bien permettre qu'on me montrât la lettre que vous avez écrite à M. Perrault sur ma dernière satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un si grand plaisir ; et quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne saurois plus lui en vouloir de mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable apologie. Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre : mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincèrement votre ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis : et c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de tous vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, et que

j'estime et honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, et ils y séjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission, et l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La vérité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie, et de l'étendue de vos connoissances. Mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualités ; et que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre ame, et la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris. Car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des lettres au Provincial, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage de prose, qui soit en notre langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaise, que je révere de bonne foi, et à qui j'ai en effet tout récemment encore une très grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la chanoinie de la Sainte-Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté pour mon frere le Doyen de Sens. Mais,

Monſieur, pour revenir à votre lettre, je ne ſai pas pour-
quoi les amis de M. Perrault reſuſent de la lui mon-
trer. Jamais ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les
yeux, et à lui inſpirer l'eſprit de paix et d'humilité,
dont il a beſoin auſſi bien que moi. Une preuve de ce
que je diſ, c'eſt qu'à mon égard, à peine en ai-je eu
fait la lecture, que frappé des ſalutaires leçons que vous
nous y faites à l'un et à l'autre, je lui ai envoyé dire
qu'il ne tiendrait qu'à lui que nous ne fuſſions bons a-
mis : que s'il vouloit demeurer en paix ſur mon ſujet,
je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût ſe cho-
quer ; et lui ai même fait entendre que je le laiſſerois
tout à ſon aïſe faire, s'il vouloit, un monde renverſé du
Parnaffe, en y plaçant les Chapelains et les Cotins, au-
deſſus des Horaces et des Virgiles. Ce ſont les paroles
que M. Racine et M. l'Abbé Tallemant lui ont portées
de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord,
et a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes ou-
vrages une eſtime et une admiration, que franchement
je ne lui ſaurois promettre ſans trahir la raiſon et ma
conſcience. Ainſi nous voilà plus brouillés que jamais,
au grand contentement des rieurs qui étoient déjà fort
affligés du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je
ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine.
Mais pour vous montrer que ce n'eſt pas de moi que la
rupture eſt venue, c'eſt qu'en quelque lieu que vous
ſoyez, je vous déclare, Monſieur, que vous n'avez qu'à
me mander ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour par-

venir à un accord, et je l'exécuterai ponctuellement ; sachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste et de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au traité que je ferai. Cette condition est que votre lettre verra le jour, et qu'on ne me privera point, en la supprimant, du plus grand honneur que j'aye reçu en ma vie. Obtenez cela de vous et de lui, et je lui donne sur tout le reste carte blanche. Car pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses écrits, je vous prie, Monsieur, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-dessus. Voici une liste des principaux ouvrages qu'on veut que j'admire. Je suis fort trompé si vous en avez jamais lû aucun.

Le conte de Peau d'Asne, et l'histoire de la Femme au nez de boudin, mis en vers par M. Perrault de l'Académie Française.

La métamorphose d'Orante en miroir.

L'Amour Godenot.

Le labyrinthe de Versailles, ou les maximes d'amour et de galanteries, tirées des fables d'Esopé.

Elégie à Iris.

La procession de Sainte-Genevieve.

Paralleles des Anciens et des Modernes, où l'on voit la poésie portée à son plus haut point de perfection dans les opera de M. Quinault.

Saint-Paulin, poème héroïque.

Réflexions sur Pindare, où l'on enseigne l'art de ne point entendre ce grand poète.

Je ris, Monsieur, en vous écrivant cette liste, et je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous supplie de croire que l'offre que je vous fais est très-sérieuse, et que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous répons, puisque vous prenez si grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault le medecin, qu'à la premiere édition qui paroîtra de mon livre, il y aura dans la préface un article exprès en faveur de ce medecin, qui sûrement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'observatoire, ni l'arc de triomphe, comme on le prouvera dans peu démonstrativement : mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de mérite, grand physicien, et ce que j'estime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je fasse du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puisque cela n'est plus nécessaire. En effet, pour ce qui est de ses écrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis sont persuadés que je n'ai déjà que trop employé de papier dans mes Réflexions sur Longin, à réfuter des ouvrages si pleins d'ignorance et si indignes d'être réfutés. Et pour ce qui regarde ses critiques sur mes moeurs et sur mes ouvrages, le seul bruit, ajoutent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, est suffisant pour me mettre à couvert de ses invectives. J'avoue qu'ils ont raison. La vérité est pourtant, que

pour rendre ma gloire complète, il faudroit que votre lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour en obtenir de vous le consentement ? Faut-il se dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault ? Faut-il se mettre à genoux devant lui ? Faut-il lire tout Saint-Paulin ? Vous n'avez qu'à dire : rien ne me sera difficile. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

TOME II.

U

ÉPIGRAMME LVII. (1)

Contre les Sieurs Boyer et de la Chapelle.

II FE 69

J'Approuve que chez vous, Messieurs, on examine
Qui, du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudissemens.

Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un tems,
La question n'est pas moins belle,
Qui du fade (2) Boyer ou du sec la Chapelle
Excita plus de sifflemens.

(1) Cette épigramme est sûrement de M. Boileau, quoiqu'elle ne se trouve dans aucune édition de ses oeuvres. Peut-être ne l'a-t-il jamais fait imprimer par quelque raison de menagement pour M. de la Chapelle. Celui-ci s'appelloit Jean de la Chapelle. Il est l'auteur

des amours de Catulle et de Tibulle, et de 48 lettres d'un Suisse, à un François, sur les intérêts des Princes et nations de l'Europe.

*Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur,
Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.*

(2) Boyer.] Il est connu dans les oeuvres de M. Boileau par les vers 34 et 35. du IV. Chant du Lutrin.

L'épigramme et les deux vers se servent de commentaire, et

l'on y reconnoît le même génie et le même style.

EPI T A P H E (1)

D E

MONSIEUR RACINE.

D. O. M.

A LA GLOIRE (2)

D E D I E U

Très-bon et très-grand.

HIC jacet nobilis vir
JOANNES RACINE,
Franciae thesauris prae-
fectus, Regi à secretis at-
que à cubiculo, necnon u-
nus è quadraginta Gal-
licanae Academiae viris;
qui postquam tragoedia-
rum argumenta diù cum
ingenti hominum admira-
tione tractasset, musas tan-
dem suas uni Deo conse-

Ci gist Messire JEAN RA-
CINE, Trésorier de
France, Secrétaire du Roi,
Gentilhomme de la Cham-
bre, et l'un des quaranté
de l'Académie Françoisé.
Il s'appliqua long-tems à
composer des tragédies qui
firent l'admiration de tout
le monde. Mais enfin il
quitta ces sujets profanes;
pour ne plus employer son

(1) Cette épitaphe, où M.
Despréaux a si bien observé les
regles de cette noble et éle-
gante simplicité qu'il a établies
dans son discours sur les in-
scriptions, parût imprimée en
Latin pour la première fois
(avec des fautes) en 1703. dans
le Nécrologe de l'abbaye de

Notre-Dame de Port-Royal es
Champs.

(2) On a tout lieu de croire
que M. Despréaux est lui-
même auteur de cette traduc-
tion. Ce qu'il y a de certain, c'est
que les Religieuses de Port-
Royal la tenoient de sa main;

esprit et sa plume qu'à louer celui, qui seul mérite nos louanges. Les engagements de son état et la situation de ses affaires le tinrent attaché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes il fut remplir tous les devoirs de la piété et de la religion chrétienne. Le Roi Louis le Grand le choisit lui, et un de ses intimes amis, (1) pour écrire l'histoire et les événemens admirables de son regne. Pendant qu'il travailloit à cet ouvrage, il tomba dans une longue et grande maladie, qui le retira de ce lieu de misères, pour l'établir dans un séjour plus heureux, la cinquante-neuvième année de son âge. Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'envisagea alors avec beau-

cravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus. Cum eum vitae negotiorumque rationes multis nominibus Aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum consortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Christianissimo Rege Ludovico Magno selectus unâ cum familiari ipsius amico fuerat qui res eo regnante praeclarè ac mirabiliter gestas perscriberet. Huic intentus operi, repente in gravem atque diuturnum morbum implicitus est, tandem ab hac sede miseriorum in melius domicilium translatus anno aetatis suae quinquagesimo nono. Qui mortem longiori intervallo remotam valdè horruerat, ejusdem praesentis aspectum placidâ fron-

(1) Cet ami est M. Despréaux lui-même.

*te sustinuit, obiitque spe
magis et piâ in Deum fi-
ducia erectus, quam frac-
tus metu. Ea jactura om-
nes illius amicos, è quibus
nonnulli inter regni pri-
mores eminebant, acerbis-
simo dolore perculit. Ma-
navit etiam ad ipsum Re-
gem tanti viri desiderium.
Fecit modestia ejus singu-
laris et præcipua in hanc
Portûs-Regii domum be-
nevolentia, ut in isto coe-
meterio piè magis quàm
magnificè sepeliri vellet,
adèdque testamento cavit,
ut corpus suum juxta pio-
rum hominum, qui hîc ja-
cent, corpora humaretur.*

(1) M. Racine par son Co-
dicille du 16 Octobre 1698. a-
voit demandé d'être enterré à
Port-Royal des Champs, dans
le cimetiere des domestiques,
aux pieds du célèbre M. Ha-
mon, qui avoit autrefois pris

coup de tranquillité; et il
mourut, non abattu par la
crainte, mais soutenu par
une ferme espérance et une
grande confiance en Dieu.
Tous ses amis, entre les-
quels il comptoit plusieurs
grands Seigneurs, furent
extrêmement sensibles à la
perte de ce grand homme.
Le Roi même témoigna
le regret qu'il en avoit.
Sa grande modestie et son
affection singuliere envers
cette maison de Port-Roy-
al lui firent choisir une sé-
pulture pauvre, mais sainte,
dans ce cimetiere, et il or-
donna par son testament
qu'on enterrât son corps
auprès des gens de bien
qui y reposent. (1)

soin de ses études dans cette
retraite. Il fut enterré le 23
Avril 1699. deux jours après
sa mort, non audessous de M.
Hamon, mais audessus, parce
qu'il ne se trouva point de place
au-dessous.

Qui que vous foyez, qui
venez ci par un motif de
piété, souvenez-vous, en
voyant le lieu de sa sépul-
ture, que vous êtes mortel,
et pensez plutôt à prier
Dieu pour cet homme il-
lustre, qu'à lui donner des
éloges.

*Tu verò quicumque es,
quem in hanc domum pie-
tas adducit, tuæ ipsius
mortalitatis ad hunc as-
pectum recordare, et cla-
rissimam tanti viri memo-
riam precibus potiùs quàm
elogiis proseguere.*

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

LE LUTRIN. CHANT I.

VER. 1. *Je chante les combats, et ce Prélat terrible.*] Claude Auvry, ancien évêque de Coûtance, étoit alors trésorier de la Sainte-Chapelle. Il avoit été Camérier du Cardinal Mazarin: et comme il entendoit assez bien l'usage de la cour de Rome sur les matieres bénéficiales, il se rendit nécessaire à ce Cardinal qui possédoit un grand nombre de bénéfices. Le Cardinal lui fit donner l'évêché de Coûtance en Normandie, qu'il quitta ensuite pour la trésorerie de la Sainte-Chapelle.

V. 4. *Fit placer à la fin un Lutrin dans le chœur.*] Le Lutrin, ou pupitre, qui fait le sujet de ce poëme, fut mis devant la place du Chantre, le 31 de Juillet 1667.

V. 5. *C'est en vain que le Chantre:*] Jacques Barrin, fils de M. de Galissonniere, maître des requêtes. Il étoit distingué par son mérite, autant que par sa naissance.

V. 9. *Muse, redis-moi donc.*] Virgile, *Enéide* I.

Musa mihi causas memora, &c.

V. 12. *Tant de fiel entre-t-il, &c.*] Virgile, au même endroit :
———*Tantae-ne animis coelestibus irae ?*

V. 13. *Et toi, fameux héros.*] M. le premier Président de Lamoignon.

V. 26. *Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.*] Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvens, au sujet de l'élection des supérieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces couvens, on passe près du Palais, où est la Sainte-Chapelle; et c'est la route que l'auteur fait tenir à la discorde.

V. 28. *S'arrêta près d'un arbre.*] C'est le mai que la communauté des clercs du Palais, nommée la Bazoche, fait planter tous les ans dans la vieille cour du Palais, près la Sainte-Chapelle.

V. 47. *Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins!*] Dans ces

couvens il y avoit eu des brouilleries, des déreglemens et des divisions, qui donnerent lieu à un arrêt que le Parlement rendit au mois d'Avril 1667, sur le réquisitoire de M. l'Avocat général Talon. Ce grand magistrat parla dans cette occasion avec beaucoup de force et de véhémence. On peut voir cette arrêt dans les journaux du Palais et des audiences.

V. 48. *J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins.*] De deux en deux ans, les Augustins du grand couvent de Paris nomment en chapitre trois de leurs religieux bacheliers, pour faire leur licence en Sorbonne. Il y a trois places fondées pour cela. En 1658 le père Célestin Villiers, prieur de ce couvent, voulant favoriser quelques bacheliers, en fit nommer neuf pour les trois licences suivantes. Ceux qui s'en virent exclus par cette élection prématurée se pouvûrent au Parlement, qui ordonna que l'on feroit une autre nomination en présence de Mrs. de Catinat et de Saveuse, conseillers de la cour, et de Me. Janart, substitut du Procureur général. Les religieux ayant refusé d'obéir, la cour fut obligée d'employer la force pour faire exécuter son arrêt. On manda tous les archers, qui après avoir investi le couvent, essayèrent d'enfoncer les portes. Mais il n'en purent venir à bout, parce que les religieux, prévoyant ce qui devoit arriver, les avoient fait murer par derriere, et avoient fait provision de cailloux, et de toutes sortes d'armes. Les archers tenterent d'autres voies: les uns monterent sur les toits des maisons voisines pour entrer dans le couvent, tandis que les autres travailloient à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la rue Christine. Les Augustins s'étant mis en défense, sonnerent le tocsin, et commencerent à tirer d'en bas sur les assiégeans. Ceux-ci postés plus avantageusement qu'eux, et couverts par les cheminées, tirèrent à leur tour sur les moines, dont il y en eut deux de tués, et autant de blessés.

Cependant la brèche étant faite, les religieux eurent la témérité d'y porter le saint Sacrement, espérant d'arrêter par là

les assiégeans. Mais comme ils virent que cette ressource étoit inutile, et que l'on ne laissoit pas de tirer sur eux, ils demandèrent à capituler, et l'on donna des otages de part et d'autre. Le principal article de la capitulation fut que les assiégés auroient la vie sauve, moyennant quoi ils abandonnerent la breche, et livrerent leurs portes. Les commissaires du Parlement étant entrés, firent arrêter onze de ces religieux, qui furent menés en prison à la Conciergerie. Ce fut le 23 d'Août 1658, veille de S. Barthelemi. Le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas le Parlement, fit mettre les religieux en liberté par ordre du Roi, après 27 jours de prison. Ils furent mis dans les carrosses du Roi, et menés en triomphe dans leur couvent, au milieu des Gardes Françoises, rangées en haie depuis la Conciergerie jusques aux Augustins. Leurs confreres allerent les recevoir en procession, ayant des palmes à la main. Ils sonnerent toutes leurs cloches, et chanterent le *Te Deum* en action de graces.

V. 65. *La jeunesse en sa fleur, &c.*] L'auteur ajouta ces quatre vers pour faire une contre-vérité: car le Trésorier étoit maigre, vieux, et de grande taille.

V. 73. ——— *Et là-haut à ta place.*] La Sainte-Chapelle haute, où les chanoines font l'office, est beaucoup plus élevée que la maison du Trésorier, qui est dans la cour du Palais.

V. 76. *Et répand à grands flots les bénédictions.*] C'étoit le principal motif de la jalousie du Trésorier contre le Chantre.

V. 80. *Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.*] M. Auvry avoit été évêque de Coutance. D'ailleurs comme Trésorier de la Sainte-Chapelle, il avoit le droit de faire l'office pontificalement aux grandes fêtes de l'année, suivant un privilege accordé par Benoît XIII.

V. 86. *A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie.*] Virgile parlant des abeilles, Liv. IV. des Georg.

————— *Laesaeque venenum*

Morsibus inspirant, et spicula caeca relinquunt.

Affixae venis, vitamque in vulnere ponunt.

V. 93. *Le prudent Gilotin.*] Son véritable nom étoit *Guevonnet*. Le Trésorier lui donna ensuite la cure de la Sainte-Chapelle.

V. 112. *Chez tous ses partisans.*] Les chantres subalternes étoient dans le parti du Trésorier contre le Chantre et les autres chanoines, parce que ceux-ci leur refusoient de certains droits.

V. 115. *Quand le Pygmée altier, &c.*] Peuple fabuleux qui habitoit aux environs de l'Hebre et du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avoient, dit-on, qu'une coudée d'hauteur, et étoient en guerre continuelle avec les grues, qui chassèrent ces petits hommes de la ville de Géranie, selon Pline, Liv. IV. c. II.

V. 147. *Quand Sidrac.*] C'est le nom d'un vieux chapelain-clerc, ou d'un chantre-musicien, dont le caractère est formé sur celui de Nestor, si renommé par la sagesse de ses conseils.

V. 149. *Ce vieillard dans le choeur a déjà vu quatre âges.*] A vu renouveler le chapitre quatre fois.

V. 151. ——— *De simple marguillier.*] C'est celui qui a soin des reliques, et qui revêt les chanoines de leurs chapes.

V. 152. ——— *Au rang de chevecier.*] C'est celui qui a soin des chapes et de la cire, et qui distribue aux chanoines les bougies à matines.

V. 189. *Ces vertus dans Aleth, &c.*] Eloge de M. Pavillon alors évêque d'Aleth.

V. 211. ——— *L'enfant tire, et Brontin.*] Son vrai nom étoit *Frontin*. Il étoit prêtre du diocèse de Chartres, et sous-marguillier de la Sainte-Chapelle.

V. 216. ——— *Le fameux nom du perruquier l'Amour.*] Didier l'Amour, perruquier, qui demouroit dans la cour du Palais.

V. 218. *Est l'unique souci d'Anne sa perruquiere.*] Anne du Buiffon, seconde femme du Sieur l'Amour.

V. 223. *Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier.*] Quand

il arrivoit quelque tumulte dans la cour du Palais, il y mettoit ordre sur le champ. Il avoit un grand fouet avec lequel il chassoit les enfans et les chiens du quartier, qui faisoient du bruit ou qui se battoient. Il se servoit même d'un bâton à deux bouts, pour écarter les filoux et les breteurs qui faisoient du désordre, et que le grand abord du monde attiroit au Palais. Pendant les troubles de Paris, le peuple ayant mis le feu aux portes de l'Hôtel de Ville, le Sieur l'Amour se fit faire place à travers cette populace mutinée, et tira de l'Hôtel de Ville deux ou trois de ses amis qui y étoient en danger.

V. 229. *Boirude sacristain.*] François Sirude, sous-maiguillier ou sacristain de la Sainte-Chapelle.

CH A N T II.

V. 1. *Cependant cet oiseau, &c.*] Cette description de la renommée est imitée de Virgile, *Enéide*, L. IV. v. 174.

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,

Mobilitate viget, &c.

V. 13. *Oses-tu bien encor, traître, dissimuler, &c.*] *Enéid.* L. IV. v. 305.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum

Posse nefas? &c.

V. 66. *Du faite des maisons descendent, &c.*] Virgile, *Eglog.* I. v. 83.

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.

V. 80. *Quoi? Le pardon sonnante.*] Ce sont les trois coups de cloche par lesquels on avertit le peuple de réciter l'*Angelus*.

V. 98. *Va jusques dans Cîteaux réveiller la mollesse.*] Fameuse abbaye de Saint-Bernard, en Bourgogne.

V. 120. *Laisse tomber ces mots.*] Virgile, *Enéide* 6. v. 686.

Effusaeque genis lacrimae, et vox excidit ore.

V. 124. *Où les rois s'honoroient du nom de fainéans.*] Sous

les derniers Rois de la première race, l'autorité royale étoit exercée par un maire du Palais.

V. 126. ——— *Ou d'un maire ou d'un comte.*] Le comte du Palais étoit le second officier de la couronne, qui rendoit la justice dans le Palais du Roi. Voyez Du Cange, Diff. 14. sur Joinville.

V. 138. ——— *L'hiver n'a point de glace.*] Première conquête de la Franche-Comté, au commencement de Février 1668.

V. 149. *Par mon exil honteux, la Trappe.*] Abbaye située dans le Perche. En 1663 l'abbé Armand-Jean Bouthillier de Rancé, y rétablit la première et véritable pratique de la règle de Saint Benoît.

V. 150. *J'ai vu dans Saint Denis la réforme établie.*] Le Cardinal de la Rochefoucault, commissaire général pour la réforme des ordres religieux en France, établit la réforme dans l'abbaye de Saint Denis en 1633.

V. 152. *Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.*] Abbaye fondée par Saint Bernard, dans la province de Champagne.

CHANT III.

V. 4. *Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour.*] Tour très haute à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans.

V. 30. *Tient un verre de vin qui rit dans la fougère.*] On appelle *Verres de fougère*, ceux dans la composition desquels il entre du sel tiré de la cendre de fougère. On se sert ordinairement de cette cendre, parce que fougère est une plante fort commune, et que ses cendres contiennent beaucoup de sel alkali. Ce sel mêlé avec du sable qu'on fait fondre par un feu violent, fournit la matière du verre.

V. 48. *L'amas toujours entier des écrits d'Haynaut.*] Ribou libraire, avoit imprimé en 1669, une comédie de Bourfaut contre notre auteur, intitulée *la satire des satires*. C'est pourquoi dans

les premières éditions du Lutrin on avoit mis ici : *des écrits de Boursaut*. Mais Boursaut s'étant reconcilié avec l'auteur, on effaça son nom, et on mit celui de Perraut dans l'édition de 1694. parce que alors M. Perraut étoit brouillé avec M. Despréaux au sujet des anciens et des modernes. Cette brouillerie étant finie, l'auteur mit *Hainaut*, dans l'édition de 1701. C'est un poëte dont il a été parlé sur le vers 97. de la satire IX.

V. 51. *Des veines d'un caillou.*] Virgile, Georg. I. v. 135.

Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.

Ac primum silicis scintillant excudit Achates. Enéide, Liv. I. v. 178.

V. 70. *Que du pupitre sort une voix effroiable.*] Virgile, Enéide III. v. 78.

————— *Gemitus lachrymabilis imo*

Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad aures.

V. 103. *Lâches, où fuyez-vous ?*] Dans l'Iliade, Liv. VII. v. 124. Nestor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'osoit se présenter pour combattre Hector, qui les défioit en combat singulier.

V. 121. *Le monde, de qui l'âge, &c.*] Imitation du discours de Nestor, dans l'Iliade, L. I.

V. 141. *C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre.*] La bataille de Lens, gagnée par M. le Prince de Condé, contre les Espagnols et les Allemands le 10 d'Août 1648.

CHANT IV.

V. 3. *Quand leur chef.*] Le Chantre.

V. 7. *Le vigilant Girot.*] Brunot. Il étoit fâché que l'auteur ne l'eût pas désigné par son véritable nom.

V. 10. *Valet souple au logis, fier huissier à l'Eglise.*] Brunot, valet de chambre du Chantre, et huissier de la Sainte-Chapelle. Cet huissier est un bedeau ou porte-verge, dont la principale fonction est de garder la porte du chœur.

V. 24. *Je bénissois le peuple, et j'avalais l'encens.*] Voyez la remarque ci-dessous sur le v. 46.

V. 44. *Où sur l'ouate molle.*] Nos anciens disoient *oue*, pour *oie*, et *ouette* pour *oïson*. Le mot d'*ouate*, qu'on prononce *ouette* en Province, vient de-là, par rapport à ce mol duvet, que Rabelais, L. I. c. 13. exalte si fort dans les oïsons. Cette étymologie est de M. de la Monnoye.

V. 46. *Prend ses gants violets, &c.*] En l'absence du Trésorier, le Chantre étoit en possession de faire l'office avec les ornemens pontificaux, de se faire encenser, et de donner la bénédiction au peuple. Le Trésorier ne put souffrir que l'on partageât ainsi ses honneurs. Il obtint un arrêt du Parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, et qui condamna le Chantre à porter un rochet plus court que le sien; mais il ne put lui faire défendre de donner les bénédictions en son absence. C'étoit le sujet de la jalousie du Trésorier.

V. 52. *Vis combattre autrefois le rat et la grenouille.*] Homère, suivant l'opinion commune, a fait le poëme de la guerre des rats et des grenouilles.

V. 54. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seu.*] *La Secchia rapita*, Poëme Italien du Tassoni.

V. 92. *Entrent Jean le choriste et le sonneur Girard.*] *Jean le choriste* : Personnage supposé. *Girard*, sonneur de la Sainte-Chappelle, étoit mort long-tems auparavant la composition de ce poëme. Il se noya dans la Seine, ayant gagé qu'il la passeroit neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle, ayant une bouteille à la main; et là en présence d'une infinité de gens qui le regardoient d'en bas avec frayeur; il vuida d'un trait cette bouteille, et s'en retourna. M. Despréaux qui étoit alors écolier, fut un des spectateurs.

V. 105. *Partez. Mais ce discours, &c.*] Ce vers, et les onze suivans, n'étoient pas dans les éditions qui ont précédé celle de 1701. Il y avoit seize autres vers que voici.

- ' Partez. Mais à ce mot les champions pâlisent.
 ' De l'horreur du péril leurs courages fremissent.
 ' Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
 ' De grace moderez un aveugle courroux.
 ' Nous pourrions reveiller des chantres et des moines,
 ' Mais même avant l'aurore éveiller des chanoines!
 ' Qui jamais l'entreprit? qui l'oseroit tenter?
 ' Est-ce un projet, ô ciel! qu'on puisse exécuter?
 ' Hé, Seigneur, quand nos cris pourroient du fond des rues
 ' De leurs appartemens percer les avenues:
 ' Appeller ces valets autour d'eux étendus,
 ' De leur sacré repos, ministres assidus?
 ' Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles:
 ' Pensez-vous, au moment que ces dormeurs paisibles
 ' De la tête une fois pressent un oreiller,
 ' Que la voix d'un mortel puisse les réveiller.'

V. 126. *Prenons du saint Jeudi la bruyante cresselle.*] Instrument de bois, en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant. On s'en sert le Jeudi et Vendredi Saint au lieu des cloches.

V. 140. *Et que l'Eglise brûle une seconde fois.*] Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630. au rapport de le Maire dans son *Paris ancien et nouveau*, tome I. p. 449.

V. 165. *Le seul chanoine Evrard.*] L'abbé Danse. Ce chanoine aimoit également la bonne chere et la propreté. Louis Roger Danse mourut à Ivry au mois d'Octobre 1699.

V. 169. *Alain touffe, et se leve.*] Son nom étoit Aubery, chanoine d'un esprit médiocre, mais fort opposé aux sentimens des Jansenistes.

V. 170. *Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme.*] La *Somme des péchés qui se commettent en tous états*, par le P. Bauny, Jésuite.

V. 171. ——— *Qui fait tout Raconis.*] Charles-François d'Abra de Raconis, a été professeur de philosophie, docteur de

Sorbonne, prédicateur et aumônier de Louis XIII. et enfin évêque de Lavaur.

V. 172. ——— *Le Latin d'A-Kempis.*] L'auteur de l'Imitation de Jesus-Christ.

V. 176. ——— *Le chapelain Garnier.*] Louis le Fournier, chapelain perpetuel de la Sainte-Chapelle: M. Arnauld l'alloit voir souvent; et le chanoine Aubery regardoit ce chapelain comme un Janséniste.

V. 179. *Sans doute il aura lu dans son Saint Augustin.*] M. Arnauld docteur de Sorbonne, avoit fait une étude particuliere des écrits de S. Augustin, dont il a traduit en François plusieurs traités, comme celui des *Moeurs de l'Eglise Catholique*, celui de la *Correction et de la Grace*, celui de la *véritable Religion*, le *Manuel de la Foi*, &c.

V. 180. *Qu'autrefois S. Louis érigea ce Lutrin.*] Ce chanoine ignorant qui parle, fait ici un terrible anachronisme. Car il y a un intervalle d'environ 800 ans entre Saint Augustin et Saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle.

V. 188. ——— *Le moeleux Abéli.*] Fameux auteur de la Moele théologique: *Medulla theologica*. Avant la composition du Lutrin, le livre de M. Abéli étoit en reputation parmi les théologiens; et il n'y avoit point d'ouvrage de cette espece qui eût plus de cours que celui-là. Mais dès que le *Lutrin* parut, ce poëme fit tomber la *Moele théologique*, et depuis long-tems on ne la lit plus.

V. 197. *Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.*] L'Abbaye de Saint Nicaise de Rheims en Champagne, est unie au chapitre de la Sainte-Chapelle.

V. 223. *Tel sur les monts glacés des farouches Gelons.*] Peuples de la Scythie, entre les Thraces et les Getes, vers l'embouchure du Danube.

CHANT V.] Les deux derniers chants de ce poëme n'ont été faits que long tems après les quatre premiers: et l'auteur les donna au public en 1683.

V. 15. *Vainement d'un breuvage à deux mains apporté.*] Un bouillon.

V. 35. *Est un pilier fameux.*] Le pilier des consultations, où les anciens avocats s'assembloit.

V. 57. *Ses griffes vainement par Puffort accourcies.*] Henri Puffort, Conseiller d'Etat, est celui qui a le plus contribué à rédiger les ordonnances que le Roi fit publier en 1667. et en 1670, pour la réformation de la justice; et pour l'abréviation des procès.

V. 65. *Toi pour qui dans le Mans, &c.*] Les Manceaux et les Normans sont accusés d'aimer les procès et la chicane.

V. 77. *La Sibylle à ces mots, &c.*] Virgile, Enéide vi.

At Phoebi nondum patiens immanis in antro

Bacchatur Vates, &c.

V. 102. *Et prétend à son tour consulter la Sibylle.*] Le Chantre ayant fait enlever le pupitre qu'on avoit mis devant son siège, se pourvut aux requêtes du Palais, où il fit assigner le Trésorier et les deux Sous-Marguilliers Frontin et Sirude. Le Trésorier de son côté, s'adressa à l'Official de la Sainte-Chapelle, devant qui le Chantre fut assigné à la requête du Promoteur. Sur ce conflit de juridiction, l'instance fut évoquée aux requêtes du Palais, par sentence rendue à la Barre de la Cour, le 5. d'Août 1667.

V. 105. *Par les détours étroits, &c.*] La maison du Chantre a son entrée au bas de l'escalier de la Chambre des Comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle basse. Ainsi pour aller de-là au Palais, il faut passer par les détours étroits d'une barrière oblique, qui est plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle, et qui sert à ménager un passage libre derrière les carrosses, dont la Cour du Palais, est ordinairement remplie. L'espace vuide qui est entre la barrière et le mur, conduit aux de-

grés par où l'on monte à la Sainte-Chapelle.] [V. TRAND

V. 116. *Tels deux fougueux taureaux, &c.*] Virgile, Georg. iii.

V. 115.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo.

Foemina: nec nemorum patitur meminisse, nec herbae, &c.

V. 124. *Saisissant du Cyrus, &c.*] Roman de Mademoiselle de Scuderi, intitulé, *Artamene, ou le Grand Cyrus.*

V. 142. *L'un tient l'Edit d'amour.*] Petit poème de l'abbé Regnier-Desmarais, secrétaire de l'Académie Française.

Ibid. ——— *L'autre en saisit la Montre.*] Ouvrage de Bonnetcorse.

V. 143. *L'un prend le seul Jonas.*] Jonas, ou Ninive Pé-nitente, poème du Sr de Coras.

V. 144. *L'autre un Tasse François.*] La Jérusalem Délivrée. Poème du Tasse traduit en vers François par Michel le Clerc, de l'Académie Française.

V. 146. ——— *A leur fureur Gothique.*] En se battant à coups de livres, ils sembloient vouloir imiter les Gots, peuples barbares, qui avoient détruit les sciences et les beaux arts dans toute l'Europe.

V. 149. *Là, près d'un Gusrini.*] Auteur du *Pastor Fido*, pastorale Italienne, remplie d'affectation et de sentimens peu naturels.

V. 150. *Là, Xénophon dans l'air beurte contre un la Serre.*] Misérable écrivain, vil faiseur de galimathias, mis en opposition avec Xénophon.

V. 153. ——— *Almerinde et Simandre.*] Petit roman qu'on dit avoir été composé par le S. D.

V. 154. ——— *Inconnu Caloandre.*] Le Caloandre Fidele, roman traduit de l'Italien par Scuderi, et imprimé en 1668.

V. 155. ——— *Saisi par Gaillerbois.*] Pierre Tardieu, Sr de Gaillerbois, avoit été chanoine de la Sainte-Chapelle, mais il étoit mort dès l'année 1656, et l'auteur a employé son nom, parce qu'il étoit fort connu.

V. 159. *D'un le Vayer épais Girant est renversé.*] Toutes les œuvres de la Motte le Vayer, ont été recueillies en deux volumes *in-folio*. L'épithète d'épais désigne, et la grosseur du volume, et le style de l'auteur. *Girant* est un personnage imaginaire.

V. 160. *Marineau d'un Brébeuf.*] *Marineau* est le vrai nom d'un Chantre qui étoit déjà mort.

V. 163. *D'un Pinchène in-quarto.*] Etienne Martin, Sr de Pinchène, neveu de Voiture. Le caractère de ses poésies est exprimé dans les vers suivant; par ses mots, *le coeur affadi*. Car ces mots dénotent l'insipidité des vers de Pinchène, qui affadissent le coeur.

V. Ibid. *Dodillon étourdi.*] Il avoit été un des chantres de la Sainte-Chapelle, mais il étoit mort avant l'événement du Lutrin.

V. 165. ——— *Le chapelain Garagne.*] Personnage supposé.

V. 166. ——— *Atteint d'un Charlemagne.*] Poème héroïque de M. le Laboureur.

V. 169. *A plus d'un combattant la Clélie.*] Roman de Mademoiselle de Scudéri en dix volumes. *Girou* est un nom inventé.

V. 171. *Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri.*] Il se nommoit le Fevre, et étoit conseiller-clerc au Parlement. Il étoit extrêmement violent et emporté.

V. 174. *Et de l'eau dans son vin.*] Le Tassoni, *Setchia Rappita*, Cant. VI. 60.

E non bevea giammai vino inaquato.

V. 175. ——— *Et Guibert et Grasset, &c.*] Tous ces noms de chantres, dans les deux suivans, sont des noms inventés.

V. 183. *Illustre porte-croix, par qui notre bannière, &c.*] Quelques années avant ce poème, la procession de Notre-Dame et celle de la Sainte-Chapelle s'étoient rencontrées au Marché-neuf, le jour de la Fête-Dieu, et aucune des deux n'avoit voulu céder le pas. La raison vouloit que Notre-Dame eût l'avant-

tage; mais comme la procession de la Ste Chapelle étoit soutenue par les huissiers du Parlement qui accompagnoient M. le premier Président, celle de Notre-Dame fut contrainte de céder à la force. Ce démêlé étoit arrivé d'autresfois, et le porte-bannière de la Ste Chapelle avoit toujours soutenu vigoureusement son honneur et celui de son Eglise. Pour prévenir de plus fâcheuses suites, on résolut que le jour de la Fête-Dieu, la Sainte-Chapelle feroit sa procession à sept heures du matin, avant celle de Notre-Dame.

V. 192. *Fais voler ce Quinaut, &c.*] Ses oeuvres consistent en diverses pièces de théâtre, dont le caractère est marqué par ces mots du vers suivant : *Le doux et tendre ouvrage.*

V. 203. ——— *Il saisit un vieil Infortiat.*] Livre de droit, d'une grosseur énorme.

V. 209. ——— *Auprès d'une Avicenne.*] Medecin Arabe.

CHANT VI.

V. 2. ——— *Aux Alpes retirée.*] La grande Chartreuse est dans les Alpes.

V. 67. *J'apprens que dans ce temple, où le plus saint des rois.*] Saint Louis, fondateur de la Ste Chapelle. Elle fut consacrée en 1248.

V. 106. ——— *Un homme incomparable.*] M. de Lamoignon, premier Président.

V. 156. *Le fit du banc fatal enlever à l'instant.*] M. le premier Président fit comprendre au Trésorier, que ce pupitre n'ayant été anciennement érigé devant la place du Chantre, que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'étoit pas juste que l'on obligât M. Martin à le souffrir, s'il lui étoit incommode. Néanmoins, pour accorder quelque chose à la satisfaction du Trésorier, M. le P. Président fit consentir le Chantre à remettre le pupitre devant son siège, où il demeureroit un jour; et le Trésorier, à le faire enlever le lendemain : ce qui fut exécuté de part et d'autre.

Ode sur la prise de Namur,] Le Roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692. La ville fut prise le 5 de Juin, et le château se rendit le dernier jour du même mois. Cette ode étoit d'abord de dix-huit stances. L'auteur en retrancha une qui étoit la seconde. La voici :

*Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités :
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Que loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre, comme Perrault.*

Stan. 3. V. 4. *Bâti ces murs orgueilleux.*] Apollon et Neptune s'étoient loués à Laomédon Roi de Troie, pour bâtir les murs de cette ville.

Stan. 5. V. 10. *Ou c'est le vainqueur de Mons.*] Le Roi avoit pris la ville de Mons l'année précédente 1691.

Stan. 6. V. 3. *Dans Bruxelles Nassau blême.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, Roi d'Angleterre, commandoit l'armée des alliés.

Stan. 12. V. 3. *La plume sur sa tête.*] Le Roi portoit toujours à l'armée une plume blanche sur son chapeau.

Stan. 13. V. 3. — *Vers la Mehagne.*] Riviere près de Namur.

Stan. 14. V. 8. *Qui devoient de la Tamise, Et de la Drave,*] La *Tamise*, riviere qui passe à Londres. La *Drave*, riviere qui passe à Belgrade en Hongrie, où le Duc de Baviere, l'un des chefs ennemis, s'étoit signalé contre les Turcs.

Stan. 17. V. 10. *A l'auteur du Saint Paulin.*] Poëme héroïque de M. Perrault, imprimé en 1686.

Ode contre les Anglois.] Elle fut faite sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwel et les Anglois alloient faire la guerre à la France. L'auteur n'étoit que dans sa vingtième année quand il fit cette ode, mais il l'a retouchée.

Stan. 1. V. 2. *Qui prenant son Roi pour victime.*] Charles I. en 1649.

Stan. 3. V. 6. *Venger la querelle des Rois.*] Après la troisième strophe il y avoit celle-ci que l'auteur a retranchée.

- ' O que la mer, dans les deux mondes,
- ' Va voir des morts parmi ses ondes
- ' Flotter à la merci du fort!
- ' Déjà Neptune plein de joie
- ' Regarde en foule à cette proie
- ' Courir les baleines du Nord.'

Stan. 4. V. 3. *Chez nous au comble de l'orgueil, &c.*] Ce quatre derniers vers étoient ainsi :

- ' De sang inonder nos guérets,
- ' Faire des déserts de nos villes;
- ' Et dans nos campagnes fertiles
- ' Brûler jusqu'au jonc des marêts.'

Stan. 5. V. 1. *Mais bientôt, &c.*] Première manière.

- ' Mais bientôt, malgré leurs furies,
- ' Dans ces campagnes refléuries,
- ' Leur sang coulant à gros bouillons
- ' Paya l'usure de nos peines,
- ' Et leurs corps, &c.'

V. 2. *Par la main d'une humble bergère.*] Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans.

STANCES. *A M. Molière, sur la comédie de l'Ecole des Femmes.*

Stan. 2. V. 3. *Celui qui fut vaincre Numance, &c.*] Scipion l'Africain.

I.

Cette épigramme fut composée en 1674, après la publication de l'Art Poétique, où l'auteur avoit fait, au commencement du quatrieme chant, la métamorphose d'un médecin en architecte.

II.

En 1674. M. Des-Marêts de S. Sorlin entreprit une critique générale des Oeuvres de M. Despréaux, et la fit imprimer en 1675. Notre poëte qui en fut averti, prévint la critique par cette épigramme.

V. 3. *Où le prophete Des-Marais.*] Son nom est ici écrit *Des-Marais*, afin que la rime soit plus visible. Il s'étoit érigé en homme inspiré et en prophete. Voyez le Dict. historique de Bayle.

V. 5. *Qui mit le Port-Royal en poudre.*] Des-Marêts avoit fait en 1665 une réponse à l'apologie pour les religieuses de Port-Royal.

V. 12. *Hélas! il faut lire Clovis.*] Poëme de M. Des-Marêts, ennuyeux à la mort. Cette petite note est de notre auteur.

IV.

Cette épigramme fut faite en 1685. Pradon et Bonnetcorse avoient publié chacun un volume d'injures contre notre auteur. Le premier avoit fait une mauvaise critique des oeuvres de M. Despréaux, sous ce titre: *Le triomphe de Pradon*; et le second avoit composé le *Lutrigot*, qui est une sotte imitation du *Lutrin*, contre l'auteur du *Lutrin* même.

VI.

Originaiement cette épigramme avoit été faite contre M. Quinaut, parce qu'il avoit imploré l'autorité du Roi pour obtenir que son nom fût ôté des satires de l'auteur. Mais ce moyen là n'ayant pas réussi, il rechercha l'amitié de M. Despréaux, qui mit *Cotin*, à la place de *Quinaut*, dans cette épigramme.

VII.

Notre auteur avoit mis la conversion de M. de S. Pavin au

rang des impossibilités morales, dans ces mots de la satire I. v. 128. *Et S. Pavin bigot.* S. Pavin repoussa cette injure par un sonnet qu'il publia. A quoi M. Despréaux répondit par cette épigramme, dans le premier vers de laquelle il y avoit : *Saint Pavin grimpé sur sa chaise.* Il étoit tellement gouteux, qu'il ne pouvoit marcher; et il étoit toujours assis dans un fauteuil fort élevé.

X.

L'auteur fit ces vers dans sa première jeunesse, sur l'air d'une sarabande que l'on chantoit alors.

XII.

Martial, Liv. I. v. 48.

Nuper erat medicus, nunc ex Vespillo Diaulus

Quod Vespillo facit, fecerat et medicus.

XVI.

Jean-Baptiste Santeuil, chanoine regulier de S. Victor, a été un des plus fameux poëtes Latins du dix-septieme siecle. Il a fait surtout de très-belles hymnes à la louange des saints. Quand il eut fait celles de S. Louis, il alla les présenter au Roi, et les récita de la maniere qu'il récitoit tous ses vers; c'est-à-dire, en s'agitant comme un possédé, et faisant des contorsions et des grimaces, qui firent beaucoup rire les courtisans. M. Despréaux qui se trouva là, fit cette épigramme sur le champ; et étant sorti pour l'écrire, il l'a remit au Duc de qui l'alla porter au Roi, comme si c'eût été un papier de conséquence. Le Roi la lut, et la rendit en souriant à ce même Seigneur, qui eut la malice de l'aller lire à d'autres courtisans en présence de Santeuil même. Elle étoit ainsi.

• A voir de quel air effroyable,

• Roulant les yeux, tordant les mains,

• Santeuil nous lit ses hymnes vains,

• Diroit-on pas que c'est le diable

• Que Dieu force à louer les Saints?

XVIII.

Lettre de l'auteur, du 6. Mars 1707.

* Lubin est un de mes parens, qui est mort il y a plus de
vingt ans, et qui avoit la folie que j'attaque dans mon épi-
gramme. Il étoit secrétaire du Roi, et s'appelloit M. Targas.
* J'avois dit, lui vivant, le mot dont j'ai composé le sel de
cette épigramme, qui n'a été faite que depuis environ deux
mois, chez moi à Auteuil où couchoit l'abbé de Château-neuf.
* Le soir en m'entretenant avec lui, je m'étois souvenu du mot
dont il est question. Il l'avoit trouvé fort plaissant; et sur
cela nous étions convenus l'un et l'autre, qu'avant tout, pour
faire une bonne épigramme, il falloit dire en conversation le
mot qu'on y veut mettre à la fin, et voir s'il frapperait.
* Celui-ci donc l'ayant frappé, je le lui rapportai le lendemain
au matin, construit en épigramme, telle que je vous l'ai en-
voyée, &c.'

XIX.

En l'année 1687, on lut à l'Académie Française, un poëme de M. Perrault, intitulé: *Le siècle de Louis le Grand*, dans lequel Homere, Virgile, et la plupart des meilleurs écrivains de l'antiquité, étoient fort maltraités.

V. 8. *Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?*] Peuples sauvages de l'Amérique.

XXII.

V. 3. *Caligula par-tout, &c.*] Suétone, vie de Caligula c. 34.

V. 4. ——— *Adrien d'imbecille.*] Dion, L. 69.

XXV.

V. 3. 4. et 5.] Il y a trois rimes féminines de suite dans ces trois vers. C'est une faute qu'il est étonnant que l'auteur n'ait pas corrigée.

XXVI.

L'auteur avoit résolu de parodier toute l'ode: mais M. Perrault et lui se raccommoderent, et il n'y eut que ce couplet de fait.

V. 3. *Souvent Brébeuf.*] Poète qui a traduit en vers François la Pharsale de Lucain.

V. 4. *Peut souffrir dans la Pucelle.*] Poème de Chapelain.

V. 12. *Chez Coignard.*] Libraire de M. Perrault.

V. 15. *De peau-d'âne mis en vers.*] En ce tems-là M. P... avoit rimé le conte de peau-d'âne.

XXIX.

Cette épigramme fut faite pour servir de réplique à une autre que le P. Du Rus Jésuite avoit publiée contre notre auteur; nous la rapportons ici, pour servir d'explication à la présente.

Les journalistes de Trévoux,

Illustre héros du Parnasse,

N'ont point crû vous mettre en courroux,

Ni ranimer en vous la satirique audace

Dont par le grand Arnould vous vous croyez absous.

Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace

De ces grands hommes, qu'avec grace

Vous traduisez en plus d'un lieu; [qu'Horace

Que pour l'amour de vous, ils voudroient bien

Eût traité de l'amour de Dieu.]

XXX.

M. l'abbé Boileau, docteur de Sorbonne, et chanoine de la Sainte-Chapelle, frere de l'auteur, publia en 1700, le livre intitulé, *Historia Flagellantium*; et les auteurs du journal de Trévoux en firent la critique dans leurs mémoires du mois de Juin 1703.

XXXII.

Le célèbre M. Patru, pressé par un créancier impitoyable (c'étoit un Fermier général) étoit sur le point de voir vendre ses livres, la plus agréable, et presque la seule chose qui lui restoit. M. Despréaux le tira de cette fâcheuse extrémité, en lui portant une somme beaucoup plus considérable que celle pour laquelle il étoit résolu de les donner: il voulut même

que M. Patru gardât sa bibliothèque comme auparavant, et qu'elle ne vint à lui qu'en survivance. Il déboursa environ quatre mille livres, et il n'avoit pas encore les successions qu'il a recueillies dans la suite. Cette épigramme n'a été faite qu'après la mort de M. Patru, arrivée en Janvier 1671.

XXXIII.

Une puce. L'auteur fit cette énigme à l'âge de 17 ans.

XXXIV.

V. 3. *Du portique fameux.*] L'école de Zénon.

XXXVI.

L'auteur dans sa jeunesse avoit aimé une fille fort spirituelle, nommée Marie Poncher, qu'on appelloit dans le monde Made-moiselle de Bretouville. Cette aimable et vertueuse fille se fit religieuse. Quelque tems après, M. Despréaux se promenoit tout seul dans le jardin royal des plantes; et se rappelant les doux momens qu'il avoit passés autrefois avec elle à la campagne, il fit ces vers qui furent mis en musique par le fameux Lambert en 1671.

XXXVIII.

Lettre de M. Despréaux, du 15 Juillet 1702.

Cette chanson a été effectivement faite à Bâville, dans le tems des nœces de Monsieur de Bâville, aujourd'hui Intendant du Languedoc. Les trois muses étoient Madame de Chancellet, mere de Madame de Bâville; une Madame Héliot, qui avoit une terre assez proche de Bâville; et une Madame de la Ville, femme d'un fameux Traitant. Celle-ci ayant chanté à table une chanson à boire, dont l'air étoit fort joli, mais les paroles très-méchantes; tous les conviés, et le P. Bourdaloue entr'autres, qui étoit de la nœce, aussi-bien que le Pere Rapin, m'exhorterent à y faire de nouvelles paroles, et je leur rapportai le lendemain les quatre couplets que vous voyez. Ils réussirent fort, à la réserve des deux derniers qui firent un peu refrogner le P. Bourdaloue. Pour le P. Rapin, il entendit raillerie, et obligea même le P. Bourdaloue à

• l'entendre aussi. Au lieu de *trois muses en habits de ville*, il y
 • avoit, *Chalucet, Hélot, la Ville*. M. d'Arbouville qui vient après,
 • étoit un gentilhomme, parent de M. le premier Président :
 • il buvoit volontiers à plein verre.'

XL.

Monsieur de Louvois ayant fait graver le portrait du Roi, chargea M. Racine, et M. Despréaux de faire des vers pour être mis sous le portrait. M. Racine eut plutôt fait les siens, et ils furent gravés. Ceux de M. Despréaux furent destinés à servir d'inscription au buste du Roi, fait par le fameux Girardon, l'année que les Allemands prirent Belgrade: 1687.

XLI.

Monseigneur le Duc du Maine étant encore enfant avoit écrit quelques lettres fort spirituelles, que l'on fit imprimer par galanterie. Au-devant du volume, le jeune Prince étoit représenté en Apollon, avec une couronne de lauriers sur la tête. M. Racine composa l'épître dédicatoire au Roi, et M. Despréaux fit les vers du portrait.

XLIV.

Jean-Baptiste Tavernier, Baron d'Aubonne, étoit Calviniste. Il mourut à Moscou, en 1689. étant âgé de 89 ans, et retournant aux Indes pour la septième fois.

V. 1. *De Paris à Delli.*] Ville capitale de l'Empire du Grand Mogol, dans les Indes Orientales.

V. 3. *De l'Inde et de l'Hydaspe.*] Fleuves du même pays.

V. 9. *Il n'a rien apporté de si rare que lui.*] *Rare*: Ce mot a deux sens. Tavernier, quoiqu'homme de mérite, étoit grossier, et même un peu original.

XLV.

Gilles Boileau, Greffier de la Grand'-Chambre du Parlement, mourut en 1657. âgé de 73 ans, mais ces vers ne furent faits qu'en 1696.

V. 9. *Fit la satire des Rolets.*] Voyez le vers 52 de la satire I.

XLVI.

Anne de Nielle, seconde femme de M. Boileau le greffier, mourut en 1637. âgée de 23 ans.

XLVII.

Il s'appelloit Gilles Boileau, et étoit de l'Académie Française. Il mourut en 1669.

L.

Jean Hamon, célèbre medecin de la faculté de Paris, s'étoit retiré à Port-Royal des Champs, s'employant au service des pauvres malades de la campagne, qu'il visitoit toujours à pié. Il a vecu 69 ans, et est mort le 22 de Fevrier 1687.

S A T I R A.

C'est le commencement d'une satire que l'auteur, étant fort jeune, avoit eu dessein de composer contre les poëtes François qui s'appliquent à faire des vers Latins. Il avoit aussi composé un dialogue en François à la maniere de Lucien, pour faire voir que l'on ne peut ni bien parler ni bien écrire une langue morte; mais il n'a jamais écrit ce dialogue.

P A R O D I E.

Cette parodie fut faite en 1664. tems auquel le Roi avoit commencé à donner des pensions aux gens de lettres. Chapelain en eut une de 3000 livres, et Cassaigne une moins considérable. La Serre n'en put point obtenir. Il est parlé de ces trois auteurs en plusieurs endroits de ce livre. La scene est au carrefour de la rue Plâtrière, au retour de l'Académie Française, dont les assemblées se tenoient alors chez le Chancelier Seguier son protecteur.

M. Despréaux n'étoit pas l'auteur de cette parodie. Voici comment il s'en explique dans une lettre de 10 Décembre 1701.
'A l'égard de *Chapelain decoiffé*, c'est une piece où je confesse

‘ que M. Racine et moi avons eu quelque part, mais nous n’y
 ‘ avons jamais travaillé qu’à table, le verre à la main. Il n’a
 ‘ pas été proprement fait, *currente calamo*, mais *currente lage-*
 ‘ *na* ; et nous n’en avons jamais écrit un seul mot. Il n’étoit
 ‘ point comme celui que vous m’avez envoyé, qui a été vrai-
 ‘ semblablement composé après coup, par des gens qui avoient
 ‘ retenu quelques-unes de nos pensées, mais qui y ont mêlé des
 ‘ bassesses insupportables. Je n’y ai reconnu de moi que ce trait :

*Mille et mille papiers dont ta table est couverte,
 Semblent porter écrit le destin de ta perte.*

‘ Et celui-ci :

*En cet affront La Serre est le tondeur,
 Et le tondu pere de la pucelle.*

‘ Celui qui avoit le plus de part à cette piece, c’étoit Furetiere,
 ‘ et c’est de lui qu’est :

*O perruque ma mie !
 N’as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?*

‘ Voilà, Monsieur, toutes les lumieres que je puis donner
 ‘ sur cet ouvrage, qui n’est ni de moi, ni digne de moi.

Page 99. V. 12. *Volume sur volume incessamment defferre.*
 Cette expression est tirée de Saint Amand, qui dans son *Poëte*
troté, a dit :

‘ Et même depuis peu la Serre,

‘ *Qui livre sur livre defferre.*

Ibid. V. 13. *Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert.*
 Ce grand ministre avoit inspiré au Roi de donner des pensions
 aux gens de lettres, et Chapelain fut chargé d’en faire la liste.

Ibid. V. 26. *Endosser nuit et jour un rouge juste-au-corps.*
 Quand Chapelain étoit chez lui, il portoit toujours un juste-au-
 corps rouge, en guise de robe de chambre.

Page 100. V. 5. ——— *En dépit de Liniere.* Il avoit
 écrit contre le poëme de la *Pucelle* de Chapelain.

Page 101. V. 3. *Si j’ai traduit Gusman.* Chapelain avoit

traduit de l'Espagnol le roman de Gufman d'Alfarache, imprimé à Paris en 1638.

Page 105. V. 2. — *Sans mon âge caduque.*] On disoit autrefois *caduque* tant au masculin qu'au féminin. Le masculin est *caduc*. *Âge caduc*. Mais le poëte faisant ici parler Chapelain, auteur suranné, a fort bien pû, conformément à l'ancien usage, lui faire dire *âge caduque*. Richelet, dans son dictionnaire a fait *caduque* des deux genres, en quoi il s'est trompé.

Ibid. V. 6. *C'est dedans l'encre seul.*] *Encre seul* pour *seule*, faute exprès affectée en la personne de Chapelain.

Ibid. V. 13. *Plus enflé que Boyer.*] Le caractère des vers de Boyer est marqué page 35. et 36. de la petite comédie de Bourfaut, intitulée *la satire des satires* imprimée en 1669. Claude Boyer d'Alby, avoit été reçu à l'Académie Française en 1667.

Ibid. V. 18. — *Je connois ton fatras.*] *Le fatras* dont tu es capable. Pierre le Fevre, curé de Mérai, dans son Art de pleine Rhétorique, fait mention d'une poésie de son tems nommée *Fatras*, où un même vers étoit souvent répété.

Page 106. V. 16. *Ou d'aller à Bicêtre.*] Aller à Bicêtre, c'est aller à l'hôpital, parce que le château de Bicêtre, au-dessus de Gentilli, sert d'hôpital à renfermer les pauvres.

Page 107. V. 11. *Il vaut mieux courir chez Conrard.*] Valentin Conrard, secrétaire de l'Académie Française.

Ibid. V. 15. — *Que Sapho la Pucelle.*] Mademoiselle Scuderi, surnommée Sapho.

Page 109. V. 17. *Et pour des coups d'essai veulent des Henri-Quatre.*] Allusion au poëme que Cassaigne a fait, intitulé *Henri IV.* où ce Roi est introduit donnant des instructions à Louis XIV. pour bien régner.

11 FE 69

TIN DU TOME SECOND

